3 1761 04940756 2

Le
Souvenir
et
l'esperance
c'est la
vie

ŒUVRES

DE

VERGIER.

TOME II.

RES

DE

VERGIER.

TOME SECOND.

359297
6. 1. 39.

A LONDRES.

M. DCC. LXXX.

CONTES DE *VERGIER.*

CONTE PREMIER.

LE ROSSIGNOL (1).

Pour garder certaine Toiſon,
On a beau faire ſentinelle :
C'eſt temps perdu, lorſqu'une Belle
Y ſent grande démangeaiſon.
Un adroit & charmant Jaſon,
Avec l'aide de la Donzelle,

(1) *Il eſt imprimé ſans nom d'Auteur, à la fin des* Contes de la Fontaine *de l'Edition d'Amſterd.* 1709.

Et de maître expert Cupidon,
Trompe facilement & taureaux & dragon.
La contrainte eſt l'écueil de la pudeur des filles :
Les ſurveillans, les verroux, & les grilles
Sont une foible digue à leur tempérament.
A douze ans aujourd'hui point d'Agnès ; à cet age
Fillette nuit & jour s'applique uniquement
A trouver les moyens d'endormir finement
Les Argus de ſon pucelage.
Larmes de Crocodille, yeux laſcifs, doux langage,
Soupirs, ſouris flateur, tout eſt mis en uſage,
Quand il s'agit d'attraper un amant :
Je n'en dirai point davantage :
Lecteur regardez ſeulement
La finette Cataut jouer ſon perſonnage,
Et comment elle met le Roſſignol en cage ;
Après je m'en rapporte à votre jugement.

Dans une ville d'Italie
Dont je n'ai jamais ſu le nom,
Fut une fille aſſez jolie ;
Son pere étoit Meſſire Varambon :
Bocace ne dit point comme on nommoit ſa mere,
Auſſi cela n'eſt pas fort utile à ſavoir.
La fille ſe nommoit Catherine, & pour plaire

Elle avoit amplement tout ce qu'il faut avoir:
Age de quatorze ans, teint de lys & de roſes,
Beaux yeux, beau corps, belle gorge, beaux bras,
Grand préjugé pour les ſecrets appas.
Le Lecteur penſe bien qu'avec toutes ces choſes,
Fillette manque rarement
D'un Amant :
Auſſi n'en manqua la Pucelle.
Richard la vit, l'aima, fit tant en peu de jours
Par ſes regards, par ſes diſcours,
Qu'il alluma pour lui dans le cœur de la Belle,
La même ardeur qu'il reſſentoit pour elle.
L'un de l'autre déja faiſoit tous les plaiſirs,
Déja même langueur, déja mêmes déſirs ;
Déſirs de quoi? beſoin n'eſt de le dire,
On le peut deviner ſans trop d'habileté.
Quand un cœur amoureux à cet âge ſoupire,
On ſait aſſez ce qu'il déſire :
Un point de nos Amans retardoit le bonheur.
La Mere aimoit ſa fille avec tant d'ardeur,
Qu'elle n'eût ſu vivre un moment ſans elle;
Le jour, elle l'avoit pendue à ſon côté,
Et la nuit, la faiſoit coucher en ſa ruelle ;
Un peu moins de tendreſſe & plus de liberté
Eût mieux accommodé la Belle :
Cet excès d'amour maternelle
Eſt bon pour les petits enfans,

Mais fillette de quatorze ans
Bientôt s'en lasse & s'en ennuie.
Catherine un jour de sa vie,
Ne pouvoit disposer d'un seul petit moment,
Pour entretenir son Amant ;
C'étoit pour tous les deux une peine infinie.
Il en étoit réduit à la suivre en tous lieux,
Ne pouvant bien souvent lui parler que des yeux,
Langage à mon sens ennuyeux,
Si-tôt qu'on n'en est plus sur la cérémonie.
Quelquefois par hasard il lui serroit la main,
Quand il la trouvoit en chemin ;
Quelquefois un baiser pris à la dérobée,
Et puis c'est tout ; mais qu'est-ce que cela?
C'est proprement manger son pain à la fumée.
Nos gens étoient trop fins pour en demeurer-là ;
Or voici comme il en alla.
Un jour par un bonheur extrême,
Ils se trouverent seuls, sans pere, sans jaloux;
Que vous sert, dit Richard, hélas! que je vous aime?
Que me sert d'être aimé de vous?
Loin de rendre mon sort plus doux,
Cela ne fait qu'augmenter mon martyre;
Je vous vois sans vous voir, je n'ose vous parler,
Si je me plains, si je soupire,

Il me faut tout dissimuler.
Ne sauroit-on jamais vous voir sans votre mere ?
Ne sauriez-vous enfin trouver quelque moyen ?
Hélas ! vous le pourriez, si vous le vouliez bien :
Mais vous ne m'aimez pas. Si j'étois moins sincere,
Je vous répondrois autrement,
Dit Catherine à son Amant ;
Mais le temps nous est cher, voyons ce qu'il faut faire.
Il faudroit donc, reprit Richard,
Vous faire mettre un lit dans une chambre à part,
Par exemple en la galerie :
On vous y pourroit aller voir
Sur le soir,
Alors que chacun se retire ;
Autrement on ne peut vous parler qu'à demi,
Et j'ai cent choses à vous dire.
Ce mot fit la Belle sourire ;
Elle se douta bien de ce qu'on lui diroit :
Elle promit pourtant au Sire
De faire ce qu'elle pourroit.
La chose n'étoit pas facile,
Mais l'amour donne de l'esprit,
Et fait rendre une Agnès habile :
Voici comment elle s'y prit.

Elle ne dormit point durant toute la nuit ;
Ne fit que ſe tourner, & mena tant de bruit,
Que ni ſon pere ni ſa mere
Ne purent fermer la paupiere
Un ſeul moment.
Ce n'étoit pas grande merveille :
Fille qui penſe à ſon Amant
Abſent,
Toute la nuit, dit-on, a la puce à l'oreille,
Et ne dort que fort rarement.
Dès le matin, Cataut ſe plaignit à ſa mere
Des puces de la nuit, du grand chaud qu'il
faiſoit :
On ne ſauroit dormir, maman, s'il vous
plaiſoit
Qu'on me fît tendre un lit dans notre gal-
lerie
Qui regarde ſur le jardin ;
Il y fait frais, & puis ſoir & matin
D'un Roſſignol qui vient chanter ſous ce
feuillage
J'entendrois le ramage,
J'en dormirois bien mieux. La mere y con-
ſentit,
Va trouver ſon homme, & lui dit :
Cataut voudroit changer de lit,
Afin d'être au frais & d'entendre
Le Roſſignol. Oh ! qu'eſt-ceci,
Dit le bon homme, & quelle fantaiſie !

Allez, vous êtes folle, & votre fille auſſi :
Avec ſon Roſſignol ! qu'elle ſe tienne ici ;
Il fera cette nuit-ci
Plus frais que la nuit paſſée,
Puis elle n'eſt pas, je croi,
Plus délicate que moi :
J'y couche bien. Cataut ſe tint fort offenſée
De ce refus ; & la ſeconde nuit
Fit cinquante fois plus de bruit
Qu'elle n'avoit fait la premiere ;
Pleura, gémit, & tempéta,
Tant que ſa mere s'emporta,
Et dit à ſon Mari : vous êtes bien mauſſade,
Et n'aimez guere votre enfant ;
Vous vous jouez aſſurément
A la faire tomber malade ;
Je la trouve déja tout je ne ſai comment.
Demandez-moi quelle bizarrerie
De ne la pas coucher en cette gallerie !
Elle eſt tout auſſi près de nous.
A la bonne heure, dit l'époux :
Je ne ſai pas tenir contre femme qui crie,
Vous me feriez devenir fou ;
Paſſez-en votre fantaiſie,
Et qu'elle entende tout ſon ſou
Le Roſſignol & la Fauvette.
La choſe fut auſſi-tôt faite,
Catherine à ſon pere obéit promptement,
Se fit dreſſer un lit, fit ſigne à ſon amant

Pour le soir. Qui voudra savoir présentement
Combien dura pour eux cette journée ?
Chaque moment une heure, & chaque heure
une année,
C'est tout au moins : mais enfin la nuit
vint,
Et Richard fit si bien, qu'à l'aide d'une
échelle
Qu'un fripon de Valet lui tint,
Il parvint au lit de la Belle.
De dire ce qui s'y passa,
Combien de fois on s'embrassa,
En combien de façons l'amant & la maîtresse
Se témoignerent leur tendresse,
Ce seroit temps perdu : les plus doctes discours
Ne sauroient jamais faire entendre
Le plaisir des tendres amours ;
Il faut l'avoir goûté pour le comprendre.
Le Rossignol chanta toute la nuit,
Et quoiqu'il ne fît pas grand bruit,
Catherine en fut fort contente :
Celui qui chante aux bois son amoureux
souci,
Ne lui parut qu'un âne auprès de celui ci.
Mais le malheur voulut que l'amant & l'amante,
Trop foibles de moitié pour leurs ardens
désirs,

Accablés du grand chaud, d'amour, & de
plaisirs,
S'endormirent tous deux, sur le point que
l'aurore
Commençoit à s'appercevoir.
Le pere, en se levant, fut curieux de voir
Si sa fille dormoit encore.
Voyons un peu, dit-il, quel effet a produit
Le chant du Rossignol, le changement de lit:
Il entre dans la galerie,
Et s'étant approché sans bruit,
Il trouve sa fille endormie.
A cause du grand chaud, nos deux amans
dormans,
Etoient sans draps & couverture,
En état de pure nature,
Justement comme on peint nos deux premiers
parens;
Excepté qu'au lieu de la pomme,
Catherine avoit en la main
Ce qui servit au premier homme
A conserver le genre humain,
Ce que vous n'oseriez prononcer sans scru-
pule,
Belles, qui vous piquez de sentimens si fiers,
Et que vous regardez pourtant très-volontiers,
Si l'on en croit le bon Catule.
Le bon homme à ses yeux à peine ajoute foi;
Mais enfin renfermant son chagrin dans son
ame,

Il entre dans sa chambre, il éveille sa femme.
Levez vous, lui dit-il, & venez avec moi :
Je ne m'étonne plus pourquoi
Cataut vous témoignoit si grand désir d'entendre
Le Rossignol ; vraiment ce n'étoit pas en vain,
Elle avoit dessein de le prendre,
Et l'a si bien guetté, qu'elle l'a dans sa main.
Voyez la belle rêverie
Que nous vient conter celui-ci,
Dit sa femme : non, non, ce n'est point raillerie ;
Suivez-moi seulement jusqu'à la galerie,
Dit l'époux, vous aurez du plaisir de ceci.
La mere se leva, pleurant presque de joie.
Un Rossignol ! vraiment il faut que je le voie :
Est-il grand ? chante-t-il ? fera-t-il des petits ?
Hélas ! la pauvre enfant, comment l'a-t-elle pris ?
Vous allez voir, reprit le pere ;
Mais sur tout songez a vous taire ;
Si l'oiseau vous entend, c'est autant de perdu,
Vous gâteriez tout le mystere.
Qui fut surpris ? ce fut la mere,
Aussi-tôt qu'elle eut apperçu
Le Rossignol que tenoit Catherine.
Elle voulut crier, & l'appeller mâtine,
Chienne, éfrontée, enfin tout ce qu'il vous plaira,

Peut-être pis, l'époux l'en empêcha.
Ce n'eſt pas de vos cris dont nous avons affaire ;
Le mal eſt fait, dit-il : quand on s'emportera,
Ni plus ni moins il n'en ſera,
Il faut le réparer le mieux que l'on pourra.
Qu'on m'aille querir un Notaire,
Le Curé, le Commiſſaire,
Avec leur bon ſecours tout s'accommodera.
Pendant tout ce diſcours notre amant s'éveilla,
Et voyant le grand jour, hélas ! dit-il, ma chere,
Le jour nous a ſurpris : je ne ſai comment faire
Pour m'en aller. Tout ira bien,
Lui répondit alors le pere :
Or ça, Sire Richard, il ne ſert plus de rien
De me plaindre de vous, de me mettre en colere.
Vous m'avez fait outrage, il n'eſt qu'un ſeul moyen
Pour m'appaiſer & pour me ſatisfaire :
C'eſt qu'il faut ici devant nous
Epouſer Catherine. Elle eſt bien Demoiſelle ;
Si Dieu ne l'a pas faite auſſi riche que vous,
Pour le moins elle eſt jeune, & vous la trouvez belle :
Il le faut ſur le champ, ſans délai ni refus,

Sinon dites votre *In manus*.
S'expoſer à ſouffrir une mort très-cruelle,
Et cela ſeulement pour avoir refuſé
De recevoir pour femme une fille qu'on aime,
Ce ſeroit à mon ſens être mal-aviſé :
Auſſi dans ce péril extrême,
Richard fut habile homme, & ne balança pas
Entre la fille & le trépas.
Sa maîtreſſe avoit des appas,
Il venoit de goûter la nuit entre ſes bras
Les plus doux plaiſirs de la vie :
Ce n'eſt pas pour avoir envie
D'en partir ainſi bruſquement.
Or cependant que notre amant
Offre à ſe faire époux, pour ſe tirer d'affaire,
Catant ſe réveillant à la voix de ſon pere,
Lâcha le Roſſignol deſſus ſa bonne foi,
Et du mieux qu'elle put tirant les draps ſur ſoi,
Cacha les trois quarts de ſes charmes.
Le Notaire arrivé mit fin à leurs alarmes,
On écrivit, & l'on ſigna :
Ainſi ſe fit le mariage,
Et puis juſqu'à midi chacun les laiſſa-là.
Le pere en les quittant leur dit, prenez courage,
Enfans, le Roſſignol eſt maintenant en cage,
Il peut chanter tant qu'il voudra.

CONTE II (1).

LES DEUX PROCÈS.

Le Marquis de Vercourt, brave homme,
bon ſoldat,
Entendoit bien la chaſſe & fort peu les affaires,
Aimoit joie & feſtin, vivoit avec éclat,
Bien connu de tous les Notaires :
Car il paſſoit ſouvent contrat,
Non pas pour placer quelque ſomme,
(Cas indigne d'un Gentilhomme)
C'étoit ſur l'intérêt un Prince aſſurément.
Si jamais il connut l'uſure,
Ce fut toujours paſſivement ;
Empruntoit volontiers, payoit bien rarement,
Souffroit des créanciers l'ordinaire murmure,
Et les traitoit civilement :
Chez lui, ſaiſir les biens n'étoit pas une injure,
Enfin il vivoit noblement.
Ce brave homme avoit une épouſe,
D'humeur querelleuſe & jalouſe :

(1) Ce Conte eſt une Hiſtoire véritable, arrivée au Marquis de Langeais.

Sa dot avoit rempli les coffres de l'époux ;
Mais à tel dépenſier l'argent ne dure guere.
Tant qu'il dura, l'Hymen fut doux ;
Grand feu, grand bruit, & grande chere.
Quand l'argent fut fini, commença le chagrin,
A la maiſon fréquente noiſe.
Monſieur aimoit une Bourgeoiſe,
Madame par vengeance aimoit certain Blondin,
Et le Blondin par ſa foibleſſe,
Ne la vengeant qu'avec tiédeur,
Elle eut recours à la tendreſſe
D'un Brun, plus habile vengeur.
Le Marquis étoit débonnaire,
Etre jaloux n'étoit pas ſon défaut :
Pourvu qu'il fût chez ſa Cataut,
Ce qu'on faiſoit chez lui ne le tourmentoit guere.
A telle femme, un tel mari
Si favorable au favori,
Devoit être un homme adorable.
Cependant ſa mauvaiſe humeur
N'en devint pas plus ſociable :
Elle quitte le bon Seigneur,
Elle ſe pourvoit en Juſtice,
Demande ſéparation,
Devinez un peu ſur quel vice ?
Elle prétend que ſon époux,
Par une bonté néceſſaire,
De deux amans n'eſt point jaloux

Parce qu'ils font chez lui ce qu'il n'y ſauroit faire :
Poſe en fait que le Sacrement
Entr'eux n'a point fait d'alliance,
Et pour le dire nettement,
Elle l'accuſe d'impuiſſance.
Le mari ſouffre, & ne dit mot,
Fort chagrin pourtant dans ſon ame:
S'il avoit pu garder la dot,
Il auroit bien rendu la femme;
Mais le dur billet du Sergent
Demandoit la femme & l'argent.
Tandis que ſa pauvre cervelle
Se donne enfin le ſoubreſaut,
Voici la pucelle Cataut
Qui lui fait affaire nouvelle.
Elle avoit naturellement
Taille menue & dégagée ;
Elle accuſe ſon cher amant
De l'avoir tout-à-fait changée :
Bref, elle ſoutient que ſon flanc
Porte un fruit venu de ſon ſang.
Elle étoit de bonne famille,
De deux gros Conſeillers, parente d'aſſez près;
Bons dommages, bons intérêts
Seront aſſurément adjugés à la fille.
Vous croyez qu'un pareil malheur
Doit de notre Marquis redoubler la triſteſſe :
Au contraire, il en rit ſans ceſſe,

Il croit être sûr du succès,
Et dort tranquillement sur le gain du procès.
Ne pensez pas qu'il sollicite :
Il boit, il mange, il chante de bon cœur,
Et l'on ne voit point à sa suite
D'Avocat ni de Procureur.
Mais quelle conduite est la vôtre ?
Lui remontre un ami : devenez plus soigneux,
Songez à vos Procès. Non, non, je suis heureux ;
Je n'en saurois, dit-il, perdre un, sans gagner l'autre,
Il faut convenir de ce point :
Si Cataut a raison, ma femme ne l'a point.
Cataut apparemment gagnera son affaire,
Les voisins sont témoins, la preuve est assez claire,
Je la voyois souvent & je la payois bien :
Elle devoit pourtant se taire
Pour son honneur ; car pour le mien
Elle ne pouvoit pas mieux faire.
Ma femme perdra donc, ou pour le moins la dot
Me demeurera pour mon lot.
Si pourtant sa haute impudence
Me faisoit condamner sur le fait d'impuissance,
Serviteur à Cataut, des quinze mille francs
Que cette gueuse me demande,

Je

Je ne donnerois pas six blancs ;
De même il lui faudroit me payer quelque amende,
Appuyé sur ce fondement,
Qu'il soutient par-tout immanquable,
Sans vouloir se défendre, il attend doucement
Au moins sur l'un des chefs justice favorable :
Mais ce raisonneur malheureux
Railla les deux Procès, & les perdit tous deux.
Cataut le fait déclarer pere
De ce qu'elle appelle son fruit ;
Et dès la contre l'adultere,
Arrêt & tout ce qui s'ensuit.
D'autre part, par défaut convaincu d'impuissance,
Séparé de sa femme, il faut rendre son bien.
Tout choque l'apparence,
Peut-être vous n'en croyez rien ;
On m'a pourtant montré l'une & l'autre Sentence.
Mais sans disputer sur des faits,
Une épouse facheuse a-t-elle des attraits ?
Falloit-il du Marquis condamner la foiblesse ?
Et ne peut-on, sans perdre son Procès,
Près de sa femme être Langeais,
Et Vercourt près de sa maîtresse ?

CONTE III.

LA FILLE VIOLÉE.

DANS tous les temps on a parlé,
On parle tous les jours encore
De femme que par force un brutal déshonore,
De jeune tendron violé :
Même il eſt par les loix des peines décernées
Contre ces ardeurs effrenées.
Toutefois de ce point je ſuis toujours ſurpris,
Et je crois encor moins au viol qu'aux eſprits.
Vous m'alliez apporter l'exemple de Lucrece ;
Eh bien ! Lucrece ſoit : qui dira ſûrement
Si de ſa part quelque conſentement
N'aida pas de Tarquin la brutale tendreſſe ?
Mais elle ſe donna le trépas de ſa main :
Il eſt vrai ; mais qui ſait ſi ce coup inhumain
Fut pour montrer ſon innocence,
Ou pour punir ſon peu de réſiſtance ?
Croyez-moi, quels que ſoient les efforts d'un amant ;
Une belle toujours y réſiſte aiſément.
Or donc, toutes les fois qu'en l'amoureuſe affaire,
Un téméraire amant vient à ſe ſatisfaire

Comptez que la souffrante en secret y consent:
Je vais vous en donner un exemple récent.

Zénogris, fille grande & forte,
Mais ingénue, autant que fille de sa sorte,
Autour d'elle laissa tant roder un amant,
Qu'enfin, je ne sai comment,
Ses robes chaque jour devenoient trop étroites.
Comme elle étoit des moins adroites,
Ses parens aussi-tôt s'apperçurent du cas:
Dieu sait quel bruit & quel fracas
Ce fut dans toute la famille!
Cependant le galant, quoique petit, mal fait,
Etant riche, ce point adoucit tout le fait.
D'abord le pere de la fille
Va proposer au suborneur
D'épouser Zénogris, pour sauver son honneur.
Epouser, est un sort où rarement aspirent
Ceux qu'amour n'a pas fait vainement soupirer;
Et c'est ce qu'à peine ils désirent,
Lorsqu'ils ont tout à désirer.
Aussi Cléon (c'est le nom du jeune homme)
A ce triste propos n'eut garde de céder;
On supplie, on menace, on somme,
Le plus court fut de plaider.
Devant les Magistrats notre belle éplorée
Se plaint, montrant son ventre à son menton

D'avoir été déshonorée,
Et demande qu'enfin par le nœud conjugal
Cette honte soit réparée.
Cléon d'une mine assurée,
Et fourbe, comme sont les hommes d'aujourd'hui,
Dit que le fait n'est pas de lui.
En cent façons on tâche à le surprendre :
Quelque détour qu'on puisse prendre,
Le drôle adroitement de tout fait se tirer.
Eh bien, Messieurs, répond Zénogris désolée,
Puisqu'il m'y force, enfin il faut tout déclarer;
Le perfide m'a violée,
Debout contre une porte arriva l'accident.
Mais comment, dit le Président,
Un homme si petit, qu'à peine il peut atteindre
De sa main jusqu'à votre front,
A-t-il pu debout vous contraindre
A recevoir un tel affront?
Hélas! la chose est très-certaine,
Répond Zénogris, sans tarder :
Le voyant haléter & souffrir tant de peine,
Je me baissai tant soit peu pour l'aider.
A ces mots, de rire éclaterent
Les Juges, & la déboutèrent
De sa vaine prétention.
Si l'on jugeoit sans passion,
Ou plutôt sans prévention,

Tout ce que dans le monde on nomme violence ;
On verroit que ce n'eſt que pure fiction,
Et l'on n'y trouveroit que trop de reſſemblance
A cette comique action.

CONTE IV.

LE PROCURATEUR DE S. MARC.

A VENISE, un jour le Sénat
Sut qu'un vagabond de la Ville,
Sans avoir aucun bien, vivoit avec éclat :
Maint Sénateur étoit bien moins habile,
Pour contenter ſa curioſité,
Et connoître ſon exercice,
Sous prétexte d'avoir grand ſoin de la Juſtice,
Au Sénat *Vincenti* fut un beau jour cité.
Tout auſſi-tôt qu'il ſe fut préſenté,
Il lui fut demandé compte de ſa conduite ;
Et n'y répondant pas bien poſitivement,
Un Sénateur lui dit, mais d'un air hypocrite,
Que s'il ne s'expliquoit un peu plus claire-
ment,

Sa richeſſe inconnue auroit mauvaiſe ſuite.
Vincenti ſe voyant ſi vivement preſſé,
Dit enfin : il eſt vrai, Meſſieurs, j'ai toutes choſes,
Tous les jours argent frais & ſans récépiſſé,
Bon ſouper, bon logis, ſans me mêler des clauſes ;
Mais, pour tout avouer, ce bonheur & ces biens
Ne ſont pas faits pour tous les hommes,
C'eſt de l'amour que je les tiens.
J'ai de certains talens.... au pays où nous ſommes,
Avec eux ſurement on ne manque de rien.
Les Dames juſqu'ici m'ont payé par avance,
Contentes de mes grands exploits ;
Souvent de trois ou quatre endroits
Il vient chez moi de la finance.
Voyez, Meſſieurs, qu'en dites vous ?
Cela, je crois, ne peut m'attirer de ſupplice.
De ce crime nouveau beaucoup furent jaloux,
Nul n'en pouvant d'entre eux être complice.
On recueille les voix, on prend l'avis de tous :
Chacun penſoit, *Il n'y va rien du nôtre;*
On prononça, Vincenti fut abſous,
Pour le plaiſir d'un ſexe, & pour l'amour de l'autre.
Or le Procurateur à peine fut chez lui,
Qu'il conta promptement l'aventure à ſa femme :

Il sentoit un mortel ennui
De garder plus long-temps ce secret dans son
ame ;
Imprudence digne de blâme
D'aller dire ce qui nous nuit !
La Dame à ce récit improuve cette histoire,
En quitte le dîné, honteuse d'avoir oui
Chose qui de son sexe ose ternir la gloire :
L'aventure pourtant ne fut mise en oubli.
Le Magistrat content, plus qu'on ne le peut
croire,
Sort pour conter le fait du vagabond
A ses amis, disant : s'il est fécond,
Autant que preux, nous verrons dans
Venise
Peuple nouveau; gardons-nous de surprise.
Sur ce sujet il raille tout le jour.
En revenant le soir, il trouve à son retour
Le brave Vincenti qui passoit dans la rue.
Il l'appelle, aussi-tôt Vincenti le salue :
Hé bien donc, lui dit-il, comment va le talent?
Faites-vous toujours des merveilles ?
Et les Dames dorénavant
Ne craindront-elles point que jusqu'à nos
oreilles
Parvienne de vos faits les bruit trop éclatant ?
Les Dames sur ce point ne s'inquiétent guere,
Repartit Vincenti, je connois leur humeur ;
L'Histoire du Sénat, bien loin de me mal faire,

Près d'elles ne m'a mis qu'en un plus grand
honneur.
Bon ! répartit le Sénateur,
Vous auriez eu depuis quelque faveur nou-
velle ?
Et cela ſe pourroit ? quoi, du matin au ſoir ?
Oui, lui dit Vincenti, d'une certaine belle
Qui même en me quittant, m'a dit *juſqu'au*
revoir.
Qu'ainſi toujours telle fortune vienne !
Pour le coup Vincenti, tu mens hors de ſaiſon,
Rien n'eſt pourtant plus vrai, c'eſt dans cette
maiſon,
Dit-il, en lui montrant la ſienne.

CONTE V.

LE MAL D'AVENTURE.

Sur les traces de la Fontaine
Je n'ai point prétendu marcher ;
Si par hasard je puis en approcher,
J'obtiendrai cet honneur, sans dessein ni sans peine.
Je ne sai si c'est vanité,
Mais je ne veux point de modele ;
Et mon génie, enfant gâté
Ne sauroit souffrir de tutelle.
La Fontaine a fort bien conté,
Il s'est acquis une gloire immortelle ;
Qu'on me mette au-dessous, qu'on me mette à côté,
Je ne veux point de parallele.

Alison se mourroit d'un mal
Au bout du doigt, mal d'aventure ;
Va trouver le Frere Pascal,
Lui dit sa sœur, & plus n'endure ;
Ses remedes sont excellens,
Il te guérira je t'assure.
Il en a pour les maux de dents,

Pour l'écorchure, & pour l'enflure :
Il fait l'onguent pour la brûlure.
Va donc ſans attendre plus tard,
Le mal s'accroit quand on recule,
Et donne lui le bon jour de ma part.
Elle va, frappe à la cellule
Du Révérend Frere Frappart.
Bon jour, mon Frere, Dieu vous gard,
Dit-elle, ma ſœur vous ſalue,
Et moi qui ſuis ici venue,
Laſſe à la fin de trop ſouffrir :
Mais ma ſœur vient de me promettre
Que vous voudrez bien me guérir
Un doigt qui me ſera mourir...
Ah ! je ne ſai plus où le mettre.
Mettez, dit Paſcal, votre doigt
Les matins en certain endroit
Que vous ſavez. Hélas, que ſai-je !
Dites-le moi, Frere Paſcal,
Tôt, car mon doigt me fait grand mal.
O l'innocente créature !
Avez-vous la tête ſi dure ?
Certain endroit que connoiſſez,
Puiſqu'il faut que je vous le diſe,
C'eſt l'endroit par où vous piſſez :
Hé bien, m'entendez-vous, Aliſe?
Mon Frere, excuſez ma bétiſe,
Répond Alix baiſſant les yeux ;
Suffit, j'y ferai de mon mieux,

Grand merci de votre recette :
J'y cours, car le mal eſt preſſé.
Quand votre mal aura percé,
Venez me voir, Alizonnette,
Dit le Frere, & n'y manquez pas.
Soir & matin à la renverſe
Elle met remede à ſon mal :
Enfin l'abcès meurit & perce.
Aliſon ſaine va ſoudain
Rendre grace à ſon Médecin,
Et du remede ſpécifique
Lui vante l'étonnant ſuccès.
Paſcal d'un ton mélancholique
Lui répart : un pareil abcès
Depuis quatre jours me tourmente ;
Vous ſeriez ingrate & méchante,
Si vous me refuſiez le bien,
Que vous avez par mon moyen :
Alix, j'ai beſoin de votre aide.
Puiſque vous portez le remede
Qui ſans faute peut me guérir,
Hé quoi ! me verrez-vous mourir,
Après que je vous ai guérie !
Non, dit Alix, non, ſur ma vie,
Je ferois un trop grand péché :
Tel crime... allons donc, je vous prie,
Guériſſez-vous, Frere Paſcal ;
Approchez vîte votre mal.
A ces mots, Dom Paſcal la jette,

Sans marchander, sur sa couchette,
L'étend bravement sur le dos,
Et l'embrasse. O Dieu, qu'il est gros !
Dit Alix, quel doigt ! eh de grace,
Arrêtez... je le sens qui passe.
Ma chere Alix, attends un peu,
Je me meurs, souffre que j'acheve.
Ha ! reprit Alix toute en feu,
Vous voilà guéri, l'abcès creve.

CONTE VI.

LE TONNERRE.

Il est assez d'amans constans,
Il n'en est guere de fideles :
Cela s'est vu dans tous les temps
Fort fréquemment chez nous, un peu moins
chez les belles.
On ne résiste guere à la tentation
D'une agréable occasion.
Tromper est en amour chose délicieuse :
C'est un charmant ragoût que la variété,
Et contre l'infidélité
A séduire nos cœurs toujours ingénieuse,
Le seul conseil que je donne aux amans,

C'eſt de ſe voir à tous momens.
Mais une ſuite dangereuſe
Eſt attachée à cette extrémité :
Le dégoût ſuit de près cette aſſiduité,
Un peu d'abſence anime une flâme amoureuſe.
Que faire donc? C'eſt à vous de choiſir :
Je vais en attendant vous expoſer en vue
D'une infidélité l'aventure imprévue ;
Puiſſiez-vous l'écouter avec quelque plaiſir.

Dans une maiſon importante
Etoit une jeune Suivante :
(Son nom eſt Iſabeau, la Scène eſt à Paris,
De tout temps le ſéjour des amours plus chéris)
Cette galante chambriere,
Senſible à la tendre priere
D'un jeune homme d'amour pour elle pénétré,
L'avoit dans ſon lit retiré.
Enſemble ils ſe donnoient carriere,
Enchantés, Dieu le ſait! vous le ſavez auſſi,
Vous qu'Amour a traités ainſi :
Quand ſoudain ſurvint le tonnerre,
Tel qu'autrefois on l'entendoit,
Lorſque Jupiter confondoit
L'orgueil des enfans de la terre.
A ce bruit, la pauvre Iſabeau,

Quoique d'ailleurs fortement occupée,
De frayeur ſe ſentit frappée,
Et craignit dans ſon lit de trouver ſon tombeau.
Elle crut que déja la céleſte vengeance
S'armoit pour punir ſon offenſe :
Car le ſexe dévotieux,
Même dans le déſordre eſt craintif & pieux.
Je puis vous en parler avec quelque ſcience :
Moi-même j'en ai vu, le fait eſt ſingulier,
Me propoſer des cas de conſcience
Dans le temps où l'on doit ſoi-même s'oublier.
Quoi qu'il en ſoit, enfin notre belle peureuſe
Se jette en bas du lit, & ſeule va chercher
Une cave pour ſe cacher.
Le Galant veut en vain la ſuivre ;
Non, lui dit-elle en l'embraſſant,
Ne me ſuis point : c'eſt toi dont l'amour trop preſſant
A ce cruel danger me livre.
Je vais prier les Dieux qu'il leur plaiſe arrêter
Leur foudroyant courroux, leur fureur vengereſſe :
Lindor, ſi tu me ſuis, je connois ma foibleſſe,
J'irois encor les irriter.
Enfin le voilà ſeul, non ſans inquiétude,
Mais il fut peu de temps dans cette ſolitude.

Près d'eux couchoit la fille du logis :
Si je m'en ſouviens bien, ſon nom étoit Liſis,
Charmante, ayant encor ſa premiere innocence,
Et ſi pourtant déja quinze ans elle comptoit ;
Peau, gorge, taille, bras, tout beau par excellence.
Le friand morceau que c'étoit !
Le tonnerre l'éveille, ou le malin peut-être,
Car il ſe ſert de tout pour nous faire pécher :
Tremblante, elle s'alla près de Lindor coucher,
Qui craignant que Liſis ne vînt à le connoître,
Tourne le dos, s'écarte, & n'oſe la toucher.
Mais Liſis s'approchant, Iſabeau, lui dit-elle,
Je ſens une frayeur mortelle ;
Pour me raſſurer tourne-toi,
Tourne-toi, je te prie, & t'approche de moi.
Le moyen de pouvoir refuſer cette grace ?
Il ſe tourne, Lyſis l'embraſſe.
Cependant le fracas redouble dans les Cieux,
Et plus elle entend le Tonnerre,
Plus fortement elle le ſerre ;
L'Amour n'auroit pu faire mieux.
Combien difficile il doit être
Qu'un jeune homme content puiſſe fille paroître
Dans la poſture où le voilà !

Auſſi le vif Lindor n'en fut pas long-temps maître.
Juſte Ciel, qu'eſt-ce que cela!
S'écria Lyſis étonnée :
De quelle figure es-tu née ?
N'es-tu pas un monſtre, Iſabeau ?
Je m'en ſouviens encore, un jour qu'il faiſoit beau,
Etant avec ma mere au bord de la riviere,
Je crus voir une femme ayant je ne ſais quoi
D'une forme particuliere,
Et faite à peu près comme toi.
Qu'eſt-ce que je vois-là ? demandai-je à ma mere :
Ne le regarde point, c'eſt un monſtre odieux,
Me dit-elle d'un ton ſévere ;
Ce monſtre toutefois ne me déplaiſoit guere,
Et j'eus quelque regret d'en détourner les yeux.
N'es-tu point monſtre auſſi ? Non, dit d'une voix feinte,
Notre fauſſe Iſabeau ; mais cela m'eſt venu
Des frayeurs dont j'ai l'ame atteinte.
La choſe étrange que la crainte !
Tel eſt de peur un liévre devenu,
Tel autre eſt devenu cornu ;
Enfin n'en doutez point, c'eſt la frayeur, vous dis-je,
Lyſis croit cette fable, & ne peut ſe laſſer
De paſſer & de repaſſer

La main sur ce nouveau prodige.
Mais voici des éclairs qui reviennent encor,
Et Lysis de serrer tout de nouveau Lindor,
Même plus fortement alors elle l'embrasse :
Pour l'estreindre mieux elle passe
Une jambe sur lui ; le drôle prend le temps
Et voilà ses désirs contens.
Où te mets-tu, dit l'innocente,
O Dieux ! la rencontre plaisante !
Qui ne croiroit qu'exprès.... Au milieu du discours
La parole lui manque, & l'amour eut son cours.
Ainsi plusieurs fois le Tonnerre
Par son bruit étonna la terre,
Plusieurs fois de Lindor plein d'amour & de feu
Les frayeurs jouerent leur jeu :
Mais enfin les craintes passerent,
Ou, pour mieux en parler, les ardeurs se lasserent.
C'est le sort des mortels : ils seroient trop heureux
Si rien n'affoiblissoit leurs transports amoureux ;
Et c'est ce qui des Dieux fait le bonheur suprême,
Leur pouvoir en amour passe leur désir même.
Isabeau, lui disoit Lysis,
Quoi, d'aucune frayeur tes sens ne sont saisis ?

N'entends-tu pas gronder la foudre ?
Ce coup nous va réduire en poudre.
Crain, ma chere Habeau, crain je te prie encor,
C'en eſt fait, répondit Lindor,
Au bruit mon ame accoutumée
Ne ſauroit plus être alarmée.
Lyſis ayant ſur lui tenté ce vain effort,
De dépit ſe détourne & dort.
L'autre avoit de dormir une envie auſſi forte :
Mais malgré ſon abbattement,
Le ſoin de s'en aller ſur ce déſir l'emporte.
C'eſt la coutume d'un amant,
Quand il eſt content de ſa belle,
Il a de la quitter le même empreſſement
Qu'il eut de venir auprès d'elle.
Lindor, ſuivant ce ſentiment,
Se leve du lit ſans mot dire,
S'habille en hâte & ſe retire.
A peine eut-il quitté ces lieux,
Que la pieuſe Chambriere
Croyant avoir par ſa priere
Calmé la colere des Dieux,
(Car pour lors tout étoit tranquille)
Oſe ſortir de ſon aſyle,
Et vient d'un pas précipité
Trouver ce qu'à regret ſon cœur avoit quitté.
Il me ſemble voir cette amante,
S'approchant de Lyſis dormante,

L'embraſſer amoureuſement.
Lindor, lui dit-elle à l'oreille,
Peux-tu dormir tranquillement;
Tandis que de frayeur . . . A ce mot bruſquement
La belle dormeuſe s'éveille.
La frayeur! Dieux! entends-je bien?
S'écria-t-elle éperdue,
Quel bonheur vous l'auroit rendue?
Mais non, tu ne l'as point, & je ne trouve rien.
Jugez combien Iſabeau fut ſurpriſe
Quand de Lyſis elle entendit la voix,
Et le ſeroit encor, ſi ſa main bien des fois
Ne ſe fut employée à diſſiper ſes doutes.
Enfin pour trancher court, elle apprit tout le fait,
Lyſis le découvrit par d'innocentes routes;
Son cœur en fut mal ſatisfait,
Chaque mot lui portoit une atteinte mortelle.
Mais fut-ce avec raiſon? Soyons de bonne foi:
Des fideles amans je ſuis le plus fidele,
Mais je répondrois peu de moi
Dans une occaſion ſi belle;
Et quand j'aurois dû voir tout commerce rompu,
J'en aurois fait autant: j'entends ſi j'avois pu.

CONTE VII.

S. GUIGNOLÉ.

TROP bien ſavez que dans la Grece,
Des beaux Arts autrefois maîtreſſe,
Priape au plaiſir conſacré,
Fut en grand'pompe révéré.
Son nom ſeul, dans le Catéchiſme,
Portoit un air de volupté :
Bref, plus grande Divinité
Ne fut onc dans le Paganiſme.
Ses Temples étoient Boulingrins,
Vergers fleuris, & beaux jardins;
Où, par d'excuſables foibleſſes,
De Paphos les jeunes Prêtreſſes
Venoient mêler l'emportement,
A la douceur du ſentiment.
Là n'habitoit ſageſſe auſtere
Qui trop ſouvent, par vains diſcours,
De nos plaiſirs trouble le cours :
Mais bien l'art d'aimer & de plaire,
Douce & vive perſuaſion,
Déſirs redoublés ſur ſes forces,
Jeux badins, qui par mille amorces
Piquent l'imagination.

Le plaiſir ſeul étoit le guide
Qu'on choiſiſſoit pour s'égarer,
Et la jouiſſance rapide
Déſaprenoit à ſoupirer.
Dans ces réduits ſi pleins de charmes,
Priape étoit repréſenté,
Avec ſon Sceptre, avec des Armes
D'une merveilleuſe beauté :
Quelles armes, dont la bleſſure
Fait couler un plaiſir flateur !
Divin Priape, à ta piqûre
S'émeut le plus farouche cœur.
Heureuſe la Nymphe légere
Qui trompant ſa jalouſe mere,
Peut ſaiſir un poignard ſi doux :
Qui ſentant treſſaillir ſon ame
De la volupté qui l'enflâme,
Et meurt & revit de ſes coups !
Pour nous, vil peuple, race étique,
De cette armure magnifique
Nous portons un léger fragment,
Ce qu'à Priape la Nature
Donna ſi libéralement,
Nous ne l'avons qu'en miniature :
Sans être Gaſcon ſur ce point,
Cependant je ne m'en plains point.

Mais pourquoi ma Muſe Cynique,
Oſant d'un œil audacieux

Percer dans les secrets des Dieux,
Recherche-t-elle un Saint antique?
Il s'en présente un dans ces lieux,
Qui vaut Priape, & beaucoup mieux.
C'est le benoît *S. Guignolé*
Qui fuyant sa triste Patrie
Où regnoit Bellone en furie,
Traversa le ruisseau salé,
Pour venir en Pays sauvage,
Sans nulle consultation,
De zele & de dévotion
Faire le triste apprentissage.
Lieux escarpés il choisissoit,
De mets grossiers se nourrissoit,
Buvoit son vin jusqu'à la lie:
Mais quand chez lui se présentoit
Veuve accorte, ou femme jolie,
Le bon Hermite qu'il étoit,
Tout doucement l'entretenoit,
Parlant d'une façon si belle,
Que tant nice & jeune fût-elle,
A son point bientôt l'amenoit.
Or ne pensez que ce langage
Déplût aux Beautés du Canton:
Chacune du saint personnage
Vouloit tirer quelque leçon.
Lui même n'y pouvoit suffire,
Bien que, grace aux heureux talens
Que le Ciel donne à ses Cliens,

Sur l'article il fut un grand Sire.
Après sa mort, on lui rendit
Honneurs divins, sans contredit.
Tous ses dévots brûlans de zele
(Avec dévots, j'entends ici
Nombre de dévotes aussi)
Lui bâtirent une Chapelle,
Sur le penchant d'un vert côteau,
Lieu propre à faire la priere
Qu'on trouve ès Heures de Cythere.
Tout auprès serpente un ruisseau,
Qui semble dire en son langage :
» Profitez de votre bel âge,
» Saisissez les momens heureux
» Que le Ciel accorde à vos vœux.
» Ainsi que fuit cette onde pure,
» Le temps s'échappe sans retour :
» Suivez la voix de la nature,
» Elle vous présente un beau jour.
Au-dedans de cette Chapelle
Où vient souvent troupe fidelle,
Aucun Portrait n'est étalé,
Fors celui de S. Guignolé.
Sans draperie & toute nue,
Mais pleine de cette fierté
Que fait donner la volupté,
Paroît en un coin sa Statue :
Tout ce qui peut d'un corps parfait
Offrir l'image intéressante,
S'y trouve assemblé, trait pour trait,

Le Sculpteur, à la main ſavante,
Par un chef-d'œuvre de ſon Art,
A ſur-tout formé Jean Chouart
Dans une attitude ſi belle,
Si touchante & ſi naturelle,
Qu'il n'eſt Lucrece, à cet aſpect,
Qui ne frémiſſe de reſpect.
Or ne préſumez qu'à la vue
Tout ſon mérite ſoit borné :
Au nouveau Priape eſt donné
Talent de plus grande étendue,
Talent qui groſſit chaque jour
Les revenus du Dieu d'Amour.
Car toute Matrône indignée
De n'avoir ſupport ni lignée,
En voyant que dans ſon mari,
Le ruiſſeau d'Amour eſt tari,
N'a qu'à racler d'une main ſûre
Ce précieux échantillon,
Ce doux ami de la nature,
Et puis boire de la raclure
Bien infuſée en un bouillon :
Pas n'eſt beſoin d'autre aventure.
Auſſi-tôt ventre de groſſir,
Langueurs de ſe faire ſentir :
Bref, pour les fruits du mariage,
Plus eſt utile ce breuvage
Qu'un époux froid & caterreux,
Le plus ſouvent encor gouteux,

Qui,

Qui, ſuivant l'uſage ordinaire,
De l'Hymen au geſte glacé,
Auprès de ſa femme placé,
Ne fait hélas ! que de l'eau claire.
Ici, dira quelque Cenſeur,
Affectant un ſouris moqueur,
Et penſant me mettre à la gêne.
» Si de votre Saint ratifié,
» Et dans un bouillon infuſé
» Fille buvoit à taſſe pleine,
» Dites moi, du dévot outil
» Bien ou mal arriveroit-il ?
A cela ma réponſe eſt prête,
D'abord dirai, je n'en ſais rien :
Fille prudente & d'air honnête,
Craint toujours de riſquer ſon bien ;
Et puis un importun Critique,
Un Buſſi, par des traits railleurs
Trop applaudis de maints Lecteurs,
Viendroit la mettre en ſa chronique ;
Si pourtant le Saint s'égaroit,
Et par une erreur imprévue,
Agiſſoit à la boulevue,
Quel grand mal cela cauſeroit !
J'ai vu mainte fille en ma vie,
Fille d'eſprit, jeune & jolie,
Qui, pour avoir un tendre ébat
Reçu par fois échet & mat,
N'en a que mieux été choyée,

Même pour pucelle employée.
Les maris ſont de bonnes gens :
On les condamne à tous dépens,
Témoin de Vulcain l'épouſée,
Et de Mamolin la Fiancée.
Pour eux ne brille cette fleur
Qu'Amour, diligent moiſſonneur,
Sait recueillir avant la Fête
Que le tardif Hymen s'apprête.

CONTE VIII.

LA CULOTTE.

Chez Maître Jean (1), l'Italie & la
France,
Servent toujours de scene aux Contes des
Cocus :
Soit, ils y sont en abondance ;
Mais n'en est-il qu'en ce pays sans plus ?
Cocuage a-t-il là ses bornes ?
Ce seroit une erreur que de croire cela.
Tout climat, tout terroir est très-fertile en
cornes.
O l'heureux plan que celui-là !
En voici qui viennent de Flandre :
Plus l'air en est grossier, mieux y pousse le
bois ;
Car dans un plus subtil il manque quelque-
fois,
On a pour les planter cent mesures à pren-
dre.

(1)-Jean la Fontaine.

Celles-ci vinrent autrement :
Le fol se trouva bon, belle aussi la ramûre,
Il faut vous expliquer comment.

Il étoit à Bruxelles un certain gros Flamand,
Brasseur de son métier, lourdaut de sa nature,
Yvrogne quelque peu de sa complexion,
Lequel avoit moitié de fort belle encolure,
Et fine assez pour donner tablature
A des maris encor d'une autre Nation :
N'étoit-ce pas beau champ pour chercher aventure ?
C'est ce que fit un Officier Anglois,
Blond, bien doré, qui par certains endroits
S'insinua dans le cœur de la Belle ;
En moins de rien nos Amans sont d'accord.
Temps de *Cyrus* ne plaît au gens du Nord :
Des moyens de se voir, pour un il en est mille,
En ce pays sur-tout la chose est fort facile ;
Mais par plus grand bonheur arriva que l'époux,
Et quelques-uns de ses Confreres,
En campagne eurent des affaires
Concernant leur métier. Nos brasseurs s'en vont tous,
Et leurs talons tournés, aussi-tôt rendez-vous
Au Cavalier Blondin, pour quand ? pour le soir même ;

Où ? l'on s'en doute assez, au logis de
l'absent.
Le temps venu comparoît le Galant,
Plein d'une impatience extrême,
Au reste magnifique, & beau comme un So-
leil.
D'abord il voit un joyeux appareil,
Buffet garni des mieux, rôt tournant, nape
mise,
Linge d'un blanc, d'une beauté,
Quand ç'eût été pour un homme d'Eglise :
De tout ceci l'Amant fut enchanté :
Mais au milieu de tant de propreté,
Brilloit par dessus tout notre charmante
Hôtesse,
En habit de combat, ornemens négligés
Avec entente, avec délicatesse,
Des plaisirs charmans préjugés.
Sous sa robe-de-chambre ouverte & sans
ceinture,
Un corset colé sur la peau,
Et du sein par en bas contenant la figure,
Sans fanfreluche, sans dorure,
Ne laissoit pas que de paroître beau :
Du haut de ce corset, d'une blancheur ex-
trême,
S'élevoient deux tetons encor beaucoup plus
blancs,
Fermes sur-tout, quoique Flamands ;

A peine en tout Bruxelles en étoit-il de même.
Bref, & la perſonne & l'habit
Formoient un tout de friand appétit.
Or dans cette heureuſe entrepriſe
Qu'avoient à faire nos Amans ?
Complimens à perte de vue ?
Se ſeroient-ils jettés ſur les beaux ſentimens ?
Non, point du tout ; mais par des embraſſades,
Par des baiſers longs, ſavoureux
Ils expliquerent mieux leurs feux,
Que par tous ces diſcours, hors de propos & fades :
Et l'Amant par haſard ſe trouvant à ſouhait
Vis-à-vis du lit de la Belle,
L'y renverſa, tomba près d'elle,
Et la.... goûta le vin, non celui du buffet.
Vous entendez, je crois, la métaphore ;
Ce coup lui parut bon, quoique bu fort ſoudain,
Quoique ſablé : de-là, l'on fut à l'autre vin,
Lequel fut trouvé bon encore ;
Et le ſoupé ſervi, le reſte alla bon train.
L'Amant but peu, la maxime en eſt ſage :
L'excès de vin dans l'homme eſt contraire à l'ouvrage,
Mais dans la femme il n'en eſt pas ainſi ;
La Braſſeuſe but davantage,
Et fit en femme ſage auſſi.

Quelque bonne que fût la chere,
Ce n'étoit point la principale affaire ;
Bacchus n'étoit que ſecond en ce lieu,
Il fit donc place à l'autre Dieu.
L'Amour impatient de rentrer ſur la ſcene,
Leur inſpire un autre apétit,
Défait la couverture & les met dans le lit.
O gens heureux ! s'il en eſt dans la vie,
Qui ne vous porteroit envie ?
Enchaînés par des nœuds que l'Amour ſeul a faits,
Une ſécurité profonde
En redouble encor les attraits ;
Vous jouiſſez des biens les plus parfaits.
Mais en eſt il dans ce bas monde
Dont on puiſſe long-temps jouir ?
Et ne voilà-t-il pas, ô Mortels miſérables !
Un contre-temps de tous les diables
Qui les va faire évanouir ?
Mille coups de heurtoir, frappés avec furie
Se font à peine entendre à nos Amans,
Trop occupés dans leurs embraſſemens :
On y joint une voix qui jure, appelle, crie.
O Ciel ! c'eſt mon mari, cachez-vous, je vous prie :
Votre mari ? c'eſt lui, c'eſt ſa voix, je l'entends.
Vous autres gens de Paris ou de Rome,
Prendrez d'abord ceci pour un tour d'habile homme,

Mais ceux de ſon pays ne ſont pas ſi ruſés :
Quoique deja chez vous ces vieux tours ſoient uſés,
Ils ne ſont pas encor parvenus juſqu'en Flandre ;
Voici le fait, & vous l'allez entendre.
Vous jugez bien que nos Braſſeurs
N'allerent pas à jeûn entreprendre un voyage:
Déjeûnons, dit l'un d'eux, & prenons du courage,
C'eſt un repas & du temps qu'on ménage.
L'avis fut trouvé bon : tout auſſi-tôt grand vin,
Force ſantés, à toi Compere ;
On but enſuite à la Commere,
Et puis, Compere, buvons plein :
Cela racourcit le chemin.
On s'échauffe, l'on réitere,
Et voilà nos gens en beau train ;
On fit tant, qu'à force de boire
On ménagea le temps juſques à la nuit noire :
On remit donc l'affaire au lendemain.
Or adieu, Maître Jean ; bon ſoir, Maître Grégoire :
Et voilà l'homme au logis revenu,
Sans autre intention que d'épargner ſon gîte,
Et de ſe coucher au plus vîte.
L'Anglois ſurpris, ſe va coucher tout nud
Au premier coin : l'époux s'empara de ſa place;

En

En un moment déshabillé,
S'endort & ronfle, hélas ! ſans prévoir la
diſgrace
Par laquelle bientôt il ſera réveillé.
Sa femme encor toute tremblante & blême
De ce retour hors de ſaiſon,
Rappelle enfin ſes ſens & ſa raiſon ;
Et s'aviſe d'un ſtratagême
Pour l'éloigner de la maiſon :
Soit que cela lui parût néceſſaire
Pour faire évader ſon Amant,
Soit que pendant l'éloignement
Elle ſentît encor quelque profit à faire.
Femme dans l'amoureux myſtere
D'invention ne manque nullement.
Celle-ci donc ſe déſeſpere,
Se tourmente, gémit, feint un mal véhément,
Implorant à grands cris le ſecours du dormant.
Je n'en puis plus, à l'aide, je ſuis morte,
Se mit-elle à crier tout haut.
Le moyen d'y tenir ? il s'éveille en ſurſaut :
A qui diable en as-tu de crier de la ſorte ?
Hélas ! en me hâtant de vous ouvrir la porte,
Courant pieds nuds, ma colique m'a pris ;
Là deſſus redoublant ſes cris,
Il la croit tout de bon, renguaine ſa colere,
Et lui va chercher auſſi-tôt
De certaine eau, ſecret de ſon Apothicaire.
N'en cherchez plus, j'ai tout uſé tantôt,

Mon cher mari, ſi vous vouliez plutôt
Donner un coup de pied juſque chez le Compere ;
J'abuſe de votre bonté,
Auſſi vous devrai-je la vie ;
Depuis votre départ, dont je me ſuis ſaiſie,
Ce mal m'a beaucoup tourmenté,
A force d'eau pourtant j'étois preſque guérie;
Mais ce dernier malheur l'a ſi fort augmenté,
Que j'en ſuis à l'extrémité.
Notre bon homme à la tendreſſe
Déja diſpoſé par le vin,
Touché de ce diſcours, ſe releve ſoudain
Etourdi de ſommeil, de plaintes & d'yvreſſe :
Le voilà donc à tâtons ſur le lit,
Cherchant comme il peut ſon habit
Diſperſé d'étrange maniere,
Piece deçà, piece de-là.
D'aller chercher de la lumiere,
Le mal preſſoit ; il s'habille & s'en va :
Dieu le conduiſe & bien tard le ramene.
Voilà déja ſa femme ſaine ;
De ſon retour on n'a pas grand beſoin :
Eſt-il parti ? l'Anglois ſort de ſon coin,
Cherche à ſon tour ſon habit ſans chandelle,
Prend ce qu'il trouve ; il étoit dans un cas,
Où de ſi près on n'y regarde pas.
Cependant maints regrets ſont pouſſés par la Belle ;

Bref, il partit ſans ſe faire prier,
Mais non ſans prendre encor le vin de l'étrier.
Retournons chez l'Apothicaire,
Voyons ce qu'y fait notre époux,
Hélas! ce qu'il faiſoit n'a guere:
Il appelle, il heurte à grands coups.
De grace, ouvrez-moi, mon Compere,
Ou ma femme eſt morte ſans vous.
Pour or ou pour argent de l'eau pour la colique;
Le Compere deſcend d'en-haut,
Plaint & conſole, en ouvrant ſa boutique,
Notre homme veuf ou peu s'en faut;
Lui livre promptement ſa liqueur ſouveraine.
Lui la recevant d'une main,
Fouille dans ſa poche ſoudain,
Et ne la trouve point ſans peine;
Mais qu'eſt ceci, dit notre homme troublé?
Je penſe qu'en buvant mon argent s'eſt doublé:
Puis approchant de la lumiere,
Pour quelques patagons qu'il y croyoit au plus,
Trompé d'agréable maniere,
Il tire, s'il vous plaît, force beaux Jacobus,
(Monnoie autrement façonnée)
Schelins en quantité, mainte & mainte Guinée,
Abondance de Carolus.
Voici qui changea bien la theſe:
Il fouille de l'autre côté,

Tire belle montre à l'Angloiſe,
Pluſieurs joyaux d'excellente beauté,
Mignons étuis, gentille tabatiere,
Le tout de riche & brillante matiere;
Tant que tout autre Spectateur
N'eût point jugé ceci les meubles d'un Braſſeur:
Encor moins notre Apothicaire,
Fin guoguenard, homme nullement ſot,
Qui ſouriant, ſans ſonner mot,
Fut attentif à l'inventaire.
Il perça d'abord le myſtere,
Et ſans beaucoup de charité,
Lui dit, en baiſſant la chandelle,
Compere, la culotte eſt belle,
Que t'auroit-elle bien coûté?
Le bon homme y jette la vue,
Et découvre à la fin la ſource du tréſor,
Gregues de velours brodé d'or;
O Ciel! ai-je donc la berlue?
Ne dormirois-je point encor?
L'étonnement lui ravit la parole;
Mais le malin Pharmacopole,
L'interrogeant tout doucement,
Lui fait plus au long rendre compte,
Quand le mal a pris, & comment?
L'autre a tout répond bonnement;
Inſenſible encore à ſa honte,
Fait un détail exact de la nuit & du jour,

Et du départ & du retour,
Et des coups de heurtoir, & du trop long
séjour
Qu'il avoit fait sur le pas de la porte.
Lors notre Docteur éclairci
Lui dit d'un ton railleur : ta femme n'est point
morte,
Compere, je le vois d'ici ;
Cette Culotte est un symptôme
Qui m'assure de sa santé,
Et d'ordinaire elle renferme un baume,
Dont mon eau n'eut jamais la qualité :
Je ne pense pas qu'elle en chaume.
Au reste te voilà fort bien
Par la ceinture & par la tête ;
Tout a son ornement, il n'y manque plus rien.
Tant & tant il en dit à cette pauvre bête,
Et si fort il pinça le stupide animal,
Qu'à la fin il sentit son mal.
Lors entrant en fureur, menaçant la chré-
tienne,
L'autre reprit : ne fais point le fâché,
Le troc est bon, pourvu que l'on s'y tienne,
Encore es-tu coëffé par-dessus le marché ;
La pillule est fort bien dorée,
Il faut l'avaler doucement :
Ignore tout, point d'éclaircissement,
Quand l'aventure est enterrée,
Elle n'est un mal qu'à demi ;

Crois-moi, Compere, mon ami,
Le bruit que fait un mari difficile,
Répand ſa honte par la ville:
Il n'eſt plaint de perſonne, au contraire on en rit;
Et de plus, je connois des cocus plus de mille,
Qui le ſont à moins de profit.
Le conſeil étoit bon, notre homme le comprit,
L'argent & les joyaux rafraîchirent ſa bile;
Et la Culotte enfin ſur la lance d'Achille,
Qui fit le mal & le guérit.

AUTRE SUITE DE CONTES, *INSERE'S DANS DES EPITRES.*

CONTE PREMIER. *LA GUIRLANDE,*

A MADAME D'HERVART. 1690.

Me voilà, Dieu merci, arrivé, Madame, & arrivé ſans avoir reçu de la poſte que j'ai courue juſques au bout, aucune des offenſes dont vous me menaciez. C'eſt le plus joli métier du monde : il vous ſemble que vous ſoyez changé en oiſeau, & d'un Soleil à l'autre vous parcourez des pays infinis. Mais combien le trouverai-je plus joli à mon retour, que ſa vîteſſe répondra bien à l'impatience que j'ai de me voir auprès de vous. On ne ſauroit déſirer un plus beau temps,

que celui que j'ai eu pendant tout le chemin; & cette saison, qui est la plus belle de l'année, est la plus belle qu'on ait vue dans toutes les années précédentes.

La campagne est par-tout fleurie ;
Mes coursiers sous leurs pas n'ont foulé que des fleurs,
Dont la moindre & la moins chérie
Aux zéphirs amoureux a coûté mille pleurs.
Les buissons revêtus de verdure nouvelle
Répandent dans les airs les parfums les plus doux :
Flore ne fut jamais si belle,
On la prendroit presque pour vous.

Le terme de Coursier ne vous a-t-il pas semblé bien magnifique, Madame, & lorsque vous pensâtes mourir de rire en me voyant culbuter de dessus le débonnaire cheval du Curé, auriez-vous jamais cru que j'eusse dû quelque jour monter sans accident un animal fougueux & rapide, comme le doit être un coursier? cependant je l'ai fait : aussi faut-il avouer que les voyages & les affaires façonnent bien les gens. Comme je n'ai fait que traverser avec beaucoup de vîtesse les pays par où j'ai passé, vous croirez peut-être, Madame, que je n'aurai rien à vous raconter. J'ai pourtant vu des *Satyres*

ſurprendre des *Nymphes*, & je vous dirai par parenthèſe qu'ils ſont comme deux gouttes d'eau reſſemblans à Mr. D... Ailleurs j'ai vu des *Silvains* danſer avec des Bergers. Là j'ai vu des *Naïades* ſe jouer ſur les eaux. Enfin de toutes parts, je n'ai vu que choſes agréables & dignes de remarque. Voici celle qui m'a plu davantage, & dont je ne ſaurois m'empêcher de vous faire récit au long.

En certains valons écartés,
Couloit à flots précipités
D'un ruiſſeau l'onde claire & pure,
Propre à faire tomber par ſon charmant murmure
Ou dans la rêverie, ou dans un doux ſommeil.
Là repoſoit au frais ſur un lit de verdure,
Une Nymphe aſſez belle, & ſans autre appareil
Que celui que l'amour inſpire :
(Bras nud qui les regards attire,
Cheveux moitié flottans & moitié renoués,
Habit léger, dont ſe feroient joués
Les moindres vents, gorge aſſez délicate)
Faiſoit une guirlande, où du riant Printemps
Elle prétend que tout l'émail éclate.
Un jeune Faune, aux yeux étincelans,
Au teint noirâtre (il n'en étoit pas pire ;

Amour, dit-on, eſt de cette couleur)
Auprès d'elle couché lui contoit ſon martyre,
Et lui choiſiſſoit fleur à fleur
Tout ce qu'il jugeoit propre à former la guirlande.
Ainſi depuis long-temps chacun d'eux s'exerçoit :
L'ouvrage cependant de guere n'avançoit,
Bien que la Nymphe fût d'une adreſſe aſſez grande ;
Mais elle aimoit le Faune, il l'avoit ſu charmer,
Et près de ce qu'on aime, on ne ſait rien qu'aimer.
La belle en attachant les fleurs les plus priſées,
Ecoutoit ſon amant, elle lui répondoit ;
L'écoutant, lui parlant, elle le regardoit,
Et tout autant de fleurs briſées ;
En ſorte que pour deux au plus
Qu'elle nouoit, elle en rompoit cinquante,
Du Faune l'ame impatiente
De voir tant de tréſors perdus,
En fait reproche à ſon amante,
Et jura qu'il la baiſeroit
Autant de fois qu'elle en romproit.
La ſentence fut acceptée,
Et ſur le champ exécutée.
A peine une fleur elle prit,
Qu'entre ſes doigts la tige ſe rompit :

Elle en reçut la peine sur sa bouche.
A la seconde qu'elle touche,
Autres baisers furent donnés,
Gorge, joue & menton, le front, les yeux,
le nez
Tout enfin fut cent fois parcouru sans mystere
Par les baisers de ce Juge sévere.
Ainsi de fleur en fleur, de baiser en baiser
On voyoit leurs regards & leurs cœurs s'embraser,
Quand la Nymphe vint à briser,
Non une simple fleur, mais toute la Guirlande.
Là-dessus grande émotion :
Je redouble d'attention,
Pour voir qu'elle punition
Notre Faune feroit d'une faute si grande :
Mais soudain pour tromper mes regards curieux,
Par le pouvoir de ces champêtres Dieux,
Des branchages touffus autour d'eux s'étendirent,
D'épaisses ombres s'épandirent,
Je ne vis rien de plus : mais au défaut des yeux,
Mon cœur me dit à-peu près ce qu'ils firent.

Venons maintenant à la vérité de la Fable, & admirez en même temps, Madame, quelle est la vertu de la poésie, & combien les moindres sujets deviennent grands entre ses mains.

Cette Nymphe si belle & si galante, n'est autre chose qu'une gardeuse de cochons, & le Faune un gardeur de vaches, que je vis entre Avranches & Pontorson, pays de Basse-Normandie, & qui seuls dans une vallée assez agréable jouoient à un jeu à-peu-près aussi divertissant que celui du pied de bœuf, & qui finissoit toujours par des baisers. Je ne sai s'ils s'apperçurent que je m'étois arrêté pour les regarder ; mais enfin ils quitterent brusquement le lieu où ils étoient, & s'allerent mettre derriere un buisson, d'où je ne pus plus les voir : & voilà cette machine merveilleuse de branchages & d'ombres que j'ai fait venir d'une maniere si surprenante, pour cacher ces amans. Toutes les autres choses que j'ai vues pendant mon voyage, réduites à la vérité, seroient à-peu-près de ce caractere. Voilà comment nous autres Poëtes savons nous jouer de toutes choses. Nous abaissons les grands vents, élevons les petits, enfin les métamorphoses ne nous coûtent rien. Je sai pourtant des choses que toutes les exagérations de la poésie ne sauroient élever au dessus de la vérité. Ce sont les charmes de votre esprit, la bonté de votre cœur, les graces & les beautés dont brille votre personne, & le respect avec lequel je suis, *&c.*

CONTE II.

LES DIX DOIGTS (1),

A M. LE CHEVALIER D'ARMONVILLE,
Capitaine des Vaiſſeaux du Roi. 1690.

TRès-bien ſavez ce que m'avez promis,
Et beſoin n'eſt que je vous le répete,
Qu'à me pourvoir d'une gente couchette
Devez porter certain de vos amis.
Je n'ai de lui mérité cette grace,
Si pourtant bien faut-il qu'il me la faſſe;
Car ſans cela qu'eſt-ce que je ferois?
Sur le plancher tout à plat coucherois.
Or vous ſavez qu'en la nef la plus belle,
Coucher ainſi ſeroit choſe cruelle,
Pour moi ſur tout aux peines peu formé,
Au long dormir, à l'aiſe accoutumé.
N'oubliez donc cette promeſſe vôtre,
Et n'allez pas m'alléguer ſur ceci,

(1) *Ce Conte a été imprimé à la fin des Contes de la Fontaine, de l'édition d'Hollande* 1709; *mais il ne commence qu'au dix-ſeptieme Vers, & ſans nom d'Auteur.*

Promettre eſt un, & tenir eſt un autre,
Comme l'a fait certain Gars que voici.

Jean, amoureux de la jeune Perrette,
Ayant en vain auprès d'elle employé
Soupirs, ſermens, doux jargon d'amourette,
Sans que jamais rien lui fût octroyé;
Pour la fléchir, s'aviſa de lui dire,
En lui montrant de ſes mains les dix Doigts,
Qu'il lui pourroit prouver autant de fois
Qu'en fait d'amour il étoit un grand ſire.
De tels ſignaux parlent éloquemment,
Et pour toucher ont ſouvent plus de force,
Que ſoins, ſoupirs, & que tendres ſermens.
Perrette auſſi ſe prit à cette amorce;
Jà ſes regards ſont plus doux mille fois,
Plus de fierté, l'amour a pris la place,
Tout eſt changé, juſqu'au ſon de ſa voix.
On ſouffre Jean, voire même on l'agace,
On lui ſourit, on le pince par fois,
Et le Galant voyant l'heure venue,
Heure aux heureux tant ſeulement connue,
Ne perd point temps, prend quelque menus
droits;
Va plus avant, & ſi bien s'inſinue,
Qu'il acquitta le premier de ſes Doigts;
Paſſe au ſecond, au tiers, au quatrieme,
Reprend haleine & fournit le cinquieme.
Mais qui pourroit toujours aller de même?

Ce n'eſt moi dã, quoique d'âge à cela,
Ni Jean auſſi, car il en reſta lã.
Perrette donc en ſon compte trompée,
(Si toutefois c'eſt tromper que ceci :
Car j'en connois mainte plus haute hupée,
Qui voudroit bien être trompée ainſi)
Perrette, dis-je, abuſée en ſon compte,
Et ne pouvant rien de plus obtenir,
Se plaint à Jean, lui dit que c'eſt grand honte
D'avoir promis & de ne pas tenir.
Mais à cela, cettui trompeur apôtre,
De ſon travail ſuffiſamment content,
Sans s'émouvoir, répond en la quittant,
Promettre eſt un, & tenir eſt un autre :
Avec le temps j'acquitterai les dix,
En attendant, Perrette, adieu vous dis.
Or maintenant paſſons à la morale,
Et profitons de cet exemple-ci.
Tout Jean, j'entens tout homme qui l'égale,
Jamais de Dieu ne recevra merci :
N'imitez donc cette ame déloyale.
Faites qu'un lit, comme l'avez promis,
Dans la grand nef bien à point me ſoit mis :
Point ne requiers qu'il ſoit poli ni leſte,
Tout ſuperflu dans mon cœur je déteſte,
Simple il le faut, & qui dure un quart d'an.
Encore un coup ne faites point le Jean,
Si vous voulez ajoutez-y le reſte.

CONTE III.

LE SASSENAGE,

A M. DE LA FERRIERE,

Maître des Requêtes. 1691.

JE vous envoie un double Saſſenage,
Préſent léger, mais qui dans un repas
Pourra jouer un gentil perſonnage :
Partant, Seigneur, ne le dédaignez pas.
Pour un deſſert, c'eſt un mets plein d'appas ;
Entre la poire & le fromage regnent
Bon vin, bon mots & gaillardes chanſons,
Ainſi du moins les antiques leçons
Du nos ayeux en proverbe l'enſeignent.
Ce n'eſt le tout ; on dit auſſi qu'Amour
En ce temps-là fait maint & maint bon tour,
Et bien croirois que ce ne ſont ſornettes ;
Bon vin, bons mots, gaillardes chanſonnettes,
Sont aiguillons aux amoureux déſirs.
En toute porte entr'ouverte aux plaiſirs,
L'adroit amour aiſément s'inſinue :
Dame Catin, ſans cet appas flatteur,
Bien que d'ailleurs enjouée, ingenue,
Cédé n'auroit à certain Séducteur ;

Car

Car point n'étoit portée à telle affaire,
De la vertu trop connoiſſoit le prix,
Et puis on ſait que femmes de Paris
Plutôt mourroient qu'à leur honneur forfaire;
Elle en étoit, mais Carême-prenant
Trouva moyen de gagner la rebelle.

MARTIN bien fait & brave à l'avenant,
Prit un des jours que jours gras on appelle,
Pour régaler Catin & ſon époux.
Adonc tous deux rendus au rendez-vous,
Martin joyeux leur met tout par écuelle:
On trinque, on boit vins de pluſieurs façons,
Non ſans deſſein, c'étoient des hameçons
Que le Matois tendoit, afin de prendre
Diverſement ces deux divers poiſſons,
Et réuſſit comme l'allez apprendre.
A peine étoit le repas à demi,
Que le mari dont il veut ſe défaire,
Eſt pleinement ſur la table endormi.
Pas ne vouloit de l'autre autant en faire;
Car il aimoit trop délicatement,
Pour que ſon cœur eût pu ſe ſatisfaire
D'un bien volé dans l'aſſoupiſſement:
Mais il vouloit l'étourdir ſeulement,
Et ménager dans ce temps favorable
Un bien qu'Amour ne peut rendre agréable
Sans le ſecours d'un doux conſentement.
Si toutefois (car jamais d'un amant,

Homme aviſé caution ne doit être)
Rien n'eût gagné par l'étourdiſſement,
De l'endormir eût-il tenté peut-être.
Quoiqu'il en ſoit, le cauteleux Martin
Plus doucement vous fait boire Catin;
A petits coups il l'attaque, il l'éveille,
Lui dit Chanſons, Contes pleins de pouvoir,
Pour exciter, pour luxure émouvoir.
Il en ſavoit la méthode à merveille:
Touche genoux, tetons, prend un baiſer.
Elle s'en fâche, il la ſait appaiſer:
Puis comme il voit que le remede opere,
Que de ſes feux le cours hardi proſpere,
Le drôle ourdit un différent chemin.
Il vous lui prend adroitement la main,
Et ſur lui-même il la guide & la mene;
Pas loin n'alla, car bien-tôt au-devant
De cette main qu'avec art il promene,
Se préſenta, ſans voile décevant,
Le point où doit ſe fixer ſon voyage.
Façons d'abord, on veut la retiter;
L'on va, l'on vient: mais tant ſait attirer
Le point ſuſdit, qu'enfin d'y demeurer
Elle conſent, ayant, ſelon l'uſage,
Un tant ſoit peu détourné ſon viſage.
Sans perdre temps, Martin, après avoir
Pourvu la main de ſa belle, va faire
De doux efforts pour la ſienne pouvoir,
Tout vis-à-vis il trouva ſon affaire,

De vous dire où, besoin n'est & vos yeux
Jà m'ont appris que devinez ces lieux :
Mais je dirai qu'à grand peine établie
Etoit la main du séduisant Matrin,
Que ce qu'il tient, & ce que tient Catin,
D'un même accord & s'approche & se lie.
Vous souvient-il d'avoir vu deux Aimans,
Lorsqu'en air libre on oppose leur pôle,
S'aller unir par de prompts mouvemens ?
Tels & plus prompts, soit dit sans hyperbole,
A s'entre-unir furent nos deux amans.
Or remarquez, Seigneur, que l'aventure
Dont je vous viens de faire la peinture,
Entre la poire & le fromage advint :
De pareils cas je dirois plus de vingt,
Tous arrivés au temps que le fromage
Est étalé sur la table à son tour ;
Partant je crois volontiers qu'à l'Amour
Ce temps est propre, & que le Sassenage
Qu'ici voyez, s'il se trouve excellent,
Pourra chez vous, où maint cœur se ménage,
Etre témoin de plus d'un tour galant.

CONTE IV.

LES CHARMES DE LA NOUVEAUTE'.

Au même. 1692.

COMME une branche arrachée
Du tronc qui la ſoutenoit,
Gît languiſſante & ſéchée
Sur la terre qu'elle ornoit;
Tel ſuis & pis, je vous jure,
Que la branche ne fut onc,
Depuis qu'une abſence dure
Me ſépare de mon tronc.
Ce tronc ſource de ma vie
Eſt ce corps ſi révéré
Dont êtes membre ſacré,
Et moi l'indigne partie.
Mais, Pere Provéditeur,
Dites, ſans détour flateur,
Si ce tronc que je déſire,
Et regrette nuit & jour,
Pour ſa branche auſſi ſoupire,
Et la regrette à ſon tour.
Je crains que de ſa mémoire
Mon nom ne ſoit effacé,
Tout comme ſi l'onde noire

Avoit jà ſur moi paſſé.
En vous ſeul j'eſpere encore,
Je connois votre amitié,
Et crois qu'avez la moitié
De l'ennui qui me dévore.
La moitié? voire pas tant;
Mais un quart, mais un huitiéme,
Et mon heur ſeroit extrême,
Si de l'ordre le reſtant
Etoit devers moi de même.
Que fait notre Général?
Dieux, que ne puis-je à cette heure,
Dans quelque gente demeure,
Voir ſon ventre magiſtral
Se repoſer ſur la table,
Tandis qu'un vin délectable
Il y goûte doucement!
Que ne puis-je en ce moment
Contempler ſa face auguſte,
Et le voir d'une main juſte,
Diſpenſer à tout le corps
Les Silleriques tréſors! (1)
Que ne puis-je auſſi l'entendre
Diſcourir en cent façons,
Car ſes diſcours ſont leçons
Où maint Docte peut apprendre!
Mais que ſervent les ſouhaits?

(1) Du Vin de Silleri.

A rien, partant je me tais.
Quant au Pere Commiſſaire,
Le redoutable adverſaire
De tendres Novicelets,
Dieu lui doint joyeuſe vie,
Et qui ne lui ſoit ravie
Qu'à cent & un ans complets:
Ce terme emphytéotique
N'eſt-il point trop long pour lui?
Non: pourvu que de méshuy
Sageſſe Philoſophique,
La regle comme aujourd'hui;
Et que fors joie & lieſſe,
Fors vin & fors la tendreſſe,
Pere & mere des plaiſirs,
Rien n'excite ſes déſirs.
Mais nos Sœurs, comment ſont-elles?
Point ne requiers ſi ſont belles;
Trop belles toujours ſeront,
Et tous ceux qui les verront,
Par les feux qu'ils ſentiront,
En pourront dire nouvelles.
Mais je voudrois bien ſavoir,
Si leur zele continue
Dans le bachique devoir.
Si femme m'eſt bien connue,
Conſtance n'eſt ſon défaut;
Car dût-elle prendre pire,
Changer toujours il lui faut

L'exemple ne me défaut
Pour prouver cettui mon dire.

Guillemette aimoit Martin,
Martin aimoit Guillemette :
L'un & l'autre ſur l'herbette
Alloient ſouvent au matin,
Non pour voir lever l'aurore,
L'aurore peu leur chaloit ;
Mais pour faire ce que Flore
Faire avec Zéphir ſouloit.
Adonc un jour que la Belle
S'en alloit au rendez-vous,
Chemin faiſant trouva-t-elle
Amant nouveau qui lui dit
Doux propos d'amour nouvelle,
Que trop bien elle entendit ;
Et pour trancher court l'hiſtoire,
D'une part tant fut conté,
De l'autre tant écouté,
Que preſque ſans dire voire,
Celui fut en un matin
Mis en poſſeſſion pleine,
De ce qu'avoit cru Martin
Son immuable domaine.
Martin ſi pourtant valoit
Mieux écu que l'autre maille :
Mais nouveauté s'en mêloit,
Qui comme or fait valoir paille,

Auſſi lorſque Martin ſut
Le méfait de l'infidelle,
Et que tancer la voulut ;
Je voudrois, ce lui dit-elle,
Qu'euſſiez un inſtant goûté
Des charmes de nouveauté,
Point ne me feriez querelle.
Sais-tu par quelle raiſon
On trouve que la ſaiſon
Des Zéphirs eſt la plus belle ?
C'eſt parce qu'elle eſt nouvelle.
Sais-tu pourquoi le flambeau
Qui donne le jour au monde,
Paroît au ſortir de l'onde
Et ſi riant & ſi beau ?
C'eſt parce qu'il eſt nouveau.
Mais plus qu'en toute autre choſe
Nouveauté plaît en amour,
Partant changer chaque jour
Sera déſormais ma clauſe.
Adieu, Martin : à ton tour,
Fais ce que je me propoſe.
A nos Sœurs revenons ſus.
Je crains bien qu'envers Bacchus
Elles ne ſoient Guillemettes,
Et que les tendres ſornettes. . .
Il ſuffit, n'en parlons plus.
Pour le Frere, je l'eſtime
Jà Guillemet aujourd'hui,

Même

Même Guillemetiſſime :
Mais le tant pis eſt pour lui,
Et le tant mieux pour nous autres,
Qui parmi nous dès méshui
N'aurons plus de faux-Apôtres.
Ne puis pourtant ſans eſmoi
Voir aller à l'aventure
Cette foible créature,
Et n'avoir plus d'autre loi,
Que ſa perverſe nature :
Et ſi demandez pourquoi,
Point ne le ſai, je vous jure.
Il a gentille figure,
Un eſprit de bon alloi ;
Mais toujours en déſarroi
L'amour tint ſon ame impure,
Et point ne ſai, je vous jure,
Pourquoi tant & tant l'aimoi.
Enfin, Pere, faites-moi
Savoir tout ce qui ſe paſſe
Dans notre Ordre, que la grace
De Bacchus maintienne en foi.
Joignez-y quelques nouvelles
Des plus fraîches, des plus belles.
Comptez combien vous coûtois
En vain, lorſque j'aſſiſtois
Fréquemment à nos Chapitres :
Point n'entends que l'épargniez,
Ains qu'à préſent me donniez

Mon vin en longues Epîtres.
Mais voici venir la nuit,
Et jà le Soleil qui fuit,
Commence à boire dans l'onde ;
Qu'il y boive de par Dieu,
Car pour l'empire du monde,
Ne voudrois être en ſon lieu.
Adieu donc, Seigneur, Adieu.

CONTE V.

LE GROS GUILLAUME,

A MADEMOISELLE DE BEAULIEU,

Qui dans une de ſes Lettres avoit décrié le Vin de Grave. 1693.

TROP m'honorez de tant me regretter :
Fors vous aimer d'une ardeur ſans pareille,
Fors tous les jours tendrement ſouhaiter
De vous revoir, de vous dire à l'oreille
Cent petits riens que le cœur ſait dicter,
Acte ne fais qui puiſſe mériter
Regrets ſi chers, plainte ſi précieuſe.
Mais envers moi votre ame gracieuſe
Par feints regrets tâche de ſoulager
Les vrais chagrins dont je me ſens ronger.
Bien m'éjouis, notre aimable Aſſiſtante,
Qu'en votre cœur, qu'en votre ame conſtante
Joie ait élu domicile conſtant,
Que peres, ſœurs, freres, tout ſoit content.
Hélas ! de moi que n'en puis-je autant dire !
En ces cantons à peine je reſpire,
Et pour jamais ennui, triſteſſe, émoi
Se ſont élu domicile chez moi,

Ce n'eſt le tout, labeur auſſi s'en mêle :
Depuis cinq mois ſur maigre haridelle,
Confort piteux de mes rudes travaux,
Je vais trotant & par monts & par vaux.
J'ai toutes fois pour ſoulas, dans ma peine,
Vin abondant que bois à taſſe pleine
Avec marins joyeux, pleins d'appétit.
Mais, direz-vous, le ſoulas eſt petit :
Vins de Bordeaux, de Cahors & de *Grave*,
Triſtes liqueurs, n'ont point ce feu qui brave
Tous les efforts des ſoucis, des chagrins.
C'eſt ſeulement ſur les côteaux de Reims,
Côteaux charmans, terre délicieuſe,
Que croît le vin, la liqueur précieuſe
Qui devant ſoi fait fuir les ſoins peineux,
Comme aquillon dans un champ ſablonneux
Fait devant ſoi fuir la légere poudre ;
Ou comme Cil à qui ſommes ſoumis,
Cil dont le bras à fin a toujours mis
Tout ce qu'a pu la prudence réſoudre,
Devant les coups de ſa terrible foudre
Chaſſe, fait fuir l'Oſt de ſes ennemis.
A ce diſcours que croyez ſans réplique,
Je répondrai par un trait hiſtorique.

N'a pas long-temps qu'une jeune Beauté,
De la nommer pas ne requiert le Conte,
Il me ſuffit de dire qu'habité
Toujours avoit dans la grande Cité,

Là, le Baron, le Marquis, & le Comte,
Le Duc, le Prince à peine avoient été
Mets assez bons au gré de la friande,
Si de son cœur délicat, dégoûté
En eût voulu jusqu'à la Royauté.
Or de ses biens ayant fait perte grande,
Force lui fut d'aller passer ses jours
En un Village, où brillantes Amours,
Princes ni Ducs ne daignerent la suivre;
Barons, Marquis, Comtes, rien ne suivit:
Si bien enfin que réduite se vit
Avec manans, ou bien à seule vivre.
Bien jugerez que délicat & vain
Son cœur d'abord prit le second dessein:
Mais en deux parts se divise une femme,
L'une est le cœur, ou si mieux aimez l'ame;
L'autre est le corps, ou certain ne sai quoi
Que toucherez plus aisément que moi.
Ces deux parts sont bien souvent opposées:
L'une par fois ne veut ceci, cela;
L'autre toujours le voudroit, & de-là
Dissentions entr'elles sont causées.
La part pourtant que je n'ose nommer,
Hautaine & peu facile à réprimer,
Sur l'autre part d'ordinaire l'emporte,
Lorsque sur-tout on la fait trop chommer:
Aussi fut-elle en ce cas la plus forte.
La Belle après avoir bien écouté
Délicatesse, orgueilleuse fierté,

En reconnut enfin la vanité,
Et se défit de ce triste fantôme.
Un jeune gars, appellé gros Guillaume,
(Ce nom, déja, n'est point nom de Marquis:
Mais frais, gaillard, & morceau plus exquis
Que les d'Alberts, les Rohans, les Créquis)
L'humanisa, la força de se rendre.
Voici comment: D'abord il faut entendre
Que la maison que la Dame habitoit
Un tant soit peu du village distante,
Près d'un ruisseau d'eau claire étoit gissante,
Et que pour lors Canicule excitoit
Dans tous les corps une chaleur brûlante.
Adonc un jour le grossier Jouvenceau,
Se promenant le long de ce ruisseau,
De s'y baigner désir vient à lui naître.
Il se dépouille: en quel lieu? justement
Tout devant l'huis de cet objet charmant,
Qui dans l'instant étoit à la fenêtre.
Le voilà donc tout dépouillé, tout nud:
Quel corps, grand Dieu! vous n'avez jamais vu
Tant de beautés, j'entends beautés solides,
Et d'autre part ne verrez de méshui
Regards plus vifs, plus ardens, plus avides,
Que les regards de la Dame sur lui.
Quoi qu'il en soit, Guillaume en l'eau se plonge,
Et va nageant; mais tandis qu'il ne songe

Qu'à s'ébaudir dans ces flots argentés,
La curieuſe aux ſens tout agités
Songe à pouvoir d'une ſeconde vue
Bien plus long-temps ſe régaler encor.
Pour cet effet doucement elle ſort,
Prend du nageur l'habit, & l'inſinue
Sous une haye éloignée & toufue;
Puis vers ſon gîte elle reprend l'eſſor.
Adonc Guillaume ayant aſſez dans l'onde
Joué, nagé, revient pour s'habiller:
Pas n'auroit pu le Soleil mieux briller,
Sortant des eaux pour éclairer le monde.
Ce fut alors que la Dame à loiſir
Put contenter ſon curieux déſir.
En cent façons, & preſque à deux pas d'elle,
Le Gars ſe montre en cherchant ſon harnois;
En cent façons l'Amour à cette fois
Bleſſa, navra le cœur de cette belle.
Il eût de traits épuiſé ſon carquois,
Si la beauté du gentil Villageois
Plus d'à moitié n'en eût fait la dépenſe;
Mais il n'étoit partie en lui, je penſe,
Qui ne fournît à l'amour quelques traits.
Une ſur-tout fit preſque tous les frais:
Pour trancher court, enfin la ſpectatrice
Abandonnée à l'amoureux caprice,
Sort du logis, vient chercher Guillemin
Qui tout honteux, car jeuneſſe eſt modeſte,
Baiſſe les yeux, & couvre de ſa main

Certain endroit que devinez de reſte.
Bien eût voulu dans l'eau ſe replonger ;
Mais la galante auprès de lui venue,
Par ſes diſcours tâche à l'encourager :
Vous lui fait voir ſa gorge à demi-nue,
Gorge de lait, ſans ſoutien ſoutenue ;
Puis vous lui fait mainte tendre façon,
Maint petit tour & careſſe menue ;
Tant & ſi bien que la main du garçon,
Par je ne ſai quel reſſort qui s'agite,
Pour le couvrir devenoit trop petite.
Bien avez vu ſur le déclin des jours,
Quand le Soleil eſt couvert d'un nuage,
De droits rayons qui s'échappent toujours ;
Tel de la main du ſimple perſonnage,
Certain rayon auriez vu s'échapper,
Et les regards de la belle frapper,
Qui n'en pouvant ſoutenir davantage
Le vif éclat, trouva ſans balancer
Le sûr moyen de le faire éclipſer.
Déja la nuit commençoit à reprendre
Son voile noir, adonc ſans plus attendre,
Elle mena gros Guillaume au logis,
Et lui faiſant adroitement entendre,
Qu'en ce lieu-là trouveroit ſes habits.
Il la ſuivit, les Amours le ſuivirent,
Et les plaiſirs ſuivirent les Amours :
Ainſi de file entra tout ce concours,
Comme l'ont dit quelques gens qui les virent.

On dit de plus, que de mets tant exquis
Le drôle alors fut régaler la Dame,
Qu'il effaça jusqu'au fond de son ame
Tout souvenir des plus brillans marquis.
La chose aussi bien est facile à croire :
Car en amour, les beaux Marquis sur-tout
N'en valent qu'un, & même ils en sont gloire;
Et gros Guillaume, au rapport de l'histoire,
En valoit douze & quelque chose au bout.
Voilà le fait, l'histoire en est constante.
Or, dites-moi, que vous semble, Assistante,
De gros Guillaume? & ne croyez-vous pas
Qu'avec tel vin, Dame Délicatesse
En un besoin feroit un bon repas,
Et pourroit même aller jusqu'à l'ivresse?
Et vous, toujours élevée à Paris,
Vous du nectar de tout temps abreuvée,
Un petit doigt n'en eussiez-vous pas pris,
En pareil cas si vous étiez trouvée?
Tel & meilleur, je le soutiens ainsi,
Et pour cela composerois maint tome,
Tel & meilleur, dis-je, étoit gros Guillaume
Que tous les vins de Bordeaux, de Quercy,
De Languedoc, de Cap-Breton, de Grave,
Qu'abondamment on boit en ces lieux ci.
Pas ne croyez que d'humeur sombre & grave
Soit le cerveau par ces vins obscurci :
Hors mon chagrin qui tous les jours s'agrave,
Et qui sans vous ne peut être adouci,

Il n'en eſt point qu'ils ne chaſſent d'ici ;
Des fers gênans d'une amoureuſe entrave,
Avec ces vins on ſe délivre auſſi.
Par leur vertu le poltron devient brave:
Le taciturne au refrogné ſourcil,
En prend un front de nuage éclairci ;
Libre par eux devient le triſte eſclave,
L'avare perd ſon avide ſouci.
Et que pourroit eſpérer davantage
Le Champenois que ſi haut vous vantez ?
Rien, & chez moi s'il a quelque avantage,
C'eſt que je dis, ô momens regrettés !
Ayant les jeux, les ris à mes côtés,
J'en ſoulois boire avec vous en chapitre :
Mais il eſt temps de finir cette Epître,
Et le courier eſt prêt de ſon départ.
Adieu vous dis : embraſſez de ma part
Le Général au langage ſincere,
Le tant benoît Pere Prévéditeur,
Le froid Méplez, & le froid Commiſſaire,
Le preux Martin que je crois néceſſaire
Qu'un jour faſſions grand Sacrificateur.
Ah ! bien voudrois, ſans ſecours d'Emiſſaire,
D'un doux baiſer moi-même être porteur
A Sœur... au regard enchanteur.

CONTE VI.

LA FAUSSE RETRAITE,

A M. LE COMTE DE PONTCHARTRAIN.
1693.

A Dame Alix, que point ne connoiſſez,
Ainſi du moins, Seigneur, je le ſoupçonne,
D'autant qu'étoit peu chaſte ſa perſonne,
Et que d'ailleurs cent ans ſe ſont paſſés
Depuis qu'elle eſt entre les trépaſſés :
A Dame Alix, dis-je, vint un ſcrupule
Que quelques gens trouverent ridicule,
D'autres auſſi le trouverent ſenſé.
Elle craignit que le ciel offenſé
Ne la punît du métier de tendreſſe
Qu'elle avoit jà pluſieurs ans profeſſé.
Donc, bien qu'alors de mille cœurs maîtreſſe,
Et bien qu'elle eût encor tous ſes appas,
Point remarquable & qu'on ne trouve pas,
Couvre ſon ſein, coupe ſa treſſe blonde,
Manches d'aller juſqu'au bout de ſes doigts,
Habit groſſier, enfin toute la ſuite,
Tout l'attirail que prend ſouventes fois
Femme galante, en changeant de conduite.
Dans cet état elle paſſa trois mois,
Fuyant le monde & mépriſant ſa voix :

D'impurs désirs son cœur elle néteïe,
Et sa vertu chancelante elle étaïe
Par jeûne austere & macérations.
Mais c'est pitié que nos complexions:
Leur doux penchant malgré nous nous entraîne;
A cet écueil, quelque soin que l'on prenne,
Vont se briser nos résolutions.
Alix avoit choisi pour sa retraite
Une maison solitaire & secrette,
Où les hiboux n'auroient voulu nicher;
Là toutefois Amour vint la chercher.
Il vous lui va bourdonnant à l'oreille
Certain récit de ses plaisirs passés,
Et tant parla, qu'en son cœur il réveille
Mille désirs, non encore effacés.
Jà Dame Alix, moins close & moins couverte
Se va souvent promener dans les bois,
Rêve souvent, & d'une voix touchante,
Chansons d'amour en rêvant elle chante
Avec plus d'art mêmement qu'autrefois.
Jà sur les bords d'une onde gazouillante
Dont se paroit ce séjour écarté,
Alix par fois va mirer sa beauté:
Elle s'y plaît, s'y trouve encor brillante,
S'y lave bras, jambes, cuisses, puis tout;
Se va frottant de l'un à l'autre bout,
Aime à revoir chez elle toutes choses
Au même état, rondeur & fermeté,

Lys répandus où toujours ont été,
Roſes où ſont d'ordinaire les roſes.
Or bien voudroit ſavoir ſi Sainte Alix
Put parcourir ces roſes & ces lys,
De tant d'endroits toucher la beauté nue
Sans tant ſoit peu ſe trouver l'ame émue.
Quant eſt de moi, pas ne les toucherois
Du bout du doigt, que je me ſentirois
Comme ſalpêtre ardre & pétiller l'ame;
Et par ſaint Jean, dans ce même moment;
Que je ne fais qu'y penſer ſeulement,
Je m'apperçois que je ſuis tout en flâme.
Mais laiſſons-là cette réflexion,
Et revenons à l'occupation,
Aux petits ſoins de notre Pénitente.
Dans ce moment, que d'elle ſi contente
Elle ſe mire & ſe lave au ruiſſeau,
Paſſe un galant chaſſeur, un jouvenceau,
Qui par malheur ayant perdu la trace
D'un animal qu'avec ardeur il chaſſe,
Vient altéré pour boire de cette eau.
Il voit Alix, Alix le voit de même,
De tous les deux la ſurpriſe eſt extrême:
Occaſion, gliſſante occaſion,
Pour réſiſter à la tentation,
Faut-il qu'en vain nos cœurs toujours tra-
vaillent!
Alix voudroit ſoutenir ſa vertu,
Mais tout trahit ſon eſprit abatu;

Elle veut fuir, les jambes lui défaillent.
Quand le chaſſeur charmé de ſes appas
A ſes genoux la preſſe d'un air tendre,
De ſes efforts veut-elle ſe défendre,
Dans cet inſtant elle n'a plus de bras.
Si le galant ores ſans retenue
Tout au plus loin s'avance & s'inſinue,
Alix voudroit par ſes cris l'effrayer,
La voix lui manque, elle ne peut crier.
Veut-elle enfin eſſayer de diſtraire
De ce projet cet amant téméraire,
Par un regard plein d'ire & de courroux,
Son regard prend une route contraire,
Et vous diriez qu'elle fait les yeux doux.
Que faire donc? elle perd patience,
Pour-moins auſſi patience l'on perd,
Et de dépit d'avoir jà tant ſouffert,
Plus ne lui fait la moindre réſiſtance.
De ce dépit ſi trop ſe courrouça
Le Jouvenceau, je vous en fais le juge:
Jugez auſſi ce qui lors ſe paſſa
Depuis qu'Alix aviſée embraſſa
Ce beau dépit pour ſon plus sûr refuge.
Car pas ne ſai, du moins préciſément,
Ce qui fut fait en cet heureux moment;
Mais je ſai bien en une telle affaire
Ce qu'aurois fait & ce qui ſe dut faire.
Or ſi voulez ſavoir à quel propos
Je vous ai fait un Conte ſi frivole

Je vais, Seigneur, vous le dire en deux mots.
Ce Conte-ci n'eſt qu'une parabole
Dont le deſſein n'eſt rien moins qu'excellent :
Mais réduiſons cette Fable à l'Hiſtoire.
Je ſuis Alix, auriez-vous pu le croire ;
Et vous, Seigneur, vous êtes le galant.
Perſuadé que pour moi c'eſt un crime
Que m'amuſer à compoſer des vers,
J'avois juré que pour tout l'Univers
N'agencerois déſormais une rime,
Et dans ces lieux où je ſuis retiré
J'aurois tenu ce que j'avois juré.
Ma Muſe en vain ſans ceſſe dans ma tête,
Pour m'exciter frédonnoit quelque chant,
J'y réſiſtois, & même à mon penchant,
Quand vous venez par un Epître honnête
De mon projet interrompre le cours :
Je cede enfin, vous me rendez parjure.
Voilà d'Alix juſtement l'aventure,
Et mainte Alix peut-être tous les jours,
Non comme ici feinte & parabolique,
Mais mainte Alix véritable, hiſtorique,
En chair, en os, plus belle que n'eſt pas
Celle dont j'ai peint ici les appas,
En prodiguant à vos yeux tous ſes charmes,
Et vous cédant dès que vous la preſſez,
A ſes dépens me juſtifie aſſez
De vous avoir, Seigneur, rendu les armes.

CONTE VII.

LE CORDELIER,

A M. LE COMTE DE PONTCHARTRAIN.

1694.

JA long-temps a, Seigneur, que n'ai reçu
De votre part, mot de réminiſcence :
De mon eſpoir me ſerois-je déçu ?
Car je comptois, avec pleine aſſurance,
Que mon reſpect, que mon zele pour vous,
Zele, reſpect, dont le penchant m'eſt doux,
Et dont la juſte & conſtante durée
Avec mes ans doit être meſurée,
Pourroient finir, avant le bon vouloir
Dont honorez mon indigne valoir.
Mais bien je vois que mal ai fait mon compte,
Si qu'il me faut apprendre à décompter ;
Et là-deſſus me revient certain Conte,
Que par devis je vais vous raconter.

UN Moine gris, Frere Bonaventure,
De Saint François louable nourriture,
Fut de ſon temps le plus beau Cordelier
Qu'eût onc reçu monacale clôture.
De grande étoit, mais nerveuſe ſtature :

Viſage

Visage frais, où l'on voyoit briller
Le coloris d'une mâle teinture.
Ses traits étoient beaux à s'émerveiller,
Fors toutefois le nez que d'aventure
Trop gros avoit, selon l'art de Sculpture;
Encor ce nez, ce défaut singulier,
Pas bien ne sai par quelle conjecture,
Dames aimoient plus qu'un trait régulier.
Quant à l'esprit, pas n'avoit de Voiture
Le tour gentil, la tendre miniature:
Pas ne croyez qu'il s'allât travailler
A démêler le sens de l'Ecriture.
Contre l'amour, & sa douce imposture
Moins s'occupoit encore à criailler.
Bon Goguenard, s'entendoit à railler;
De Rabelais, en toute conjoncture,
Et de Marot son unique lecture,
Savoit à point les bons propos bailler.
D'ailleurs jamais n'avoit souci ni cure,
Fors qu'au Couvent d'un soin particulier
Il gouvernoit & cuisine & cellier:
Tel étoit donc Frere Bonaventure,
Et tel, jugez s'il manquoit d'aventure.
Amour n'avoit mets tant soit peu friands
Qu'il ne servît devant cettui Saint Frere.
Tendres beautés, objets doux & rians
Sans cesse étoient à l'hui du Monastere,
Comme Plaideurs à l'hui d'un Président.
Vous eussiez vu, sans pudeur, sans mystere,

Un rendez-vous l'une lui demandant ;
L'autre modeſte, ou du moins politique,
Du coin de l'œil de loin l'intercédant :
Impatiente, une autre l'attendant,
Si qu'à vaquer à ſi grande pratique,
Beſoin eût eu de plus d'un Adjudant.
Mais telle étoit ſa vigilance extrême,
Dans le travail tant étoit réſolu,
Que d'un ſeul cas n'auroit jamais voulu
S'en rapporter à d'autre qu'à lui même :
Et ce qui plus doit ſurprendre en cela,
C'eſt qu'entre tant de diverſes Clientes,
Nulles n'étoient nullement ſuppliantes,
Fors une ſeule, encor celle là
Tant vieille étoit que plus n'étoit de miſe.
Celle-ci donc, c'étoit Dame Céphiſe,
Laſſe de perdre & ſes ſoins & ſes pas,
Voulut tenter ſi quelque bonne ſomme
D'argent comptant, offerte au benoît homme,
Ne pourroit point ſuppléer aux appas
Qu'elle eut jadis, mais que la triſte courſe
De ſoixante ans avoit lors effacés.
Cent écus d'or avec peine amaſſés
Pour cet effet ſont mis dans une bourſe :
Puis au Couvent ſes pas ſont adreſſés.
Ores qu'amours, tant ſoient intéreſſés,
Cent écus d'or ſont de grande reſſource.
Avec ce trait ne ſeroient repouſſés
Les vœux de cil qui ſur la noire ſource

Fait naviger les pâles trépassés.
Céphise à peine au Galand à sandale
Eut étalé ce métal enchanteur,
Qu'il prend pour elle un ton doux & flateur,
Qu'elle devient à ses yeux sans égale.
Elle n'est plus cet objet de mépris :
Par ce moyen ses rides s'applanissent,
Son teint fleurit, ses tetons se durcissent,
Dents de blanchir, bras, cuisses s'arrondissent,
Oncques ne fut plus brillante Cypris.
Bref, rendez vous au lendemain fut pris,
Pas ne pouvoient différer davantage :
Car sans compter l'amour & l'intérêt,
Maîtres pressans à qui délai déplaît,
Céphise avoit époux rude & sauvage
Qui ce jour-là coucher aux champs devoit,
Et d'autre part Frere Bonaventure
Tout à propos permission avoit
D'aller passer deux jours hors la Clôture.
Ainsi jamais arriver ne pouvoit
Temps plus commode à pousser l'aventure.
Le lendemain, comme l'avoit marqué,
Le Mari part : le Galant enfroqué
Se rend au soir chez la vieille Céphise.
Là dans l'instant blanche nappe fut mise,
Ensuite on sert un souper excellent;
Mais ce qui plus y parut succulent,
C'est que le Moine en levant sa serviette,
De prime abord trouva sur son assiette

Le riche don par Céphise promis,
Qui sans façon dans la poche fut mis.
Puis à manger largement on procede,
Puis de tâter ragoûts où rien n'excede;
Et bien croirez que n'y furent omis,
Truffe, artichaud, champignon, ni morille,
Fleches d'Amour, restaurans du plaisir.
Jà dans les yeux des convives petille
Joie éclatante, éteincelant désir.
On boit bon vin, on se met en goguette,
On dit bon mots, gaillarde chansonnette.
Enfin après avoir bien tour-à-tour
Dans tous les sens éguillonné l'amour,
En s'embrassant le souper ils finissent.
Lit non trop mol, mais propre & bien tiré,
Semé de fleurs étoit tout préparé;
Là nos Amans déshabillés s'uniſſent.
Jà son office Amour avoit tenté,
Tiré rideaux, éteint les luminaires;
Jà commençoient en pleine liberté
Palpations, baisers préliminaires,
Lorsqu'à la porte un grand bruit on entend;
Le bruit redouble, & Céphise à l'instant,
Pour voir qui c'est, accourt à la fenêtre.
C'est son mari, c'est le terrible maître;
Je ne saurois autrement appeller
Aucun époux, quelque bon qu'il puisse être:
Car au logis, dès qu'on le voit paroître,
Plaisirs de fuir, Amours de s'envoler.

Voyez quels biens celui-ci vient troubler !
Quoi qu'il en ſoit, s'étant fait reconnoître,
Il faut qu'on ouvre : adonc le Cordelier
Ores n'ayant le temps de s'habiller,
Entre ſes bras prend en hâte ſa robe,
Manteau, capuce, & par la garderobe
Où répondoit un petit eſcalier,
Gagne la rue, au danger ſe dérobe.
Or le Mari, de rien n'ayant ſoupçon,
Se met au lit en la place du Frere,
Non toutefois de la même façon ;
Car y dormir fut ſon unique affaire,
L'autre auroit ſu mieux employer le temps,
Même avant jour pour des ſoins importans,
Il ſe réveille, à tâtons il ſe leve,
Sort, & va voir ſon Procureur Griffin,
Son Avocat, le Greffier, puis enfin
Au lieu des Plaids ſa tournée il acheve.
Là le grand jour lui fait voir clairement
Que ſon manteau ci-devant d'écarlate,
Où maint galon d'or & d'argent eclate,
Lors gris étoit & fait groſſiérement :
Qu'à la culotte, au chapeau même choſe,
Même couleur, même méramorphoſe ;
Si que penſif il s'en alloit ſurpris,
Tâchant en vain d'en deviner la cauſe.
Mais vous, Seigneur, à qui ceci j'écris,
Devinerez aiſément l'aventure,
Peut-être même avez déja compris

Que tant la peur, jointe à la nuit obſcure,
Avoit troublé Frere Bonaventure,
Qu'au lieu du ſien avoit pris le chapeau,
Et la culotte, & le rouge manteau
Que le mari ſouloit en Ville prendre,
Et qui pour lors giſoient auprès du lit :
Pareillement que l'autre dans la nuit
Où trop eſt-on ſujet à ſe méprendre,
S'étoit vétu du Monacal habit :
Heureux cent fois s'il avoit pris la force,
Comme il avoit pris la peau du Lion ;
Mais ce n'étoit en lui que vaine écorce,
Ainſi qu'on vit dans les champs d'Illion,
Tous le harnois du fier, du preux Achille
Au beau Patrocle autrefois inutile.
Mais faiſons treve à la digreſſion,
Trop long je ſuis, bien le ſens-je moi même.
Du mari donc la ſurpriſe eſt extrême,
Il ſe regarde avec attention ;
Il tâte, il fouille, il trouve en ſa pochette
Cent écus d'or, leans mis en cachette ;
Ceci redouble encor l'étonnement ;
Soupçon s'y joint, ſi que dans le moment
Il laiſſe-là plaids, procès, ſoins d'affaire
Pour s'en aller éclaircir ce myſtere.
A peine eut il quatre pas cheminé,
Qu'il rencontra Frere Bonaventure,
Ayant encor la rouge couverture,
Et le chapeau d'un blanc plumet orné.

Plaisante étoit l'une & l'autre figure,
Et dans cent ans n'auriez pu débrouiller
Lequel étoit ou Moine ou Cavalier,
Mais direz-vous, d'où venoit donc le Frere?
Je le croyois au fond du Monastere,
Comment encor le trouvons-nous ici?
Ce doute est juste & doit être éclairci.
Quand le Ribaud s'évada dans la rue,
Bien conviendrez qu'il étoit heure indue
Pour se pouvoir au Couvent retirer.
Donc attendant que l'heure en fût venue,
Parmi les champs il alla s'égarer.
Mais le Soleil commençant d'éclairer,
De son Couvent il reprenoit la route,
Si plein encore & si préoccupé
Du grand péril dont il est échappé,
Qu'à ses habits ne prit garde sans doute:
Voilà le fait expliqué simplement.
Le pauvre époux déja rempli d'ombrage,
Voyant le Frere en un tel équipage,
Pas n'eut besoin d'autre éclaircissement;
Si bien qu'il crut entendre clairement
Certain Démon, qu'on nomme Cocuage,
En l'embrassant lui tenir ce langage:
» Messire Arnaud soyez le bien-venu,
» Consolez-vous des infortunes vôtres;
» Pour mon féal vous êtes reconnu,
» Adonc prenez place parmi les nôtres.
De ce conseil bien fut-il profiter:

Pas ne voulut ſon cas ébruiter,
Ainſi que font d'autres par mainte eſclandre ;
Mais ſagement il ſut ſe contenter
D'aller tout doux au Frere & de reprendre
Ses vêtemens, & les ſiens de lui rendre.
Pas tout pourtant au Frere il ne rendit,
Les écus d'or il retint, & lui dit :
Frere, n'ayez regret à cette ſomme,
Le temps perdrez à me la demander ;
Car ſi d'un ſaint & ſi vertueux homme
Bien-aiſe ſuis de Reliques garder ;
Puis à loiſir s'en retourna plaider.
Mais au logis fort grande fut ſon ire :
Des autres deux quel fut le noir ſouci ?
Pas ne ſeroit poſſible de le dire.
Le Cordelier pour s'être vu fruſtré
Des écus d'or que-jà tenoit en poche :
L'autre d'avoir tant ſeulement flairé
Morceau ſi cher, dont elle étoit ſi proche ;
Et qu'elle avoit ſi long-temps déſiré.
Or là-deſſus beſoin n'eſt que je diſe
A qui je veux cettui Conte appliquer ;
Bien verrez-vous que je veux vous marquer,
Par la douleur du Moine & de Céphiſe,
De quel chagrin me verriez agité,
Quel deuil enfin porteroit le cœur nôtre,
Si je perdois la bienveillance vôtre,
Après m'en être un ſi long-temps flatté.

CONTE

CONTE VIII.

LE REVENANT,

Au même. 1694.

CHEMIN faisant, Seigneur, je vous écris
De mauvais Vers, mais tels que les peut faire
Un Voyageur, qui pour pénible affaire,
S'en va piquant mazette de vil prix.
Pas n'est pourtant tout-à-fait impossible,
Chemin faisant, de plaire quelquefois;
Témoin certain Voyageur qui courtois,
Chemin faisant, rendit pour lui sensible
Une beauté plus rebelle cent fois
Que ne fut onc la Déesse des bois.
Mais puisque j'ai commencé cettui Conte,
D'avis serois de vous le mettre à fin:
Chemin faisant volontiers on raconte,
On trompe ainsi le temps & le chemin.

CIL dont je parle, étoit né de Guyenne;
Bien Gentilhomme; en est-il d'autres là?
Quelque long cours que la Garonne tienne,
Elle ne voit en tous lieux que cela,
Que gens issus de Noblesse ancienne.
Celui-ci donc Marquis de Peyremant,

Etoit de plus, jeune, bien fait, beau ſire,
Accort, hardi, beau parleur, c'eſt-à dire,
Parlant beaucoup, il n'importe comment :
Car près du Sexe, il ne faut nullement
Dans ſes diſcours avoir tant de juſteſſe ;
Flattez, louez, même impertinemment,
Sachez parler le jargon de tendreſſe,
Et rafiner toujours biſarement
Sur les devoirs, ſur les ſoins d'un Amant,
Et ſur les loix de la délicateſſe ;
Ayez ſur-tout beaucoup de hardieſſe,
C'en eſt aſſez, vous aurez ſûrement
De bel eſprit Lettres parmi les Belles ;
Vous brillerez dans toutes les ruelles,
Et gagnerez le ſurnom de charmant.
Notre Marquis avoit en abondance
Tous ces talens, & s'en ſervoit à point.
A donc un jour qu'en petite chevance
Il s'en alloit, où ? je ne le ſai point,
Lui-même auſſi n'en ſavoit rien peut-être :
Aventuriers vont ſouvent au haſard,
Et des Nochers le vent eſt moins le maître ;
Mieux que chez eux, comme ils ſont toute part,
Il ne leur chaut ou le haſard les mene.
Des autres gens le Domaine eſt borné
A quelque coin qu'ont acquis avec peine,
Ou qu'en naiſſant le Ciel leur a donné ;
Mais d'un Gaſcon le monde eſt le domaine.

Au hasard donc celui-ci cheminoit
Sur sa jument décharnée, & qu'ornoit
Maint beau ruban, une houssle clinquante ;
Le Chevalier à la plume flotante,
Ainsi monté s'alloit applaudissant,
Quand tout-à-coup dans un endroit glissant
S'abat sous lui sa maigre Rossinante.
Heureusement il ne se blessa pas ;
Il se releve, il se secoue, & tente
De relever sa bête haletante,
Mais il perdit, & ses soins & ses pas.
Elle touchoit à son heure derniere,
Et vers son maître, auteur de son trépas,
Tournant sa foible & mourante paupiere,
Lui reprocha l'épargne meurtriere
Dont il l'avoit traitée en ses repas,
Puis rendit l'ame & finit sa carriere.
On peut juger combien sur sa jument
Se lamenta le triste Peyremant,
Mais trop long temps n'en pleura l'aventure,
Qu'il rencontra bien meilleure monture,
Pour le tirer de sa perplexité.
Passe un carosse, & dedans une Dame
A corps charmant, & qui de tendre flamme
N'avoit jamais eu le cœur agité.
Un vieux époux étoit à son côté,
Sur le devant une jeune cousine,
Le tout allant jouir pendant l'Eté
D'une maison de cet endroit voisine.

Le bon vieillard voyant l'Aventurier
Qui retiroit ſa jument du bourbier,
Et le croyant ſur l'air, ſur l'apparence
Homme de rang & d'illuſtre naiſſance,
Deſcend en hâte & lui va préſenter
Place au caroſſe, & toute autre aſſiſtance
Dans ſa maiſon, s'il veut bien l'accepter.
D'un air poli le Gaſcon le refuſe,
Plus fortement on le preſſe, il s'excuſe;
Mais à la fin il ſe laiſſe tenter.
Dans le caroſſe il prend donc une place
Là d'étaler ſon ſavoir avec grace,
De ſérieux il régale l'époux,
De riens galans, de tendres bagatelles
Ils entretient tour-à-tour les deux Belles.
Egalement il les amuſe tous,
Puis comme il faut, il parle de lui-même:
Il eſt, dit-il, homme de qualité,
Tel Duc, tel Prince eſt de ſa parenté;
Chéri des Grands, le Roi l'eſtime & l'aime,
Il leur décrit tertes, bien paternel,
D'un Régiment il ſe fait Colonel;
Ce Régiment eſt commandé pour Flandre,
Il va le joindre, & dans un tel endroit
Son équipage eſt devant à l'attendre,
Tandis que lui, par un chemin moins droit,
(Ceci fut dit avec air de myſtere)
Seul en ſecret s'en étoit allé faire
Certains adieux. Ainſi toujours contant

Mainte autre fable encor plus ridicule,
Et d'autre part notre troupe crédule
Avec plaiſir, avec foi l'écourant,
Sans y ſonger ils arrivent au gîte :
Sans y ſonger la jeune Dame auſſi
Sentit les traits de l'amoureux ſouci.
Quoi, dites-vous, s'enflâme-t-on ſi vîte,
Lorſque ſur-tout on n'a jamais aimé ?
En doutez-vous ? un cœur plein d'innocence
Plus promptement qu'un autre eſt enflâmé.
Il ne connoît l'Amour ni ſa puiſſance,
Et s'y ſoumet ſans en être alarmé :
Au lieu qu'un cœur qu'Amour tient dans ſes chaînes,
Qui d'autrefois en éprouva les peines,
Contre ſes traits ſe tient toujours armé ;
Il ſe défie, il fuit devant des charmes
Toujours trompeurs & toujours inconſtans,
Et malgré lui, s'il faut rendre les armes,
Il leur réſiſte au moins pendant un temps.
Zélide enfin, c'eſt le nom de la Belle,
Perdit dès-lors le titre de rebelle ;
Elle ſe vit changée en un moment.
En bien pourtant ſe fit le changement,
Car de l'amour c'eſt l'effet ordinaire,
Effet réel & non imaginaire,
Il embellit, il donne des appas :
De cette ardeur la plus petite doſe
Vous donne un air, un tout, mainte autre chose

Qu'auparavant on ne vous trouvoit pas.
Zélide donc bien & dûment épriſe,
En arrivant court vite à ſon miroir,
Frotte ſes dents, met la mouche, & ſe friſe,
Se gracieuſe, & puis s'en va revoir
Ce beau Marquis qui regne dans ſon ame.
Pas ne tarda, que regard languiſſant,
Air inquiet, enfans d'un feu naiſſant,
Ingénûment n'expliquaſſent ſa flâme.
Pas ne tarda non plus le Cavalier,
Qui point n'étoit novice en ce métier,
De bien l'entendre & d'y bien mieux répondre.
Les voilà donc à s'entreminauder :
Le petit mot ils oſent haſarder,
Soupirs d'aller, regards de ſe confondre ;
Si bien qu'avant qu'il fût le lendemain,
Jà ſe marchoient ſur le pied l'un de l'autre,
Jà ſe ſerroient furtivement la main.
Mais tout cela, ſuivant l'uſage nôtre,
N'étoit aſſez : un point manque à leurs vœux,
Point important, ſans quoi ne ſauroient être
Tendres amans parfaitement heureux.
Or ce point-là, que devinez peut-être,
Mal aiſément pouvoient-ils l'attraper.
Le vieux époux étoit d'humeur jalouſe,
Il ne quittoit d'un ſeul pas ſon épouſe ;
Comment pouvoir un tel Argus tromper ?
Pas toutefois n'en ſoyez trop en peine,

Amour s'en mêle, & rendra sûrement
De ce jaloux la vigilance vaine :
Auſſi fit-il, & voici le comment.
Le vieux époux, homme ſimple & crédule,
Croyoit à tous preſtiges étonnans ;
Songes, ſorciers, & ſur-tout revenans
Trouvoient en lui croyance ridicule.
Pendant la nuit, entend-il quelques cris ?
Ce ſont lutins qu'il s'imagine entendre,
Ou loups garoux, ou malheureux eſprits,
Et le voilà de frayeur tout épris.
Par Peyremant ce foible fut compris ;
Et ſur ce foible il ne manqua de prendre
Tous les partis qui pouvoient être pris.
En deviſant, le drôle avoit appris
Que dès long-temps le frere du bon homme
S'étoit allé réfugier à Rome,
Pour un duel follement entrepris :
Tout auſſi-tôt à part lui-même il trame,
Pour écarter le jaloux de la Dame,
D'aller de nuit faire le revenant,
Dire qu'il eſt le frere qui peinant
Parmi les feux du brûlant Purgatoire,
Pour en ſortir demande inceſſamment
Des oraiſons le ſecours méritoire.
Cela conçu, ſans perdre un ſeul moment,
Il découvrit ce projet à Zélide
Qui dès l'abord, ou pudique ou timide,
Le rejeta même aſſez rudement :

Mais le Marquis tant parla vivement,
Qu'à ſes déſirs il fallut ſe ſoumettre.
Elle céda, ce ne fut cependant
Qu'en lui faiſant avec ſerment promettre
Qu'il ſeroit ſage, & fors diſcours ardens
Qu'à ſes tranſports rien ne pourroit permettre,
Que jugez-vous de ſa précaution ?
D'un tel ſerment ſeriez-vous caution ?
Et penſez-vous que la Belle elle-même
Seule & de nuit auprès de ce qu'elle aime,
De ce ſerment eût déſiré l'effet ?
Ce que je ſai, c'eſt que la nuit venue,
Mieux ſe coëffa que jamais n'avoit fait :
Contre ſon uſ point ne mit de corſet,
Si qu'elle étoit en ſon lit comme nue ;
Certains endroits elle lave avec ſoin,
A quel deſſein ? le dire il n'eſt beſoin.
Quoi qu'il en ſoit, à peine le bon homme
Au lit couché, goûtoit le premier ſomme,
Que le galant dans la chambre introduit
Renverſe tout, guéridons, chaiſes, tables,
Pouſſe ſoupirs & ſanglots lamentables,
Puis va tirer les rideaux à grand bruit,
Et d'une voix lugubre & gémiſſante
Tint ce diſcours, que rempli d'épouvante
L'autre écoutoit preſque ſans ſentiment :
» O toi, dit-il, qui dors tranquillement,
» Réveille-toi ! Daigne écouter d'un frere

» Dont l'amitié te fut jadis si chere,
» Les derniers vœux sans nul retardement.
» Jà deux jours a, qu'une main meurtriere
» Ayant fini ma mortelle carriere,
» Pour mes péchés, pendant quatre mille ans,
» Je dois souffrir dans les brasiers brûlans
» Du Purgatoire, à moins que ta priere
» De mes tourmens n'interrompe le cours:
» C'est ta priere aussi que je réclame.
» Malgré la nuit leve-toi donc, & cours
» Droit à l'église, & là pour ma pauvre ame
» Qu'ores en vain agitent les remords,
» Dévotement dis l'office des morts:
» Pendant neuf jours pour moi fais même
» chose;
» Car en ce temps où tout mortel repose,
» Avec fureur sont redoublés mes maux.
Puis il vous tire, en achevant ces mots,
Des cris affreux du fond de sa poitrine,
Et vers la porte en hâte il s'achemine.
Or le mari de frayeur tout transi,
Pendant un temps douta s'il devoit faire
Ce que de lui demandoit ce faux frere;
Non que soupçon il eût de tout ceci,
Ains pour la peur qui rempliſſoit son ame.
Mais ayant pris les avis de sa femme,
Qui bien à point cent histoires lui fit
De gens trouvés étranglés dans leur lit,
Pour n'avoir pas exaucé la demande

D'eſprits ſouffrans, une frayeur plus grande
Le fit réſoudre à partir ſans tarder.
Il n'eut pas fait deux pas hors de la porte,
Que le Marquis qu'Amour ſur l'aîle porte,
Marche à Zélide autre octroi demander.
D'aiſe ravi près d'elle il va ſe mettre ;
Mais pour brider ſon feu trop véhément,
Elle lui fait tout de nouveau promettre
Qu'il ſera ſage. Il en fait maint ſerment,
Serment fauſſé dans le même moment.
Car dans l'inſtant qu'il proteſte & qu'il jure
Qu'à ſa pudeur point ne fera d'injure,
Tantôt il prend ſur ſa bouche un baiſer,
Tantôt il prend ſa gorge toute nue,
Mainte autre fois au lit il s'inſinue ;
Et par diſcours ſait ſi bien l'amuſer,
Qu'il vous parcourt juſqu'au nœud de l'affaire,
Sans qu'à ſa main Zélide ſonge à faire
Obſtacle aucun, ſi ce n'eſt foiblement :
Puis dans le lit lui-même adroitement,
Toujours parlant, toujours contant ſe gliſſe.
Adieu vous dis ores pudeur, ſerment,
Bien êtes-vous proche du précipice :
Toujours alloit ſon chemin notre amant,
Et corps à corps ſerroit étroitement
Cette beauté, qui n'y penſoit malice.
Pour que d'amour tout l'œuvre s'accompliſſe,
Que manque-t-il ? Un pas tant ſeulement.

Ce pas fut fait, grace à Dame Cypriſſe;
Si que tandis qu'avec ſoins très fervens
Ce triſte époux des morts chantoit l'office,
Cettui chanta l'office des vivans.
Rien n'en omit. Avec zele il entonne
Matines, prime, & tierce, & ſexte, & none,
Vêpres, complie, enfin tout fut chanté:
Non tout de ſuite, ains pauſes furent faites,
Comme il convient, & dans les entrefaites
Tendre propos entr'eux fut débité,
Et de leur tour rirent en liberté.
Mais beſoin eſt, Seigneur, que je vous diſe,
Pour prévenir vos notes ſur ceci,
Que d'une lieue, ou peu s'en faut, l'Egliſe
Diſtante étoit du logis, & qu'ainſi
Temps auroient eu pour mainte autre entrepriſe.
Enfin l'époux revint avec le jour:
De point en point il raconte à ſa femme
Ce qu'avoit fait pour le repos de l'ame
Du Revenant, & la femme à ſon tour
Dit qu'elle avoit en fervente priere
Pour même fin paſſé la nuit entiere.
Pas ne mentoit, car efficacement
Elle le fit, & vous ſavez comment;
Mais finiſſons. Avec la même peine
Le bon vieillard acheva ſa neuvaine;
Avec auſſi mêmes raviſſemens
Firent la leur nos bienheureux Amans.

Toutes les nuits même office chanterent,
Et tant de fois entr'eux le répéterent,
Qu'ils le savoient de bout en bout par cœur,
Mieux que ne fait le sien un vieux Chanoine,
Ou mieux encor que ne le fait un Moine
Qui dès l'enfance a fréquenté le chœur.
Quoi qu'il en soit, la neuvaine finie,
Le beau Marquis prit de la compagnie
Tendre congé, remportant avec soi,
Outre le cœur de sa chere Zélide,
Riches joyaux, bourse nullement vuide
Qu'il en reçut pour gages de sa foi:
Et ce point-ci n'est le pis de l'histoire,
Car un Gascon, Gascon pauvre sur-tout,
D'être adoré compte pour rien la gloire,
Si quelque argent ne se rencontre au bout.
Voilà, Seigneur, l'aventure contée,
Et si de vous elle est un peu goûtée,
Chemin faisant j'aurai mieux rencontré
Que ne fit onc l'heureux Gascon, malgré
Tous les plaisirs qui comblerent sa flamme,
Et malgré l'or qu'il reçut de la Dame.

CONTE IX.

LE JUGE.

A M. LE PRESIDENT DE MESMES. 1694.

BIEN le ſavez, bon droit a beſoin d'aide :
C'eſt du Palais l'axiôme commun.
Plaideuſe pauvre, ou ſans amis, ou laide,
Mal aiſément gagne procès aucun.
Tout Juge n'eſt, Seigneur, comme vous êtes,
Ainſi qu'un roc au milieu des tempêtes,
Inébranlable aux efforts ſéduiſans
De deux beaux yeux, des amis, des préſens.
Non que portiez au ſein un cœur farouche ;
Bien ſavons-nous que l'amitié vous touche,
Et que l'amour vit par vous mainte fois
Belle inhumaine aſſervie à ſes Loix.
Bien ſavons-nous qu'une amitié fort tendre
Loge chez vous, & qu'ami malheureux
N'oſa jamais de vous en vain attendre
Dans ſes beſoins des ſecours généreux :
Egalement Parens, Amis, Maîtreſſe
Trouvent en vous, pour la ſociété,
Eſprit facile, & cœur plein de tendreſſe.
Mais êtes-vous au Tribunal monté,

Lieu redoutable où Thémis elle même
Se dépoſant de ſon pouvoir ſuprême,
Vous met balance & glaive entre les mains,
Pour en ſa place y juger les humains ?
Là dépouille de toute la nature,
Plus n'écoutez la flatteuſe impoſture
De l'amitié, du ſang, ni des Amours.
Quant aux préſens, mention n'en doit être ;
Ce ſont appas, ce ſont foibles recours
Qui devant vous point n'oſeroient paroître.
Mais je l'ai dit, tout Juge n'eſt ainſi :
Il en eſt trop qui ſe laiſſent conduire
Par l'amitié, par l'intérêt auſſi,
Et par l'amour bien plus docte a ſéduire.

Un ai connu qu'Amour tant gouvernoit,
Que gain de cauſe à coup sûr il donnoit
A tout objet qui lui ſembloit aimable,
Au demeurant Magiſtrat equitable.
Dans tout Procès que femme entreprenoit,
Trois points ſans plus il vous examinoit :
Si jeune étoit, ſi belle la Cliente,
Et ſi d'humeur à ſes déſirs pliante,
Jugement sûr puis étoit prononcé.
Mais une fois fut bien embarraſſé :
Il rencontra deux adverſes Parties,
L'une brunette, & l'autre aux blonds cheveux,
Qui de mérite également lotties,
Egalement attiroient tous les vœux.

Tout ce qui peut inſpirer la tendreſſe
Si bien étoit entr'elles partagé,
Que Pâris même entr'elles n'eût jugé.
Quant à l'eſprit, quant à la complaiſance,
Comme de cire encore elles étoient:
Toutes les deux en amour apportoient
Tant ſeulement d'obſtacle ou d'aiſance,
Ce qu'il en faut pour ne point rebuter,
Ce qu'il en faut pour ne point dégoûter.
Or bien voyez qu'en bonne conſcience
Point ne pouvoit ce Juge être porté
Plutôt de l'un que de l'autre côté.
Il prend cent fois & reprend la balance,
Vous l'euſſiez vu dans un profond ſilence
De leurs appas faire eſtimation;
Avec ſueur, avec attention
Des deux côtés le tout il examine,
Et tant enfin ſur la choſe rumine
(Car là-deſſus n'étoit jamais oiſif)
Qu'il découvrit article déciſif.
L'une des deux, c'étoit, je crois, la Brune
Avoit jadis par mauvaiſe fortune
Fait un enfant, & les enfans, dit-on,
Quoique d'ailleurs le beau Sexe en publie,
Gâtent toujours en plus d'une façon
Les lieux charmans par où font leur ſortie.
Or ce défaut par le Juge noté
Fut dès l'inſtant au Procès imputé:
Pour trancher court, Sentence fut donnée,

Et celle-ci, pour avoir enfanté,
Avec dépens se trouva condamnée.
Mais, direz-vous, à quoi bon faire ici
Tout ce discours? A quoi bon? Le voici:
Une Sœur j'ai, qui ni jeune ni belle,
Moins riche encore, & c'est-là le tant pis,
A cependant ores sur le tapis
Cause importante & plaideuse querelle:
Si par malheur qui trop peut arriver,
Dans son procès Juge vient à trouver
Qui, comme cil dont j'ai cité l'exemple,
Sur telle piece allassent la juger,
Son droit seroit en évident danger,
Encor qu'elle eût piece noire très-ample;
Mais c'est cela justement qui feroit
Qu'avec dépens on la condamneroit.
Or donc, Seigneur, j'ai recours à votre aide,
Accordez-lui votre protection?
Avec ce bien fût-elle encor plus laide,
Elle verra sans appréhension
Iniquité, cauteleuse Finesse,
Beauté, Jeunesse, Embonpoint, Gentillesse
S'armer contr'elle & faire un vain effort.
Un mot de vous, plus puissant & plus fort
Renversera leur projet inutile.
Partant, Seigneur, prenez en main le stile
Et signez lui quelques gentils Placets:
Que si vouliez par complaisance extrême,
Au Juge aussi parler de son Procès,

Au

Au Rapporteur la préſenter vous-même,
C'en ſeroit trop ; & pourtant ne mettrois
Ma main au feu que n'allaſſiez le faire.
Que ſi vouliez ainſi prendre l'affaire,
Bien faudroit-il vous laiſſer ſatisfaire,
Et pour cela ma femme ne battrois.

CONTE X.

LE BEAU LAQUAIS,

A M. LE COMTE DE PONTCHARTRAIN.
1675.

JE ne vous ai rien dit des faits de la Marine,
Seigneur, n'en soyez pas surpris ;
Au bon vin, aux bons mots je sai donner le prix,
Je sais conter les tours qu'un Amant imagine,
Pour séduire une Belle, ou tromper les Maris:
Mais quant à dispenser la gloire
Aux favoris de la victoire,
Ce n'est pas mon talent, je ne m'en mêle point.
Faitons donc mon métier : racontons quelque Histoire,
Plaisante s'il se peut, c'est-là le plus grand point ;
Utile, il ne m'en chaut, ce n'est point mon affaire :
Moralité peu m'importe à chercher,
Ce n'est mon talent de prêcher,
Au moins de prêcher de bien faire.

Or commençons. Non loin de ce séjour (1)

(1) De Dunkerque, d'où l'Auteur écrivoit.

Eſt une Ville, où malgré les alarmes
Que fait régner le bruit affreux des armes,
Regnent auſſi les plaiſirs de l'Amour.
Dans cette Ville eſt une Gouvernante,
D'un eſprit enjoué, d'une humeur prévenante,
Jeune & belle comme le jour,
De tous les cœurs elle diſpoſe,
Et ce n'eſt qu'une même choſe,
Que l'adorer & la voir un moment.
Son nom eſt *Cléonis*: oui, ſon nom de Roman;
Ne plaiſe à Dieu que ſon vrai nom je diſe,
Ni qu'en mes vers imprudemment
Une femme je ſcandaliſe,
Sur-tout femme galante, & qui n'a qu'un
Amant.
L'Amant de Cléonis vous choquera peut-être,
Et vous allez blâmer le trait qui la ſurprit.
Ce n'étoit qu'un Valet, ſimple & de peu
d'eſprit;
Mais ſouvent telles gens valent mieux que leur
Maître.
Ils ſont jeunes, ſans ſoins: c'eſt une qualité
De tout temps en amour par les Sages requiſe,
Sans compter la commodité
D'avoir toujours ſans qu'on s'en ſcandaliſe,
Ce que l'on aime à ſon côté.
Cette ſage & fine conduite,
Selon gens qui penſent voir clair,

S'eſt aujourd'hui dans le monde introduite,
Au grand regret des Galans du bel air;
Et telle Femme, telle Veuve,
Telle fille ſur-tout, quand elle eſt au grand jour,
D'une auſtere pudeur va donner mainte preuve,
Qui, des contraintes qu'à l'amour
Fait ſouffrir cette politique,
Dans l'obſcur de ſon domeſtique
Sait ſe dédommager, même avec du retour.
Quoi qu'il en ſoit, pour le jeune la Roſe
Cléonis en ſecret ſent l'amoureux ſouci:
Auſſi la roſe même eſt moins fraîche que lui.
Par de petits préſens d'abord elle diſpoſe
Le cœur de ſon très-humble Amant;
Rubans, chapeau bordé, linge, mainte autre choſe,
Tout eſt répandu largement.
Monte-t-elle en Caroſſe, ou bien en deſcend-elle?
Quoiqu'elle ait ſous ſa main de galans Cavaliers,
La Roſe eſt ſon appui fidele;
C'eſt lui qui lui met ſes ſouliers,
C'eſt lui qui le ſoir la déchauſſe,
Et toujours la Belle avec ſoin,
Quand il lui rend ſes ſervices, rehauſſe
Ses jupes plus que n'eſt beſoin:
Puis avec lui par fois elle ſe joue.

Le trouve-t-elle en ſon chemin ?
Elle va lui paſſant la main
Tantôt ſur le menton, & tantôt ſur la joue.
Mais cela n'eſt qu'amuſement,
Venons au fait : Cléonis le déſire,
Et le déſire fortement ;
Elle ne penſe, elle n'aſpire
Qu'à pouvoir s'échaper d'auprès de ſon Epoux.
Car par-tout des Maris jaloux
Le fatal obſtacle ſe trouve,
Par-tout leur pouvoir on éprouve :
On ne ſauroit nouer un ſecret rendez-vous,
Que quelqu'un d'eux ne l'interrompe ;
Mais par-tout, grace au Ciel, en revanche on les trompe,
Pour s'échaper du ſien, pour voir ſon Adonis,
Voici ce que fait Cléonis.
Elle avoit auprès d'elle une fine Soubrette :
Lucrece étoit ſon nom, confidente diſcrette,
Non ſans grace & ſans beauté ;
Entre elles il fut concerté
Que la nuit la jeune Lucrece,
Dès que le Mari dormiroit,
Auprès de lui dans ſon lit ſe mettroit,
Tandis que ſa rendre Maîtreſſe
Dans le lit de la Roſe iroit.
Ce deſſein pris, Cléonis ſe prépare ;
Elle s'ajuſte, elle ſe pare,

Consulte tour-à-tour tous les miroirs du lieu,
Des plus exquis parfums elle est assaisonnée :
Vous eussiez dit qu'elle fut destinée
A la couche de quelque Dieu.
Enfin voilà l'heure venue,
Le Gouverneur se couche & dort tranquillement :
Cléonis aussi-tôt du lit sort doucement,
Et Lucrece en son lieu doucement s'insinue ;
Puis à pieds nuds, pour faire moins de bruit,
Va le cœur palpitant s'unir à ce qu'elle aime.
De la Réflexion voyez quel est le fruit !
Elle suppute en elle-même
Les plaisirs qu'elle va goûter,
Et croit que tous ses doigts à peine
Pourront suffire à les compter :
La supputation d'erreur se trouva pleine.
Ainsi que Cléonis, la confidente étoit
De l'aimable la Rose épriſe,
Et pour prévenir l'entrepriſe
Que contre son amour sa Maîtresse tentoit,
Elle prit des moyens & solides & fermes ;
Elle se fit en si bons termes,
Et tant de fois pendant le jour,
Répéter par le Gars assurances d'amour,
Que quelque éloquent que Nature
En ce genre eût su le former,
Avec l'autre la nuit il ne put s'exprimer.

Belles, cette méthode eſt sûre :
Et quand vous ſoupçonnez un Amant, un Epoux
De partager leurs feux entre quelqu'autre & vous,
De l'adroite Lucrece imitez la conduite.
Il le faut, avant qu'il vous quitte,
Faire tant & ſi bien parler,
Que quelque part qu'il veuille enſuite aller,
Il ne lui reſte rien à dire.
De nous autres Galans il n'en eſt pas ainſi,
Et nous ne ſaurions y ſuffire :
En vain pour raſſurer notre jaloux ſouci,
Nous feſions nuit & jour dire à notre Maîtreſſe
D'effectifs diſcours de tendreſſe,
Nous n'y gagnerions rien. En tels diſcours ſur tout,
Ce Sexe beau parleur eſt plus fort que le nôtre,
Et telle que croyez être pouſſée à bout,
Vous y pouſſeroit vous-même, encore avec mainte autre.
Mais revenons à nos Amans :
Cléonis eſſayoit par mille embraſſemens,
Par des baiſers pleins d'ardeur & de flâme,
De ranimer certain endroit,
Où les femmes penſent que ſoit
Les plus noble ſiége de l'ame.
Ce fut en vain ; le Dieu qu'elle réclame
Eſt ſans oreilles & ſans yeux.

Toujours cruel, toujours capricieux,
Qu'on le demande, il se refuse;
N'en ayez pas besoin, il vient se présenter.
En un mot Cléonis confuse
Perdit ses soins à l'exciter:
Par mille caresses, qu'honnête
Il ne seroit de réciter,
Elle eut beau le solliciter,
Il mit néant au bas de sa Requête.
Lucrece d'un autre côté
Goûtoit peu de tranquillité;
D'ennui son ame étoit saisie,
Et peut-être de jalousie.
Que le Lit est fâcheux, lorsque l'on ne dort pas!
Elle se tourne, elle crache, elle tousse:
Puis en bâillant elle étend les deux bras;
Puis elle avance un pied, puis sa cuisse elle pousse:
Elle fit tant enfin, pour calmer son ennui,
Que l'Epoux se réveille & l'amour avec lui.
On sait qu'entre Maris & Femmes
On ne fait pas grands complimens:
Les préliminaires charmans,
Tendres discours, petits amusemens,
Du pain essentiel des amoureuses flâmes
Aimables assaisonnemens,
Ignorés des époux, sont faits pour les Amans.
De cette sauvage habitude
Le Gouverneur suivit le cours,

Et

Et de sa main pour tout discours,
Ayant fait seulement quelque léger prélude,
Il vous saisit Lucrece brusquement.
La voilà bien embarrassée:
A repousser ce brusque embrassement
Elle se fût volontiers efforcée;
Mais d'autre part elle n'osoit,
De peur de trahir le mystere,
Si quelque chose elle lui refusoit:
Elle prit le parti de souffrir, & se taire.
Bel exemple de fermeté!
C'est-là qu'ils en étoient quand la Dame irritée
D'être, malgré sa dignité,
Par sa Suivante supplantée,
(Car du simple Valet elle avoit tout appris)
Revient à petit pas: Qui fut alors surpris?
Ce fut elle de les entendre,
Et de peur de tout découvrir,
Comme l'autre il fallut & se taire & souffrir.
De cette aventure galante,
Voilà l'essentiel raconté de mon mieux:
D'aller ensuite exposer à vos yeux
Comment du lit se tira la Suivante,
Comment Cléonis s'y remit,
Et les injures que vomit
Le lendemain contre Lucrece
Cette malheureuse Maîtresse,
Ce seroit à dessein endormir mon lecteur.
Un écrivain, sur-tout un raconteur,

Doit expoſer les faits avec prudence.
Il doit taire, ou toucher ſeulement en paſſant
Ce qu'il trouve froid, languiſſant,
Pour s'étendre avec abondance
Sur ce qui peut donner de l'ame à ſon récit :
C'en eſt aſſez, Seigneur, j'ai dit.

CONTE XI.

LE MARTYRE DE SŒUR AGNÈS,

Au même. 1695.

PUISQUE le ciel m'a rendu la ſanté,
Et que ma fievre entiérement bannie,
Laiſſe en mes ſens régner cette harmonie
Qui de l'eſprit entretient la gaité,
Des gais propos le cours je vais reprendre.
Partant, Seigneur, ne ſoyez pas ſurpris,
Si quelquefois la riante Cypris
Des traits laſcifs ſur mes vers vient répandre.
Car tant ſuis las de triſte gravité,
Qu'à folâtrer il faut que je m'échape;
Et s'il falloit être long-temps encor
Sans me donner là-deſſus quelque eſſor,
Pas à ce prix ne voudrois être Pape.
Mais cependant, Seigneur qui m'écoutez,
Ne craignez point que ma muſe inſenſée
Vomiſſe ici groſſieres ſaletés,
Par qui ſeroit Vénus même forcée
De ſe cacher, ou de baiſſer les yeux.
Récits d'amour, contes luxurieux

Ont maint attrait, maint charme qui me
flatte :
Mais au travers d'un voile ingénieux
Je veux en voir l'image délicate ;
Et bien ſerois ſemblable à celle-là
(C'eſt ſœur Agnès) ſi modeſte en ſon dire,
Qui miſe au choix d'endurer le martyre
Par qui toujours la terre ſe peupla,
Ou de nommer de ſon vrai nom la choſe,
Sans balancer prit le premier parti ;
Et ſi pourtant vous ſerez averti
Que douze gars, jeunes, frais comme roſe,
Exécuteurs de ce terrible arrêt,
Lui faiſoient voir ſon ſupplice tout prêt.
Mais ſur un cœur dont la vertu diſpoſe,
Que peut cela ? Rien. Sœur Agnès auſſi
De ſes bourreaux, ſans froncer le ſourci,
Juſqu'au dernier eſſuya la furie.
Mais on eût dit, à voir ſon œil riant,
Son teint vermeil, & ſa bouche fleurie,
Qu'elle y trouva quelque plaiſir friand.
Graces au ciel, malgré l'uſage obſcène
Des mots groſſiers qui regne en ce temps ci,
Il eſt encor mainte ame chaſte & ſaine ;
Et j'en connois, peut-être vous auſſi
En connoiſſez que beſoin n'eſt de dire,
Qui mille fois ſouffriroient le martyre
De ſœur Agnès, plutôt que prononcer
Un mot qui pût la pudeur offenſer,

Or, maintenant, parlons d'autre matiere:
Les ennemis ont, sur cette frontiere,
Un ost puissant, sous Dixmude assemblé.
Le laboureur interdit & troublé,
Au lieu d'épis à têtes jaunissantes,
Voit les sillons de piques hérissés:
Tambours, clairons, cris dans les airs poussés,
De leur canon la foudre menaçante
Vont jusqu'au ciel faire frémir les dieux;
Et toutefois on diroit qu'en ces lieux
L'aimable paix, la douce paix préside.
De notre Roi la redoutable égide
Nous couvre, & prend le soin de nous garder:
Les ennemis n'osent nous regarder,
Et si le Roi que la victoire éleve,
Trouve à propos de mettre en main le glaive,
Nous les verrons, ces guerriers insolens,
Fuir devant nous, dispersés & tremblans,
Comme troupeaux qu'écarte le tonnerre.
Quant à la mer rien ne s'y passe encor,
Fors seulement une petite guerre
Qu'entre armateurs cause la soif de l'or.
On dit pourtant qu'une flotte nombreuse
Que suit par-tout mainte machine affreuse,
Doit canonner, doit bombarder ce port:
Mais à braver son plus terrible effort,
Si bien ici toutes choses conspirent,
Qu'elle y fera mille fois moins de tort,
Qu'à sœur Agnès les douze gars n'en firent.

CONTE XII.

LA COUCHE.

Au même. 1696.

RAISON avoit le délicat Horace,
Quand il disoit qu'en guise de cuirasse,
Devoit avoir sur le cœur triple acier,
Cil qui tenta de filler le premier
Le sein des mers sur un vaisseau fragile.
Homme mortel, œuvre de simple argile,
Comment jamais osas-tu seulement
Envisager ce terrible élément
Qui, calme même, à nos yeux ne présente
Qu'affreux dangers & que mort menaçante!
Pour moi jamais ne m'en fusse avisé;
Et si je l'ai sur ton exemple osé
Tenter cinq fois, j'en dis ma coulpe, & même
Je veux que mort me vienne moissonner,
Si l'on m'y trouve encore une sixieme;
Car j'ai juré de n'y plus retourner.
Mais de quel droit, me direz-vous peut-être,
Avez-vous fait ce frivole serment?
Qui vous soustrait à notre mandement,
Et qui de vous vous a rendu le maître?
C'est bien repris: mais à cet argument

Je répondrai ce qu'une fine mouche,
Dame pourtant de rang & de crédit,
A ſon Epoux une fois répondit.

PAR les douleurs d'une pénible couche,
La pauvre femme ayant vu de bien près
Les ſombres bords, les funeſtes Cyprès,
Avec ſermens, avec larmes ameres
Avoit juré de ne plus ſuccomber
Au cas par qui filles deviennent meres:
Et pour ne pas encor y retomber,
Au bord du Lit, comme en un sûr aſyle,
En ſe couchant elle ſe retiroit,
Et reſtoit-là tant que la nuit duroit.
L'Epoux d'ailleurs, homme doux & facile,
Et reſpectant religieuſement
De ſa moitié le ſolemnel ſerment,
Ou bien ayant des Mignones en Ville,
Pas ne troubloit ſa retraite tranquille:
Lorſqu'une nuit froidureuſe ſurvint,
Par qui l'Hymen dans tous ſes droits revint.
Pour s'échauffer tous les deux s'approcherent,
En s'échauffant corps à nud ſe toucherent;
Jugez par où? car pas n'étoient tournés
De dos à dos, mais bien de nez à nez.
Déſirs entr'eux auſſi-tôt s'agacerent,
Mains de troter, baiſers d'être donnés,
Puis par l'amour, cuiſſes s'entrelacerent;
Quoi plus encor? Ce qu'en un tel moment

Vous eussiez fait, Seigneur, plus brusque-
ment :
Car la froideur n'est vice de votre âge.
Or sur le point de commencer l'ouvrage,
Le bon mari fit ce qu'aux Champs Troyens
Font chez Homere & Grecs & Phrygiens,
Que vous voyez pleins d'ardeur de combattre,
Et l'un sur l'autre en grand arroi poussés,
Le dard levé, tout-à-coup se rabattre,
Pour se tenir discours des mieux dressés,
Puis en Lions se frapper & se battre.
Adonc l'époux tout prêt à commencer
Le doux combat, s'avisa de penser
Au chaste vœu contracté par sa femme,
En s'arrêtant lui fit un beau discours
Sur le danger qu'auroit couru son ame,
Si de ses feux n'eût arrêté le cours.
L'autre répond : je vous suis trop soumise,
Pour avoir fait un absolu serment.
Suis-je de moi maîtresse ? Aucunement.
Ains dans mon vœu condition ai mise
Qu'y donneriez votre consentement,
Et trop m'aimez pour l'y donner sans doute :
Partant, m'amour, poursuivons notre route.
Par ce discours le scrupule levé,
Avec ardeur l'œuvre fut achevé.
Non moins soumis que la sainte Nitouche
A qui me suis en ce lieu comparé,
Bien croirez-vous que de rien n'ai juré,

Qu'en ſuppoſant, Seigneur, votre bon gré,
Et bien qu'encor de ma derniere couche
(Cela s'entend de mon embarquement)
Pâle & défait, ſi d'un autre armement
M'aviez du doigt fait ſigne ſeulement,
J'y volerois ſans remontrances nulles,
Et préviendrois ſur cela vos ſcrupules,
Comme avez vu cette belle aux yeux doux
Prévenir ceux de ſon pieux époux.
Quant au ſuccès de notre longue courſe,
Longue en effet, puiſque ſi près de l'ourſe
Avons couru, qu'avec frémiſſemens
Nous entendions ſes affreux hurlemens,
Pas ne ſaurions en dire choſe aucune,
Sinon que vents ſans ceſſe courroucés,
Flots en fureur juſqu'aux cieux élancés
Du ſein profond du féroce Neptune,
Ont rudement nos vaiſſeaux éprouvés.
Car au ſurplus depuis long-temps ſavez,
Que cinq mois a qu'en la plaine liquide
Contre la gent chez qui le Rhin rapide
Finit ſon cours, tant avons bataillé,
Par feu, par fer tant avons travaillé,
Que des deux parts pluſieurs ſont morts aux peines,
Et ſont giſans aux ventres des baleines.
Dieu veuille bien dans ſon beau Paradis
Entre ſes Saints leur donner large place,
Et dans cent ans nous faire même grace :
Dites *Amen*, de bon cœur je le dis.

CONTE XIII.

SŒUR DENISE,

A M. LE CHEVALIER DE S. PIERRE, Capitaine de Vaiſſeaux,

En lui renvoyant une Robe-de-Chambre prêtée à l'Auteur. 1696.

MA robe étant enfin raccommodée,
Rendre il vous faut la vôtre, Pierrotin:
Bien eſt-il vrai qu'en beſoin très-certain
Courtoiſement me l'avez accordée.
Tant ſuis honteux de l'avoir trop gardée
(Car modeſtie eſt ma grande vertu)
Que j'ai long-temps à part moi débatu,
Si pour cacher ma faute outrecuidée,
Mieux ne ferois de tant la retenir
Qu'en perdiſſiez juſques au ſouvenir.
Cela revient à ce que l'on raconte
De Sœur *Deniſe*, à qui pareille honte
Un an & plus fit tenir renfermé
Dans ſa cellule adoleſcent aimé,
Parce qu'ayant, avant de l'introduire,
Promis à Dieu qu'une heure ſeulement
Il n'y ſeroit, tant ſe laiſſa ſéduire

Aux doux transports que montroit son amant,
Qu'autre heure encor passa légerement,
Avant qu'elle eût parlé de l'éconduire ;
Si qu'elle crut, pour cacher son péché,
Devoir tenir le Jouvenceau caché
Tant que mémoire en pût être effacée.
Simple elle étoit, mais néanmoins sensée,
Et n'eût été qu'un poupon indiscret
Au bout d'un temps vint s'aviser d'éclore,
Et par ses cris revela le secret,
Céans seroit l'adolescent encore.
Quant est de moi, si toujours ai gardé
Accoutrement si commode & si leste,
Que pour cela comme homme peu modeste
Ne fois par vous désormais regardé :
Car bien devez être persuadé,
Que n'aurois eu le front de vous la rendre,
Si par malheur n'avois appréhendé
Que malgré moi ne vinssiez la reprendre.

CONTE XIV.

FRERE ROCH,

A M. LE DUC D'HUMIERES,

Pour lui demander du Tabac qu'il avoit promis à l'Auteur. 1696.

L'HOMME pervers explique tout en mal.
Soyez clément, on dit que c'eſt foibleſſe :
Soyez ſévere, on vous nomme brutal
Qu'on voie aller fréquemment à confeſſe
Dame Aliſon, auſſi-tôt on dira
Qu'elle n'y va que par hypocriſie,
Que pour tromper la noire jalouſie
De ſon époux : ou, parce qu'on verra
Son Confeſſeur frais, jeune, & cetera,
Et qu'Aliſon pieuſement proprette
Lave ſon teint, prend blanche coleretre,
Fait par deſſus rebondir ſon teton,
Toutes les fois qu'elle approche avec zele
L'homme de Dieu, peut-être dira-t-on
Qu'amour charnel y conduit la Donzelle.
Pour trancher court, ſelon l'homme pervers,
Rien que le mal n'eſt vrai dans l'Univers.

Tout bien eſt feint, & ſans ceſſe on s'efforce
A controuver des tours envenimés,
Pour faire voir dans les plus eſtimés
Fond vicieux ſous vertueuſe écorce.
Moi qui vous parle, & qu'ingénuité
A ma naiſſance a ce ſemble allaité,
Suis en danger d'être à ces traits en proie.
Aucuns ont ſu qu'à Calais l'autrefois
Dans un repas où l'on but vin Remois,
Courtoiſement daignâtes me promettre
Que m'enverriez tabac du plus exquis,
Si par un mot, ou bien par une lettre,
De l'envoyer étiez par moi requis.
Or ces aucuns dans leur malin chapitre,
S'ils vont ſavoir que vous fais cette épître,
Enfant naïf d'un ſincere reſpect,
Ne manqueront de me rendre ſuſpect
De vous l'avoir par intérêt écrite.
Mais à leur ſens ne vous abandonnez;
Homme ne ſuis d'une trempe hypocrite,
Ni qu'intérêt mene ainſi par le nez.
Et d'autant plus que depuis moins d'une heure
Serment ai fait, qu'ainſi ſoit que je meure
De mâle mort dans cent ans au plus tard,
Si plus je prens de nazique nectar:
Dans ce ſaint vœu que le Ciel me ſoutienne,
Adonc feriez une œuvre peu Chrétienne,

Si par le don du tabac trop charmant,
M'alliez induire à rompre mon ſerment:
Car trop connois combien meut la puiſſance
D'objet aimé que l'on tient dans ſa main:
Y réſiſter, n'eſt au pouvoir humain,
Et pas n'en veux une autre expérience
Que celle-là du benoît FRERE ROCH.
Homme plus laid oncques ne porta froc,
Et toutefois il n'étoit point de Belle,
Tant pût-elle être inſenſible, rebelle,
Dont il ne ſût tirer le doux ſoulas,
Et s'y ſouloit de cette façon prendre.
En beaux diſcours ne s'en alloit répandre,
Cadeaux, préſens, n'étoient non plus ſes lacs,
Mais épiant le temps d'un tête-à-tête,
Dès qu'il avoit attrapé ce moment,
Le dard d'amour dévoiloit bruſquement:
Lors euſſiez vu Dame la plus honnête
Se défaillir, en venir aux abois,
Bien eſt-il vrai, qu'Amour dans ſon carquois
De pareils traits ne portoit à douzaine.
Quoi qu'il en ſoit, c'eſt choſe trop certaine:
Objet aimé nous émeut à tel point,
Que bien eſt fort qui ne ſuccombe point.
Partant, grand Duc, épargnez ma foibleſſe;
Si toutefois vouliez abſolument,
Et ſans égard tenir votre promeſſe,

Bien faudroit-il m'y ſoumettre humblement :
Et pour cela du ſommet d'une roche
N'irois hâter mes deſtins ennemis ;
Même je ſens, tant je vous ſuis ſoumis,
Que ne pourrois vous en faire reproche.

CONTE XV.

LA MORTE,

OU

LE MOT OBSCENE,

A M. LE CHEVALIER DE LUINES, Capitaine de Vaisseaux,

Pour réponse à une Lettre par laquelle il supposoit l'Auteur mort, & vouloit l'évoquer de l'autre monde. 1698.

PREUX Chevalier que mainte Belle adore,
J'étois défunt, bien l'avez deviné ;
J'étois défunt, & le serois encore
Sans le secours que vous m'avez donné.
Depuis long-temps, ce long-temps, c'est-à-dire,
Depuis qu'avez Dunkerque abandonné,
Gisant étois au Plutonique Empire,
Lorsque d'un mot justement griffoné,
Comme j'ai vu les trois Parques écrire,
M'avez sans peine au monde ramené.

De

De par Merlin, trop en savez, beau Sire :
Bien connoissois en vous des qualités,
Et bien savois que par d'aimables charmes
Pouviez forcer les plus fieres Beautés
A s'attendrir, & vous rendre les armes ;
Mais de forcer les noires Déités
A relâcher ce qu'elles ont su prendre,
C'est un pouvoir qu'en vous ne puis comprendre.
Or pardonnez si trop suis curieux ;
Et dites-moi si ce chiffre magique,
Ce caractere à vertu vivifique,
Qui me ramene à la clarté des cieux,
N'est pas du vin un nom mystérieux.
Car un Docteur de l'infernale rive,
(Et les Docteurs de là-bas sont savans)
M'a, par raison claire & démonstrative,
Prouvé qu'ès noms de ce qu'aimions vivans
Etoit vertu, force résurrective.
Par ces raisons bien seriez confondu,
Si j'en pouvois révéler le mystere :
Mais pour ne point dire ce qu'il faut taire,
Depuis qu'au jour vos charmes m'ont rendu,
D'aucuns m'ont dit que tandis que mon ombre
Alloit errant sur le rivage sombre,
Est arrivée une aventure ici,
Qui suffira pour vous prouver ceci.
Le cas est tel. Dame amoureuse & tendre
N'a pas long-temps s'avisa de mourir ;

Jà sur la planche on vous la vient étendre,
Jà commençoient héritiers d'accourir,
Pour s'installer dans les biens de la Belle;
Jà le Curé pour frais d'enterrement
Se débattoit, disputoit âprement;
Jà femmelette empressée autour d'elle
Levoit le corps, dans un drap la cousoit:
Quand certain Gars, qui tenoit la chandelle,
Pour éclairer la Couseuse & niaisoit,
S'étant brûlé, prononça de voix forte
L'obscène mot. Au même instant la morte
Fit mouvement, pas ne dis convulsif,
Ains bien plutôt fit mouvement lascif;
Car se branlant rudement sur la planche,
Elle vous meut & l'une & l'autre hanche:
Tout comme si... comme si... C'est assez,
En dire plus, ce seroit trop en dire;
Quoi qu'il en soit, soudain elle respire,
Et prend congé des pâles Trépassés.
Même aujourd'hui de chacun désirée
Nous la voyons embellir ce séjour,
Et mettre encore en œuvre chaque jour
Ce dont le nom du tombeau l'a tirée.
Adonc je dis que si c'est par le nom
De ce qu'on a plus chéri dans sa vie,
Qu'on rend aux morts la lumiere ravie,
C'est seulement au nom du vin, & non
A celui-là des grandeurs, des richesses,
Ni des amours que m'avez ranimé.

Car ces faux biens, ſource de nos foibleſſes,
Ne m'ont jamais que foiblement charmé.
C'eſt le vin ſeul que tendrement j'aimai,
C'eſt le vin ſeul, cette ſource ſincere
De vérité, de vertus, de plaiſir,
Des longs travaux le ſoutien néceſſaire,
L'amuſement d'un innocent loiſir.
Mais pas ne veut ſon éloge ici faire,
Lorſque ſerez en ces lieux de retour,
Et que tiendrons à table des chapitres,
Dans des verſets chantés du meilleur tour,
Nous en ferons l'éloge tour-à-tour:
Et bien croyez qu'entre ces nobles titres
Pas n'oublierai cil de réſurrecteur.
Adieu vous dis, jeune & bel enchanteur.

CONTE XVI.

LE CORDELIER ET LE FEUILLANT,

A MADAME CEBERET. 1699.

Qu'aveugles ſont les déſirs des humains!
Légéreté dans leurs conſeils préſide;
Vous les voyez avec un œil avide
Pourſuivre un bien par cent divers chemins:
A peine ont-ils ce bien entre les mains,
Qu'il leur devient ennuyeux, inſipide.
N'a pas long-temps, qu'au gré des vents porté,
Et rudement ſur les flots agité,
J'étois ſur mer, empire peu ſolide;
Pas ne croyois d'autre félicité,
Que d'arriver bien ſain ſur le rivage,
Fût-ce un rocher, fût-ce un antre ſauvage;
Ores j'y ſuis, & je ſuis moins content
Que je n'étois, lorſque j'allois flotant
Au gré des vents & de l'onde rapide.
D'où vient cela? C'eſt que dans cet inſtant,
Déſir nouveau, nouvel objet me guide.
Il me ſouvient de vos gentes façons,
Parler charmant, air fin, gracieux rire,
Traits qui d'amour ſont les ſeuls hameçons
Que l'on reſſent & qu'on ne peut décrire.

Ce n'eſt le tout que de m'en ſouvenir,
De les revoir le déſir me dévore :
Les reverrai-je ? Autre déſir encore
Auprès de vous viendra m'entretenir.
Ainſi toujours nos ames incertaines,
Toujours volant de déſirs en déſirs,
Toujours ainſi vont de peines en peines,
Croyant aller de plaiſirs en plaiſirs.
Plus ſage fut benoîte Sœur CLAIRETTE :
Mais tempérance & modération
Sont attributs de clauſtrale retraite,
Qu'ignorent gens d'autre profeſſion.
La ſainte Sœur n'eut eu toute ſa vie
Le cœur touché que d'une ſeule envie ;
Envie encor qu'à bout vint de dompter,
Non par combattre & par la rebuter,
Soins qui ne font que le mal irriter ;
Mais par la ſuivre & par la contenter.

DEUX bonnes Sœurs d'un même Monaſtere,
Etant un jour en devis familier,
Se diſputoient, qui plus du Cordelier
Ou du Feuillant avoit le caractere
Tel qu'il le faut pour dûment conſoler
Jeunes Nonains de leur Clôture auſtere ;
Et là-deſſus chacune d'étaler
Les ſi, les car importans de l'affaire.
Non loin delà Sœur Clairette cauſoit,
Moins attentive à ce qu'elle faiſoit,

Qu'aux ſi, qu'aux car, dont elle entendoit
faire
Deſcriptions, énergiques portraits,
Et n'en laiſſoit échapper aucuns traits;
Si que déſir en ſon ame vint naître
De les juger, & pour ce de connoître
Par elle-même & l'un & l'autre fait.
Car ſur le champ à Jeanne & Dorothée,
(Bien comprenez que ces deux Sœurs étoient
Celles qui lors entr'elles diſputoient)
Pour Juge offerte, & pour Juge acceptée
Elle procede, & dès le lendemain
On lui remet bonnes pieces en main,
Pieces, j'entends Pere de chaque ſorte.
Un Cordelier au teint brun & voix forte,
Dans ſes habits négligé, ſans éclat,
Mais beau parleur, de Sœur Jeanne Avocat,
Vint le premier étaler ſa ſcience.
L'avant-propos fut court, ſans apparat:
Il paſſe au fait avec impatience,
Et là-deſſus tellement s'étendit
Qu'il occupa toute cette ſéance.
Pas ne dormit le Juge à l'audience,
Ainſi que font maints des plus en crédit,
Et pour pouvoir juger en conſcience,
Du plaidoyer un ſeul mot ne perdit.
Le lendemain, parla pour Dorothée
Plus blanc qu'un lis, Pere Dom Timothée,
De qui le teint toujours frais & vermeil

Sembloit pétri de lait & de ſommeil :
Pied fait au tour, jambe blanche & liſſée
Se faiſoient voir ſous ſa robe trouſſée.
Il débuta d'un air inſinuant,
Non comme l'autre, en torrent, en déluge,
Et pour gagner la faveur de ſon Juge
Avec adreſſe il s'en va le louant,
Puis aux raiſons plus ſolides il paſſe
Qu'en ſon diſcours il mêle rarement,
Mais qu'il agence, & de ſi bonne grace
Qu'il vous en fait paroître abondamment.
Tout en ſes mains prend un air de ſublime,
Œil, geſte, voix, tout émeut, tout anime :
Si bien enfin ſa cauſe il ſut plaider,
Que Sœur Clairette, en balance incertaine
Pour cette fois ne put rien décider,
Et voulut bien avoir encor la peine,
Avant porter un dernier jugement,
D'examiner le fait plus amplement.
Autre jour pris, plaideurs de comparoître :
Avidement tous deux ſont écoutés,
Mais tous les deux également goûtés
Doutes nouveaux dans le Juge font naître ;
Rien n'eſt conclu, troiſieme jour on prit,
Troiſieme jour qui rien ne détermine.
Pour trancher court, ſi bien notre héroïne
Des Magiſtrats les longs delais apprit,
Tant trouva goût aux épices fréquentes
Qu'on lui payoit pour ſes vacations,

(Car ſans compter les conſolations
Que lui donnoient les langues bien diſantes
Des Avocats : maintes colations ,
Maints beaux préſens , choſes que la Juſtice
Toujours aima , lui venoient fréquemment)
A tout cela , dis-je , ſi doucement
S'accoutuma notre Juge novice ,
Que trois ans fût à tous les jours tenir
Longue audience , & ſouvent deux pour une ,
Sans que jamais ſa lenteur importune
Pût ſe réſoudre à ce projet finir.
Or, direz-vous , paſſe pour ſœur Clairette ,
D'avoir trois ans pu tels plaids écouter ,
Pour ce n'avoir qu'à l'oreille prêter ,
Et qu'elle oreille ? oreille toujours prête.
Mais aux plaideurs d'être ainſi tous les jours
Sur même point , je ne le puis comprendre.
Or , ce point-là pas ne doit vous ſurprendre :
Moines ne ſont vulgaires Avocats ,
Point ne requiert leur féconde éloquence
Divers ſujets , ſujets de conſéquence ,
Pour bien parler , pour faire long fracas ;
En eux toujours ils ont fraîche reſſource.
Comme pourtant il n'eſt ſi belle ſource
Qu'avec le temps on ne puiſſe épuiſer ,
Leur éloquence enfin vint à s'uſer.
Le Cordelier autrefois ſi rapide ,
Dont le diſcours toujours nerveux , ſolide ,
Ne s'attachoit qu'au fait tant ſeulement ,

Ores

Ores languit, s'attache à l'ornement.
Jà du Feuillant la vive politeſſe
Tombe, & devient froide délicateſſe :
Plus de préſens, plus de colations,
Et moins encor de conſolations.
Clairette donc voyant que cette affaire
Ne rendoit plus, & voulant ſatisfaire
Les deux partis, enfin l'accommoda
A l'amiable : entr'eux elle accorda,
Que plus étant le Cordelier ſolide,
Plus le Feuillant gracieux & poli,
Pour faire un choix de tout point accompli,
Choix qui d'un cœur ne laiſſât rien de vuide,
Nonnains devoient d'un de chaque façon
Entremêler tour à-tour la leçon.
Ce qui fut dit, fut fait ; & pour la forme,
Deux des meilleurs prit Clairette à l'inſtant :
Sœurs Dorothée & Jeanne en font autant,
Puis l'ordre entier reçut cette réforme :
Ainſi finit ce procès important.
Quoi qu'il en ſoit, voilà l'unique envie
Dont ſœur Clairette eut onc le cœur atteint :
Bien eſt-il vrai que ce déſir la tint,
Sans la quitter, juſqu'au bout de ſa vie.
Mais je l'ai dit, eſprit ſi tempéré
Eſt attribut de retraite clauſtrale,
Et des mondains fut toujours ignoré.
Or, finiſſons ces propos de morale,
Diſcours ſi grave eſt fort aſſoupiſſant ;

Entamons donc quelque joyeux chapitre.
Mais ne vois pas que déja cette Epître
Forme un volume, & trop va groſſiſſant.
Ainſi toujours avec vous on s'oublie :
Veut-on vous voir une heure ſeulement,
Cette heure paſſe, & court ſi promptement,
Qu'à peine elle eſt du jour entier remplie,
Et qu'on voudroit, ſi tant eſt qu'on osât
Le déſirer, qu'encore elle épuisât
Toute la nuit, fût-ce une nuit égale
A celle-là dont jadis le long cours
Favoriſa les furtives amours
Par qui naquit le preux amant d'Omphale.
Ce n'eſt le pis ; ſans qu'on ſache comment,
Et ſans qu'on puiſſe y trouver de défaite,
Qu'on entre libre, on ſort toujours amant :
Dieu gard de mal qui l'épreuve en a faite.

CONTE XVII.

LA NIECE DU CURÉ,

OU

L'ENFANT DE CINQ MOIS,

A M. LE DUC D'AUMONT,

Lorsque le Roi lui donna le cordon bleu. 1712.

DE vos vertus ſuffiſamment orné,
Beſoin n'avez de parure nouvelle;
Tranſport public toutefois me révele
Que le cordon dont voyons guerdonné
Maint chevalier du ſang le plus illuſtre,
Par main auguſte enfin vous eſt donné,
Et va de vous recevoir nouveau luſtre.
Ne craignez pas que ſur cet ornement,
J'aille vous faire ennuyeux compliment;
Pour ce je ſuis trop franc & trop ſincere.
Tout ce qui n'eſt que décoration,
Qu'extérieur, intitulation;
Ce qui n'eſt point ornement néceſſaire
A l'homme interne, eſt oſtentation,
Qui point ſur moi ne fait d'impreſſion.

Toute grandeur qui ne vient point de l'ame
Eſt un fantôme, à qui lâches mortels
Ont de tout temps trop élevé d'autels,
Culte odieux qu'avec aigreur je blâme.
Partant, Seigneur, ne craignez pas qu'ici
De compliment je me mette en ſouci,
Que moins encore en guiſe de préface
Eloges vains froidement je vous faſſe
Sur ces honneurs plus légers que fétus:
Que ſi pouviez de nouvelles vertus
Vous décorer, ou ſi vertus acquiſes
Pouvoient chez vous des qualités requiſes
Point plus parfait quelque jour acquérir,
Sur ces deux chefs bien volontiers je penſe,
Et ſans qu'honneurs vinſſent m'en requérir,
De complimens vous ferois la dépenſe.
Mais dans ce champ, dès vos plus jeunes ans,
Moiſſon ſi prompte & ſi grande avez faite,
De plus avez par goûts ſympatiſans,
Recueilli fruit de faveur ſi parfaite,
Que plus n'ont pu nouveaux complimenteurs
Trouver matiere à leurs diſcours flateurs.
Dès ce temps-là, cœur pitoyable & tendre,
Eſprit égal, & libéralité,
Pour vos amis ardente activité,
Pour ennemis qui ne doivent s'attendre
Qu'aux vifs tranſports d'un courroux rigoureux,
Oubli clément, ou pardon généreux,

Sage valeur, fidélité, droiture,
Tout en un mot ce qu'humaine nature
A de vertus, s'étoit d'un air vainqueur,
Comme en leur ciel, placé dans votre cœur.
Mais, ô vertu, parmi les hommes rare!
Quoique chacun de tes dehors se pare,
Sincérité, douce sincérité,
Lien charmant de la société,
Fléau du vice, appui de l'innocence,
Toi que l'on trouve à peine en ces saints lieux
Où l'homme pur, que le vulgaire encense,
Semble marcher sur la trace des dieux;
Fille du ciel, quelle reconnoissance
Ne dois tu pas à ces cœurs élevés,
Qui, dévoués à ta beauté naïve,
Tes droits divins ont toujours conservés
Dans une Cour du mensonge captive,
Sans t'apporter d'autres déguisemens,
Que les légers, les sages ornemens
Que te fournit l'aimable politesse!
Tu dois garder de tels ménagemens
Pour ne jamais rebuter tels Amans;
Car il te faut cette délicatesse.
Or parmi ceux qui toujours t'ont suivie
Est celui même à qui ceci j'écris.
Ambition, intérêt, noire envie,
Monstres hideux aux Cours des Rois nourris,
Par qui tu fus de tous temps poursuivie,

Ne l'ont jamais par leur ſouffle empeſté
De tes ſentiers un moment écarté.
En éloquence, auſſi bien qu'en génie
Supérieur, il n'a jamais tenté
D'en employer la douce tyrannie
Pour impoſer à la ſimplicité :
Et pas n'auroit voulu pour l'héritage
Qui des trois Dieux fit le brillant partage,
Par faux diſcours l'homme ſimple abuſer ;
Ainſi qu'à Jean, trop en fut impoſer
Curé trompeur, dont je vais t'expoſer
Le dol qu'encor ſon caractere aggrave.

Jadis étoit (l'exemple n'eſt pas grave,
Mais avec toi l'on peut également
Et badiner, & parler gravement)
Jadis étoit dans un certain Village,
Certain Curé, frais, jeune, au rouge teint,
Aux cheveux bruns, renforcé de corſage,
Et nullement de bois à faire un Saint.
Dans ſa maiſon, pour régler ſon ménage,
Comme verrez auſſi pour autre uſage,
Niece jeunette avec lui demeuroit.
Entre Curé ſemblable parentage
Eſt bien ſuſpect, ſimple qui s'y fieroit :
Mais trop ſévere & trop rude ſeroit
Qui pareil cas ne leur pardonneroit.
Les bonnes gens ſont ſans ſoin, ſans affaire,
Et s'ils n'avoient cette occupation,

Pas ne comprends comment ils pourroient
faire
Pour réſiſter à la tentation.
Celui-ci donc pour éviter le vice,
Enfant de l'aiſe & de l'oiſiveté,
Tant s'occupa par maint doux exercice,
Tant opéra que la jeune Beauté,
J'entends Agar, la Niece prétendue,
Vit ſon corſet chaque jour s'étrécir,
Ventre d'enfler, & tetons de groſſir,
Puis maux de cœur, puis envie éperdue
De ſe gorger de ceci, de cela;
Si bien qu'enfin, de crainte de ſurpriſe,
Le bon Paſteur réſolut & parla
De marier Agar, & ſans remiſe.
Un Laboureur riche, mais peu matois,
Proche voiſin du ſacré Presbytere,
Avoit un fils auſſi fin que ſon pere;
C'eſt de ce fils que le Curé fit choix.
Sans perdre temps, on propoſe l'affaire,
Offres ſont *faits*, offres ſont *acceptés*,
De part & d'autre articles arrêtés,
Si bien qu'Agar au Manant fut donnée
Avec argent, avec maintes beautés,
Et de tout point bien conditionnée.
La prime nuit que le Drôle paſſa,
Grand peine il n'eut à défricher ſa terre;
Mais Dame Agar ſi bien ſe trémouſſa,
Si bien gémit, cria, le repouſſa,

Que Maître Jean novice en cette guerre,
Crut bonnement avoir cueilli la fleur
Dont rarement l'Hymen pare ſa tête,
Et que l'Amour, diligent moiſſonneur
Communément cueille avant cette Fête.
Cinq mois enfin l'un ſur l'autre entaſſés
Depuis ce jour à peine étoient paſſés,
Qu'Agar enceinte heureuſement accouche,
Et voit d'un fils le ciel bénir ſa couche.
Cinq mois n'étoient un terme ſuffiſant;
Auſſi crut on que trop hâté de naître,
Long-tems vivant l'enfant ne pouvoit être:
Mais il vécut; là-deſſus maint Plaiſant,
De brocarder Jean par maint trait cuiſant.
Jean tout confus & bouffi de colere,
Court au Curé; Monſieur, ſans vous déplaire,
Je ſuis, dit-il, de tous ici berné
Sur cet enfant qu'en cinq mois m'a donné
Agar ma femme, & votre habile niece.
Le Magiſte dit que de ce garçon
Pas n'ai fourni l'étoffe & la façon,
Que ſi chacun en reprenoit ſa piece,
Rien, fors le nom, n'y pourrois requérir.
Or comme c'eſt au pere à le nourrir;
J'ai réſolu, Monſieur, de vous le rendre,
Et mere & fils, demain pourrez rep endre.
Pauvre ignorant, répondit le Paſteur,
Ecoutes-tu ce diſcours impoſteur?
Mais ſais-tu bien qu'à peine en ce Village

Douze Habitans pourroient être comptés,
Qui dans le ventre aient été portés
Plus de cinq mois ? & toi-même, je gage,
A qui le Ciel corps si grand a donné,
N'a plus long-temps au ventre séjourné.
J'en jurerois, ce n'est point chose vaine ;
Pour t'en donner une preuve certaine,
Laisse-moi voir ton... là tu m'entends bien :
Oui, ton... fort bien : montre-le moi sans
honte.
Tout justement ; tu n'es, voilà mon compte,
Que de cinq mois. Alors tirant le sien,
En veux-tu voir, poursuit le bon apôtre,
Un de neuf mois ? tu le verras tout autre.
Regarde ici : Jean à ce noble aspect,
Tout interdit & saisi de respect,
Tant fut surpris de la mesure énorme
De ce qu'alors le Pasteur étala,
Que ne pouvant résoudre ce point là,
Un argument fait en si bonne forme,
Il s'y soumit, & content s'en alla.
Or je reviens à toi, vertu sincere,
Des amitiés & des tendres Amours
Mere nourrice, & soutien nécessaire,
Je te l'ai dit, dans le noble Emissaire
Dont je parlois, jamais pareils détours
Ne trouveras, fût-ce en légers discours.
Pas ne sai bien, & ce doute à l'oreille

Je te dirai, pas ne ſai-je autrement,
Si du Paſteur en main a l'argument:
Ce que je ſai, c'eſt que certainement
Il ne s'en fût ſervi pour ſin pareille.
Mais, diras-tu, je conviens du paſſé,
Oncques je n'eus Amant plus empreſſé;
De l'avenir oſerois-tu répondre?
Oui, j'en répons. Crains, répliqueras-tu,
Crains de te voir inceſſamment confondre,
Voi la carriere où dans peu ſa vertu
Va s'engager: dol, aſtuce, cautelle,
Sont les chemins que l'on y doit tenir;
Ce ſont les ſeuls par où peut parvenir
L'homme d'état à la gloire immortelle,
D'avoir donné par perſuaſion
Solide corps à vaine illuſion.
Peux-tu douter que dans un miniſtere,
Toujours couvert d'un couteleux myſtere,
Mes droits par lui ne ſoient bientôt trahis?
Il doit enfin dans le cours qu'il va prendre,
Ou me trahir, & tu dois le comprendre,
Ou ſervir mal ſon Prince & ſon pays.
Ah! finis-là ton préſage ſiniſtre,
Sincérité, calme ton vain effroi:
Ne dois-tu pas ſavoir que ce Miniſtre
Va ſoutenir les intérêts d'un Roi
Qui ne connut jamais de l'artifice
L'uſage obſcur, les ſentiers *tortilleux*?

De ce qu'il fait de grand, de merveilleux
L'équité fonde & soutient l'édifice.
De l'avenir percer l'obscurité,
Et le tenir comme sous sa puissance ;
Par ce moyen faire, avant sa naissance,
Evanouir un projet médité :
Dans chaque point qui peut être agité,
D'un regard sûr saisir la vérité,
Et distinguer sa lumiere éclaircie,
Du faux éclat dont elle est obscurcie ;
Savoir cacher ce qui doit être tu,
Savoir cesser à propos de se taire
Sur un dessein de secret revêtu,
Dans l'instant juste où nuiroit le mystere,
Sont de ce Roi, sans relâche agissant,
Tous les détours, & tout l'art innocent.
C'est au torrent de cette source auguste,
Que de vertus son Ministre altéré
S'est en naissant dans les eaux épuré :
Et tu craindrois qu'un disciple né juste,
Et de l'esprit d'un tel Maître inspiré,
Pût un instant s'éloigner de tes traces ?
Non : loin de prendre un chemin si pervers,
Tu le verras aux yeux de l'univers
Faire briller, faire adorer les graces
En des conseils où l'homme captieux
N'admet jamais ces talens précieux.
Mais trop long-temps je t'arrête à m'entendre ;

Ainſi toujours ſujet ſuis à m'étendre
Lorſque de lui je puis m'entretenir,
Et qu'avec toi tel diſcours puis tenir.
C'eſt mon plaiſir le plus doux, le plus tendre ;
Sincérité, tu ne peux l'ignorer,
Tu me connois ; va, cours l'en aſſurer.

CONTE XVIII.

LE FRERE ET LES TROIS SOEURS,

A M. LE COMTE DE MEDAVI,

Lieutenant-Général, Gouverneur de Dunkerque, pour lui donner avis que le Gouverneur mis à Dunkerque par la Reine d'Angleterre, s'étoit emparé de tous les Droits de son Gouvernement. 1712.

Vous souvient-il de ce qui se passa
Dans la maison du fameux Démocrite,
Dont le savoir tout autre surpassa ?
L'Histoire en est par Auteur grave écrite.
Pendant le temps que ce sublime esprit
Conduit, guidé par ses seules lumieres,
Cherche, découvre, & même nous décrit
Tous les chemins que la nature prit
Pour tout former de parcelles premieres,
Tandis qu'il va d'un esprit pénétrant
Qui par-dessus tous les préjugés passe,
Fixant un corps qu'on crut toujours errant,

Que la grandeur de chaque aſtre il compaſſe,
Que dans le vague & dans l'immenſe eſpace
Mondes ſans nombre il va nous découvrant,
Le bouc laſcif, la chevre qui s'élance
Sur les côteaux arbuſtes pâturant,
Sans reſpecter ſa ſavante indolence,
Ses ſeps féconds s'en alloient dévorant.
S'il m'en ſouvient, direz-vous ? & de reſte,
Quoique doué de mémoire modeſte.
Hé bien, Seigneur, puiſqu'il vous en ſouvient,
Appliquez-vous ce petit trait d'hiſtoire ;
Parfaitement un tel cas vous convient.
Tandis qu'allez courant après la gloire,
Et que ſuivant cette folle en tous lieux,
Vous repaiſſez de l'éclat orgueilleux
Des titres vains, de la vapeur légere,
Dont par ſes ſoins furent toujours nourris
Ses plus ardens & plus chers favoris ;
Dans votre champ une main étrangere,
L'avide Anglois vient cueillir vos moiſſons :
Mais n'eſt cela dequoi plus gémiſſons.
Avez ici jeune & gente Maîtreſſe,
Charme des cœurs & délices des yeux,
Dont le ſourire & tendre & gracieux
Des traits d'Amour eſt le plus précieux :
A ſes ſermens cette beauté traîtreſſe
D'Amant nouveau reçoit les nouveaux ſoins.
Mes yeux en ſont de fideles témoins :
Car je l'ai vue, & vous pouvez m'en croire,

De cet Amant, que nommer je ne veux,
Par vifs tranſports favoriſer les vœux.
Tant ſeulement dirai de cette hiſtoire,
Que l'ami doux qu'ai vu favoriſé,
Eſt un magot en Abbé déguiſé.
Quoi, d'un Abbé ſouffrir telle bleſſure?
Oui, d'un Abbé, même à triple tonſure;
Et de ce point, dont ſemblez conſterné,
Ne devriez-vous vous montrer étonné.
Meilleurs ſuppôts n'a la vive luxure,
Que les ſuppôts de la Religion:
Ils ont en main méthode fine & sûre,
Pour faire choir en la tentation;
Et la voici: l'honneur, la conſcience,
Crainte du monde, & crainte des enfers,
Sont deux tyrans qui pleins de défiance,
Tendres déſirs retiennent dans leurs fers.
Ce ſont Geoliers, qui d'une main puiſſante
Gardent tous deux cette priſon laſſante;
Si que déſirs ont beau crier, frapper,
Les plus ardens ne ſauroient s'échaper,
A moins que l'un & l'autre n'y conſente.
Or nos galans de ſoutane accoutrés,
Et ceux auſſi de froc enchevêtrés,
De ces tyrans, de ces Geoliers féroces
S'étonnent moins dans leurs tendres tournois,
Que n'auroient fait d'un petit Laponnois
Briare, Antée, ou ſemblables Coloſſes.
Crainte du *dam*, ſainte religion

Du premier choc ces champions déſarment :
C'eſt, diſent-ils, humaine invention,
Pour retenir dans la ſoumiſſion
Peuples groſſiers que ces grands noms alarment.
Ce point gagné par perſuaſion,
L'autre, j'entends l'honneur, crainte du monde
Ne tient plus guere, & leur diſcrétion
(Diſcrétion que leur prête & que fonde
Le faux dehors de leur profeſſion)
En fait bientôt tomber l'illuſion.
Enfin après avoir mis en déroute
Ces deux tyrans, ces Géoliers obſtinés,
De leurs priſons ſortent à pleine route
Comme torrens, maints déſirs effrénés.
Eſprit alors, cœur & ſens mutinés
De s'être vus ſi long-temps enchaînés,
Par vains remords qui tant les mortifient,
En ces déſirs pleinement ſe confient,
Et ſont par eux juſqu'au but entraînés :
Et bien je crois, Seigneur, que devinez
Comment *Béats* lors ſe béatifient.

Un ai connu, l'on cût dit que c'étoit
Un reſte impur d'Oedipe ou de Thyeſte,
Tant le Ribaud par choix ſe délectoit
Dans le pourchas d'adultere & d'inceſte.
Il eut trois ſœurs, dont la rare beauté

Sur

Sur Vénus même eût le prix emporté.
L'aînée avoit pris époux, la seconde
Pour se cloîtrer le monde avoit quitté;
L'autre étoit fille, & quoique dans le monde,
Fauſſé n'avoit encor virginité.
Sur le trio, le frere au cœur immonde,
Après avoir longuement dans son sein
Non combattu, mais nourri noir deſſein,
Tant profita de toute conjoncture
Des temps, des lieux, que sa triſte aventure
Il conduiſit juſqu'au dernier larcin.
Par la cadette il ourdit l'entrepriſe,
Et recherchant le temps d'une ſurpriſe,
Il la trouva dans ſon lit un matin,
En ces inſtans où réveil incertain,
Vous laiſſe encor d'un agréable ſonge
Goûter le charme, & douter du menſonge.
Défiez-vous, belles, de ces momens,
C'eſt le temps propre au deſſein des amans.
Dans ces inſtans, ſans témoin, ſans cuſtode,
Il la ſurprit, & ſuivant ſa méthode,
Remords d'abord en elle il étouffa:
Puis par diſcours laſcifs il l'échauffa;
Puis mains d'aller, mains d'agir, de ſoumettre
Plaines & monts du pays de beauté;
Puis jugeant bien qu'il peut tout ſe permettre,
Il envahit la maîtreſſe cité:
Et pourſuivant à contre-poil ſa ronde,
De la cadette il paſſe à la ſeconde.

Il y voyoit grandes difficultés ;
Mais il savoit qu'en ce qu'on se propose
Obstacles font naître facilité.
Grille à l'amour assez souvent s'oppose,
Grille à l'amour bien plus souvent dispose ;
Désirs en sont plus vifs, plus agités
Pas loin n'alla, sans que de ce problême
Solution il trouvât par lui même.
De celle-ci l'Abbesse par hasard
Tombe en langueur, & l'air de la campagne
Lui fut prescrit par ce spécieux art,
Que téméraire ignorance accompagne.
Elle obéit, & prit pour sa compagne
L'objet d'un feu rarement ressenti :
Maison des champs pour cette fin choisie,
Et du départ le docteur averti,
L'occasion en fut par lui saisie.
Le couple saint à grand peine y parut,
Que sans tarder l'homme saint y courut :
Et ne doutez comment par Dame Abesse
Il fut reçu ; car morceaux plus friands
N'ont les Nonnains qu'Abbés doux & rians,
Lorsqu'aucun d'eux jusqu'au parloir s'abaisse,
Messire Abbé plein d'ardente onction,
Sans perdre temps y seme sa morale ;
Branches d'abord avec précaution,
Vous va coupant sa cure pastorale
Par argumens, par érudition :
Il travestit & vœux & vie austere

En tyrannie & superstition ;
Même abattis de la dévotion
Fait sa doctrine ; ensuite du mystere
Le tronc sacré si bien *défrançonna*,
En tout si bien son esprit badina,
Et traduisit sérieux en sornettes,
Que dans le cœur des crédules Nonnettes
Toute croyance & foi déracina.
De ce lien l'Abbesse délivrée
Songe à quitter, non l'heureuse livrée
De saint Bernard, d'où riches revenus
Elle cueilloit, mais l'entrave gênante
De vœux, de regle, où long-temps retenus
Avoient été désirs d'ame innocente.
Mais cœur humain, pour l'esclavage né,
Sorti de l'un, dans l'autre est entraîné :
Ainsi l'Abbesse étoit sortie à peine
Des fers d'un vœu, rude persécuteur,
Que par les mains de son libérateur
Soudain d'Amour elle reçoit la chaîne.
Jà ses regards trottent pour expliquer
Le feu naissant qui lui pétille en l'ame,
Et jà l'Abbé, pour attiser sa flamme,
Pareille ardeur s'efforce à lui marquer ;
Si que la nuit s'approchant en silence,
Et le galant pestant de son départ,
On l'engagea par douce violence
A vouloir bien cette nuit prendre part
Aux mauvais lits, à la diete austere

Que fourniſſoit ce ſéjour ſolitaire.
Pas ne dirai quels furent leurs diſcours ;
Combien de ſoins des deux parts eurent cours
Juſqu'au ſouper, pendant le ſouper même ;
Ce n'eſt le fait dont il s'agit ici :
Mais le repas avec vîteſſe extrême
Etant fini, l'Abbeſſe au brun ſourcil
Dit qu'en ſecret conſulter ſa ſcience,
Elle vouloit ſur cas de conſcience,
Dont ſans délai ſon ſcrupuleux ſouci
Beſoin avoit de ſe voir éclairci.
Bien jugez-vous qu'à l'inſtant ſœur diſcrète,
A qui ces mots ordre indirect portoient
De s'en aller, paſſa dans ſa chambrette
Que ſéparoit de celle où lors étoient
Simple cloiſon, mal jointe & peu ſecrette.
Là, ſans ſoupçon, là ſon cœur ignorant
Pas ne ſavoit ce qu'ont de différent,
Fors les habits, fors auſſi les viſages,
L'homme & la femme ; & quant à leurs uſages,
Pas n'en avoit le moindre ſentiment.
Sans ſoupçon, dis-je, elle ferme ſa porte,
Se met au lit & dort tranquillement.
De l'autre part, le caſuiſte porte
Si rudes coups contre revêche cas,
Que le champ même, où ſi fort il s'emporte,
Sous lui fondit avec bruyant fracas.
A ce bruit-là, notre ſœur réveillée,

Prête l'oreille, entend, émerveillée,
Soupirs, confus discours, cris sérieux :
Puis s'approchant de la cloison mal jointe,
Pousse au travers ses regards curieux ;
Y voit l'Abbesse avec l'Abbé conjointe,
S'entrecheurtant en combat furieux,
Et tous les deux, sans souci de décence,
Ayant habits pas plus mystérieux
Qu'Adam ni qu'Eve en leurs jours d'innocence.
La simple Sœur par les trémoussemens,
Par les soupirs & les gémissemens
De Dame Abbesse abattue & foulée,
Crut que l'Abbé qui d'un autre côté
Etroitement la tenoit accolée,
De l'étouffer eût noire volonté ;
Et dans la chambre elle accourt alarmée,
En s'écriant : ah ! mon frere, arrêtez !
Pourquoi meurtrir Abbesse tant aimée ?
Sur moi plutôt ces rudes coups portez....
Mais bien plutôt, dit l'autre haletante,
Et grimaçant comme en convulsion,
Mouvant malgré cette interruption
Hanches encor comme une nef flottante ;
Mais bien plutôt, retire-toi d'ici,
Jeune étourdie, & par ton vain souci,
Ne trouble pas le cours d'un exorcisme
Qu'a bien voulu ton frere m'octroyer,
Pour le démon mon ame nettoyer.

L'esprit confus d'un si lourd solécisme,
La pauvre Sœur sortit & se coucha.
Mais le sommeil en vain elle chercha,
Toute la nuit trouble en soi sentit naître,
Sans toutefois la raison en connoître.
De l'exorcisme & d'endroit méconnu,
Qu'avoit noté dans l'exorciseur nu,
Lui revenoit toujours brûlante idée,
Dont s'agitoient en elle esprits mutins;
Si qu'elle crut que par l'un des lutins
De son Abbesse elle fût possédée.
Non sans raison de ce persuadée,
La simple Sœur sagement résolut
D'aller prier son frere qu'il voulût
L'exorciser. C'est ainsi que Nature
A l'innocence a soin de s'expliquer,
Qu'en ses besoins elle fait lui marquer
Le droit chemin qui mene à sa pâture.
Adonc le jour sur l'horison brillant,
Et de Démons l'Abbesse délivrée
En pleine paix dans son lit sommeillant,
La jeune Sœur d'ardeur comme enyvrée,
Sans se donner le temps de s'habiller,
Court à son frere, & s'en va l'éveiller;
En peu de mots son trouble elle propose,
En peu de mots la cause elle en expose.
N'en doute point, répond le Papelard,
Et plus content que chat qui mange lard,
C'est un Démon échappé de l'Abbesse,

Qui, quand tu vins nous interrompre, eut l'art
D'entrer en toi : mais ſon orgueil s'abbaiſſe,
Quand il me plaît, & vais, ma chere Sœur,
Chaſſer de toi ce Démon poſſeſſeur.
Lors en ſon point il la met en poſture,
Il vous parcourt de l'œil & de la main
Appas ſecrets où jamais œil humain
N'eût pénétré ſans cette conjoncture :
Puis au grand œuvre enfin il aviſa.
Douleurs d'abord l'Exorciſme cauſa ;
Mais le Démon s'échauffant à meſure
Qu'il s'échauffoit, la douleur s'appaiſa :
Et tels plaiſirs fit même avec uſure
Par ſes efforts le malin reſſentir,
Quand par vertu, par force exorciſante
D'un corps ſi gent fut contraint de ſortir,
Qu'en ſes tranſports s'écria l'innocente ;
C'eſt mon bon Ange, & non pas un Démon
Qu'exorciſez, mon frere, de la ſorte.
Dieux ! qu'il eſt doux, faites qu'il reſte en mon.
Dire vouloit en mon ame charmée,
Mais à ces mots elle reſta pâmée.
Trois fois encor l'ardent Exorciſeur,
Pour appaiſer l'effort du Priapiſme,
Trois fois le fit ; trois fois encor la Sœur
Subit la peine, & ſouffrit l'exorciſme.
Ainſi prit fin, ainſi l'Abbé content
Des deux Nonains prit congé le plus tendre,
Et ſans tarder pareils lacs s'en va tendre

Au ſien butin, à qui ſon cœur prétend,
Ce ſien butin étoit la Sœur aînée;
Et celle-ci par l'Hymen rafiné e,
Sage d'ailleurs par froid tempérament,
Ne pouvoit être aiſément amenée
Dans les panneaux que tendoit cet Amant.
Mais que ne peut patience cautelle!
Eſt-il ſouris, tant adroite ſût-elle,
Que ne ſurprenne un chat, qui conſtamment
L'attend, l'obſerve, & près de ſon trou veille?
La tierce Sœur aimoit éperdument
Les Lanſquenets, & ce ſeroit merveille
Si de ces lieux, où comme Préſident
Siége Avarice, ayant pour Ajudant
Filouterie aux doigts pleins de ſoupleſſe,
Quelqu'un ſortoit en premiere ſimpleſſe.
Mais abrégeons: la Dame un jour perdit
Sur ſa parole une aſſez groſſe ſomme;
Et pour payer n'ayant fonds ni crédit,
Vint à l'emprunt à notre benoît homme,
Qui temps ſi propre à ſes fins ſit valoir.
Il dit d'abord que bien auroit vouloir
De lui prêter & de la ſatisfaire,
Mais qu'il étoit hors d'état de le faire;
Et le lui dit de façon qui marquoit
Que volonté, non pouvoir lui manquoit.
Sur ce refus davantage on le preſſe;
A la priere on joint mainte careſſe,
On vous l'embraſſe, on le baiſe ſi bien,

Qu'ainſi

Qu'ainſi qu'eût fait tout autre homme de bien,
Moiſſon de roſe il vous fait ſur ſa bouche,
Moiſſon de lys il vous fait ſur ſon ſein.
Roſes & lys de prendre il eut deſſein
En autre lieu, qui d'Amours eſt l'eſſaim;
Mais de ce Champ le paſſage on lui bouche.
Pour ſe l'ouvrir il promet d'acquitter
La ſomme due, & promeſſe verbale
Rien n'opérant, à ſes yeux il étale
Bourſe garnie & la lui fait tâter,
En retenant toutefois avec force
Par les cordons cette tirante amorce.
Cet objet meut, il ouvre le chemin,
Mais ſeulement il l'ouvre pour la main:
Car quand plus loin on pouſſe la carriere,
Tout de nouveau ſe ferme la barriere;
Et le préteur, ſuivant le pas urgent,
Ainſi lâchant ou retenant la bourſe,
Ouvrant chemin, ou le tenant fermé,
Tire long-temps, quand ſoudain cette courſe
Il mit à chef: par l'obſtacle enflamé
Il franchit tout, & tant fut animé
Ce doux combat, que bourſe diſputée
Fut des deux parts languiſſamment quittée.
Partant, Seigneur, voyez par le menu,
Réellement & ſans nulle hypotheſe,
A ſes trois fins notre Abbé parvenu.
Donc je reviens à ma premiere theſe,
Et je conclus que pour cœurs innocens

Luxure n'a plus adroits émiſſaires,
Ni chaſteté plus puiſſans adverſaires,
Qu'Abbés prêteurs, ou Moines henniſſans.
Galans du monde avec douce manieres,
Diſcours flatteurs & ſoins les plus preſſans,
En obtenant juſqu'aux faveurs dernieres
Ne font au plus que ſéduire les ſens :
Mais les caffards, dont les dehors nous trompent,
Eſprit & cœur totalement corrompent.
Maris adonc, qui tant de ſoins prenez
Pour conſerver l'honneur de vos familles,
Meres auſſi, qui pour nymphes gentilles
Semblables ſoins ſans ceſſe vous donnez ;
En vain veillez ſur vos femmes, vos filles,
Si n'écartez de vos tendres brebis
Ces loups cachés ſous d'honnêtes habits,
Loups déguiſés ſous figure civile,
Dont un ſuffit pour corrompre une Ville.
Et vous, Seigneur, à ces loups raviſſans
Si déſirez arracher votre proie
Qui comme fit jadis la pauvre Troye,
Par un cheval plein de dols amoureux
S'eſt laiſſé prendre, accourez en perſonne :
A chaqu'inſtant, à chaque heure qui ſonne,
L'Amour prodigue en ces lieux votre bien.
Si donc voulez ravoir votre conquête,
Qu'il vous ſoit dit en ſtyle de requête,
Venez ici, grand Comte, *& ferez bien.*

CONTE XIX.

L'ANNEAU DE MERLIN,

A MADAME LA COMTESSE DE B . . . .

Sur ce qu'elle avoit dit que les hommes ne ſont capables que de converſations frivoles, tant qu'il leur reſte quelque tempérament, & que déſormais elle n'en admettroit aucun dans ſa ſociété, qui n'eût fait auparavant preuve d'impuiſſance. 1715.

Vous qui malgré corps gent & gracieux,
Dont pour ſa gloire Amour vous a douée,
Aux ſeuls talens, aux dons plus précieux
Du pur eſprit vous êtes devouée,
Qui pour cela de vos devis charmans
Avez banni ce qu'on appelle Amans,
Peuple groſſier qui de vile matiere
Ont en naiſſant reçu leur forme entiere,
Voyez pour vous ce qu'aujourd'hui j'ai fait.
L'Amour jadis faiſoit toute ma cure,
Et ne croyois d'autre bonheur parfait
Que celui-là que ſon ardeur procure.
Dans cette foi ſang toujours véhément,

Vifs aiguillons d'ardent tempérament
Me confirmoient, & venoient me promettre
Plaiſirs ſans nombre à goûter tour-à-tour :
Mais pour me faire en vos conſeils admettre,
J'ai renoncé, ſans eſpoir de retour,
A tous ces biens que pourrois me permettre.
Breuvage ai pris de ſi froide vertu,
Qu'éteint il a dans moi toute étincelle
Du feu qu'aurois vainement combattu,
Et que l'amour dans notre ſang recelle ;
Si que déſirs qu'il a mis dans mon cœur
Ont à l'inſtant pris forme de langueur,
Par les efforts de cette médecine,
Comme voyons ſur arbre ſe ſécher
Et fleurs & fruits, lorſque de leur racine
Le fer a ſu les filamens trancher.
Par les fureurs de la vieille Cybelle
Ne fut Atys en pire état réduit ;
Adieu vous dis, maîtreſſe la plus belle,
Ores ne puis être par vous ſéduit.
Charmes aucuns, même l'Anneau magique,
Dont je vous vais le pouvoir raconter,
Pas ne pourroient, par leur force énergique,
Tendre déſordre en mes ſens exciter.

Il vous ſouvient (car à votre mémoire
Sont tous les temps également préſens,
Lorſque ſur-tout les cas en ſont plaiſans)
Il vous ſouvient de le fâcheuſe hiſtoire

De VOLTIGER, qui ſous ſes loix lia
Tous les Bretons douze ſiecles y a.
Sur ſes vieux ans d'une Nymphe gentille
Il fut épris, & déſirs impuiſſans
N'étoient pâture à contenter les ſens
D'un jeune objet en qui le ſang pétille.
Il eut recours au chef des Négromans,
Au grand MERLIN, qui par enchantement
Tant ſe rendit maître des élémens,
Qu'en jours ſereins exciter les tempêtes,
Les arrêter au fort de leur fureur,
Torrens de ſang faire choir ſur les têtes,
Spectres par-tout répandre avec horreur,
Monts orgueilleux d'un pays dans un autre
Parmi les airs, comme oiſeaux tranſporter,
Forcer la lune à joindre avec le nôtre
Son globe errant, le ſoleil arrêter,
Faire rentrer dans leurs grotes profondes
Les vaſtes mers, puis noyer ſous les ondes
Tout un royaume avec ſes habitans,
N'étoient pour lui que légers paſſe-temps.
Au grand Merlin, dis-je, le Prince explique
Son cas piteux, & Merlin pour réplique,
Lui dit, Seigneur, recevez cet *Anneau*,
L'ouvrage en eſt plus utile que beau,
Quoique d'ailleurs riche en ſoit la matiere,
L'ayant au doigt, lorſque ces mots direz,
Frere très-cher, auſſi-tôt ſentirez
Vénus en vous deſcendre toute entiere.

Ce n'eſt le tout : car le ſolide feu
Dont eſt rempli, par ſes vertus encloſes,
Proportion ſait mettre entre deux choſes
Qui d'ordinaire entr'elles en ont peu ;
Car ſi ſouvent eſt nature trompée
Dans ſon travail, que rarement l'épée
Eſt convenable au fourreau préſenté.
Or, par l'Anneau qu'ici vous ai vanté,
Juſte meſure eſt ſi bien établie
Entre les deux, que mieux n'eſt ajuſté
L'axe à ſon pôle, & que mieux ne s'y lie.
Je dois encor, dit-il, vous avertir
De prendre garde à ne pas pervertir
L'arrangement des paroles preſcrites :
Frere très-cher, eſt leur arrangement,
Et les verriez ſelon cet ordre écrites,
Sur l'Anneau même en chiffre négromant,
Si comme à moi ces doctes caracteres
Vous découvroient leurs plus profonds myſteres.
Que ſi changiez une fois ſeulement
Cet ordre-là, dans cet inſtant le charme
Perdroit ſa force, & nul enchantement
Ne le rendroit à priere ni larme.
Ces mots finis, l'enchanteur diſparut,
Comme à nos yeux diſparoît la fumée,
Ou dans les airs une poudre enflammée.
De ſon côté le bon Prince courut
Faire du charme épreuve avec ſa femme,

Déja vieillotte, & qui d'aucune flâme
Ne le poignoit ; mais il ne voulut pas,
Douteux encore & plein de défiance,
Aller tenter ſur de jeunes appas
De ſon anneau la prime expérience.
Quoi qu'il en ſoit, toutes ſes fonctions
Remplit l'Anneau, force, dimenſions,
Rien ne faillit : mais pourtant aux dernieres,
Aiſé n'étoit donner proportions,
Tant grande étoit la Reine en ſes manieres ;
Auſſi le Prince à lui même inconnu,
Centaure crut être au moins devenu.
De l'autre part, pleinement ſatisfaite
Etoit la Reine, & par tous les tranſports
Qu'avoient cauſés ſes ſoins & ſes efforts,
Comme Vénus elle croit être faite,
Et de jeuneſſe & d'attraits éclatans,
Pouvoir le prix diſputer au Printemps.
Le lendemain, combien d'impertinences
Mit-elle au jour ! mignardes contenances,
Air étourdi, parler, rire enfantin ;
Puis ſur un lit languiſſamment gîtée,
Tout lui déplaît, dit-elle, tout lui nuit,
Elle ſe plaint d'avoir été la nuit
Par un Lutin ſans relâche agitée :
Puis maux de cœur s'imaginant ſentir,
Voilà, dit-elle, à quoi ſont bons les hommes,
Nous devrions, foibles comme nous ſommes,
A leurs déſirs ne jamais conſentir.

Puis d'un miroir glace lice & frottée
A pas dandins elle va conſulter,
Tirant de loin gorge décoletée ;
Et s'y voyant au vrai repréſenter,
Face ridée, œil mort, nez de bécaſſe,
S'inſcrit en faux contr'elle, & la fracaſſe.
Mais laiſſons-là cette Reine exalter
Ses vieux appas, & ſe croire jolie,
En cent façons exhaler ſa folie,
Et revenons à ſon époux charmé.
Ce jour là même étoit à la campagne
Celle pour qui ſon cœur eſt enflâmé ;
Il y vola, ſon anneau l'accompagne :
Lâche à ſon doigt, & paſſant un ruiſſeau,
Où ſon cheval violemment s'emporte,
L'anneau du doigt s'échape & tombe en l'eau,
Sans que le Prince y fît aucune ſorte
D'attention, pourſuivant ſon chemin.
Mais ſur les lieux quand il voit qu'en ſa main
Manque le nerf de ſes forces galantes,
Quel eſt ſon trouble, & combien violentes
Sont ſes douleurs comprendrez aiſément ;
Et bien croirez que, ſans perdre un moment,
Il renvoya ſon eſcorte nombreuſe
Par monts, par vaux, par forêt ténébreuſe,
Par tout enfin où l'avoit vu marcher,
Soigneuſement ce tréſor rechercher,
Tandis que lui, pour charmer ſa détreſſe,
De ſes feux vains entretient ſa Maîtreſſe.

Avec ardeur, pendant cet entretien,
Frere très-cher, mille fois il s'écrie,
Mais ſans l'anneau vainement il le prie,
Frere très-cher, ne lui répondit rien.
Ce fut bien pis, lorſque de ſa pourſuite,
Sans ſon anneau, revint toute ſa ſuite :
Avec aigreur le Roi l'en querella,
Mais ſans raiſon, car bague en l'eau perdue
Pouvoit-elle être à ſiens aucuns rendue ?
Le ſeul haſard pouvoit faire cela.
Auſſi fit-il, car à ſix mois delà
Un grand Prêcheur, Prêtre, je crois Druïde,
(Et pas ne ſai quelle Religion
Régnoit alors dans cette région)
Se promenant près du cryſtal fluide
De ce ruiſſeau, pour ſermon agencer
Que ce jour même il devoit prononcer
Devant le Roi, vit au travers de l'onde
Qui murmuroit ſur un ſable argenté,
De ce joyau la brillante clarté :
Il va le prendre en cette eau peu profonde,
Le voit, l'admire, & le met à ſon doigt ;
Puis vers l'endroit où ſermoner il doit,
A pas comptés gravement s'achemine,
De doctes traits ſon diſcours pourvoyant.
Là, ſous un chêne au faîte verdoyant
Qui fiérement ſur la forêt domine,
Aſſiſe à l'ombre étoit déjà la Cour :
Le Prédicant ayant pour tout atour

Tunique blanche & de fin lin tiſſue,
Sur un terrein à coupe un peu boſſue
D'où chacun peut & l'entendre & le voir,
Se place & fait montre de ſon ſavoir.
Texte d'abord à voix baſſe il expoſe,
D'un ton plus vif ſes trois points il diſpoſe,
Puis argumens avec force il pourſuit :
Enfin avec emphaſe pathétique,
Avec clameur & tranſport extaſique,
Saine morale il débite ; & c'eſt-là
Qu'au Roi portant parole affectueuſe,
Et le nommant par licence prêcheuſe,
Frere très-cher, ſoudain le charme alla,
Et du Prêcheur mémoire tant troubla,
Que plus ne put pourſuivre ſa harangue.
Il ne fait plus qu'en ſa bouche mâcher,
En héſitant & remâcher ſa langue,
Toujours ſes mots étoient, *Frere très-cher* :
Or, chaque fois que ces mots il répete,
Frere très-cher, avec nouvel effort,
Comme un courſier qu'anime la trompette,
Preſſe & devient plus ardent & plus fort.
Aux premiers ſons, modeſte il ſe contente
De ſoulever en maniere de tente
Le chaſte habit ; mais las de ſa priſon,
Pour en ſortir, *Frere très-cher* moins ſage
Se meut, s'agite, & trouvant un paſſage
Vient ſe montrer brillant ſur l'horiſon.
A cet aſpect, que dirent, que penſerent

Dames de Cour qui préſentes étoient ?
Toutes d'abord les paupieres baiſſerent,
Puis ſur les yeux doigts entr'ouverts mettoient
Si que regards au travers s'écartoient,
Et bien jugez où ces regards portoient.
Alors déſirs tellement s'agacerent,
Qu'autres pour voir ſur leurs pieds s'élancerent,
Qu'autres auſſi ſur terre ſe placerent.
La Reine même, après avoir long-temps
Contenu feux & déſirs très-preſſans,
Tant à la fin ſe ſentit picottée,
Que ſi le Roi n'eût ſa courſe arrêtée,
Juſqu'au toucher elle ſe fût portée.
Mais prudemment le Prince la ſuivit,
Et la ſuivant à découvert il vit
Du Sermoneur dans la main étendue,
Bague ſi chere & ſi long-temps perdue.
Pour la ravoir en hâte il accourut;
Il la reprend, & ſoudain diſparut
Frere très-cher, aux regards qu'il attire,
Et tout rampant ſous ſon toit ſe retire.
Ce qui ſuivit ce ſpectacle enchanté,
Si mainte Dame & la Reine elle-même,
Pleines encore de leur ardeur extrême,
Eurent depuis la curioſité
De contempler cap à cap ce grand Prêtre,
Si l'homme ſaint de cet Anneau défait
Put galemment en ſoutenir l'effet,
Se montrant tel qu'on l'avoit vu paroître,

Pas ne le ſai, ni ne le veux ſavoir :
Car le ſachant, ſans doute irois le dire,
Le dire auſſi ne pourrois ſans médire,
Et pas ne veux pareils remords avoir.
Dirai pourtant, ſans que remord m'étonne,
Que ſi pour lors Dames de Cour Bretonne
Telles étoient que celles de nos Cours,
Le Prédicant entr'elles eut grand cours,
Et que ſi lors, comme nos gros Chanoines,
Prêtres étoient, ou comme ſont nos Moines,
Nul au Druïde envain n'eût eu recours.
Mais ces deux faits ne ſont de mon hiſtoire :
Suivons l'Anneau dans les mains qu'avez vu.
Adonc le Roi de ſon Anneau pourvu,
Et ſatisfait comme pouvez le croire,
S'en va tout fier voir ſa jeune Beauté ;
Dit qu'aux plaiſirs qu'il prépare à ſa ſâme
Ne ſuffiroient, ni ſa vivacité,
Ni les tranſports qui regnent dans ſon ame ;
Et pour tenir tout ce qu'il lui promet,
Déshabillé, ſans tarder il ſe met,
Et la fait mettre avec lui dans ſa couche :
Où la ſerrant corps à corps, bouche à bouche,
Les mots preſcrits tout haut il répéta.
Mais des humains, ô projets trop frivoles !
Dans ſon ardeur tant il ſe tranſporta,
Qu'il renverſa l'ordre de ſes paroles :
Et ſavez-vous ce qu'il en réſulta ?
Dans cette couche où tenoit embraſſée

Beauté charmante à lui plaire empreſſée,
Toute la nuit ſa Majeſté ſienta.
Cent fois en vain, pour réparer ſa faute,
Frere très-cher, il prononce à voix haute,
Tout le pouvoir du charme étoit perdu,
Et ne put onc être à l'Anneau rendu.
Ainſi le Roi ne pouvant ſatisfaire
Ses vains déſirs, encor moins contenter
Son jeune objet, n'eut rien de mieux à faire,
Que de s'aller en bain tiede jetter:
Et je croirois que l'affaire portée
Juſqu'aux Enfers, & que là racontée
Dans tous ces cas, bien en rit le malin
Qui dans le charme avoit ſervi Merlin.
Voilà le Conte, & ſur cette aventure
Où du démon la maligne impoſture
Si bien paroît par tous ces contretemps,
Donner devrois mainte leçon chrétienne;
Mais de cela n'ai volontiers le temps.
Je reviens donc à ma premiere antienne.
Et je vous dis que par la potion
Dont vous ai fait triſte deſcription,
Tant de mon ſang eſt la chaleur éteinte,
Que de l'Anneau le magique pouvoir
Mes ſens glacés ne pourroit émouvoir;
Et que partant, ſans ſcrupule & ſans crainte,
Dans vos congrès pouvez me recevoir.
Il eſt pourtant, ſi j'ai bonne mémoire,

Un autre Anneau (1) par Rabelais prôné ;
Que ſi par vous j'en étois guerdonné,
Mieux pourroit-il que charme & que grimoire
Rendre à mes ſens leur premiere chaleur,
Et pas ne ſai ſi ce ſeroit malheur,
Que d'employer par fois cet intermede:
Mais en tout cas j'en prévois le remede,
Remede sûr dont trop vous ſervirez,
C'eſt que jamais ne m'en guerdonnerez.

(1) L'Anneau d'Hans-Carvel.

CONTE XX.

DAMIS ET ZÉLIRE,

A M. LE DUC DE NOAILLES.

De nos égaux lorsque nous recevons
Quelque bienfait, aisément nous pouvons
Leur en marquer notre reconnoissance :
Simple amitié leur parle librement ;
Puis vif transport, puis tendre embrassement
Du vain discours suppléant l'impuissance,
Vont jusqu'au cœur doucement inculquer
Ce que n'a pu le langage expliquer.
Mais près des Grands, c'est chose embarassante.
De leurs bienfaits que nous soyons comblés,
Qu'en notre cœur pour eux soient rassemblés
Tous les transports d'ardeur reconnoissante,
Si nous voulons à leurs yeux les tracer,
D'un froid dehors respect vient les glacer ;
Si qu'il nous faut manquer à la décence,
Si nous prenons tant soit peu la licence
De déployer nos cœurs à leur aspect,
Ou bien manquer à la reconnoissance,
Si nous voulons leur garder le respect.

Pas ne conçois de cette politeſſe
Quelle eſt la fin, ni la délicateſſe.
Si l'amitié que nous avons pour eux
Les ſatisfait, ſert à les rendre heureux,
Pourquoi l'aveu ne nous en pas permettre ?
Entre leurs biens ils ne peuvent la mettre,
Si leur fierté s'obſtine à l'ignorer.
Qu'a d'odieux de ce ſentiment tendre
Le nom ſacré, qu'ils ne veuillent l'entendre,
Que nous n'oſions pour eux le proférer !
Voilà comment nous traitons l'œuvre obſcene
Dans le ſecret : ſi derriere la ſcene
L'uſage en eſt ſans repugnance admis,
Sur le théâtre il n'eſt jamais permis
De l'expoſer, ni de la nommer même.

Un jour de Fête, à l'ombre d'un ormeau,
Jouoient, chantoient dans une joie extrême
Avec Bergers, Bergeres d'un hameau :
Là le haut-bois, pour fête plus complette,
Par ſes fredons de faire tout mouvoir ;
L'Amour auſſi d'y faire ſon devoir,
Car ce ſont-là ſes jours de bonne emplette.
Sur un gazon de mille fleurs ſemé,
Du tendre feu dont leur cœur eſt charmé
Parloient Damis & la belle Zélire.
Dans leurs regards l'un à l'autre attachés,
Un curieux aiſément eût pu lire
Ardens déſirs en leurs ames cachés :

Mais

Mais là chacun tant à ſa propre affaire
Donnoit de ſoins, qu'aux affaires d'autrui
Attention nul ne ſongeoit à faire.
Combien d'Amours voyons-nous aujourd'hui
Scandaliſés, tombés dans l'infamie,
Que pas n'auroient ſoupçons les plus légers
Notés, flétris de leur dent ennemie,
Si parmi nous, comme entre ces Bergers,
Chacun n'étoit attentif qu'à ſa mie!
Adonc Damis Zélire entretenoit,
Et lui parlant, par-ci, par-là prenoit
Tendres baiſers, ſur ſes yeux, ſur ſa bouche;
Puis blanc tetin chemin faiſant il touche,
Puis main ardente ardemment promenoit
Sur ſes genoux, ſur cuiſſe ronde & ferme
Que juſqu'au haut doucement patinoit;
Si que l'Amour bien fort ſe mutinoit,
Et fiérement chez lui ſe démenoit
Sous le nuage importun qui l'enferme.
Mais chez Bergers, toujours mal boutonnés,
Nuages tels ſont bientôt détournés:
Le voile fuit, & l'Amour à Zélire
A découvert dans l'inſtant ſe fait voir.
Sur jeune cœur que tient tendre délire,
D'un tel amour on connoît le pouvoir:
Lorſque ſur-tout on le voit face à face,
Il n'eſt raiſon, bienſéance, devoir
Que ſon éclat ne diſſipe & n'efface.
Sur la Bergere il eut tout ſon effet:

Selon pourtant le plus honnête uſage,
Elle rougit, détourne ſon viſage,
Baiſſe les yeux mais tandis qu'elle fait
Tout le devoir de modeſte Bergere,
Haſard malin conduit ſa main légere
Sur cet Amour, par-tout ſe préſentant;
Et l'innocente en ſa main le ſentant,
Veut la tirer, & vraiment la retire,
Mais ſans lâcher ce Dieu leſte & gaillard,
Elle le ſerre, & vers ſon ſein l'attire,
Si qu'on diroit qu'elle tienne un poignard;
Dont en fureur elle veuille s'occire,
Comme jadis, après ſon abandon,
(Ce comme-là me vient comme de cire)
Sur ſon bûcher fit la triſte Didon.
Or, à l'aſpect de la gente mépriſe
Que fait la main de Zélire ſurpriſe,
Satyre oiſif d'un buiſſon la guettant,
De rire éclate, & ce rire éclatant
Sur cette main ſi plaiſamment armée,
Tous les regards fit tourner bruſquement,
Dont la pauvrette, & ſon trop tendre amant,
Eurent depuis mauvaiſe renommée.
Quelqu'un dira: mais fût-ce juſtement
Qu'on les honnit pour cet égarement?
Oui, certe oui; pourquoi? je vais le dire,
Et ce quelqu'un pourra me contredire.
L'homme n'eſt point, parmi tant d'autres maux,

Comme le ſont les autres animaux,
Suivant le cours d'un feu périodique,
Feu qu'en leur ſang une âpre ardeur indique,
Forcé d'aimer en certaine ſaiſon.
En tous les temps Amour verſe en ſon ame,
Par choix, par goût, ſa prolifique flâme:
Mais pour lier ſa ſuperbe raiſon
Au ſoin de voir multiplier ſa race,
De nouveau charme & de nouvelle grace,
Pour lui Nature embellit ce plaiſir.
Et quelle fut cette grace ajoutée?
Ce fut la loi de tout temps reſpectée,
De contenir ſon amoureux déſir:
Cet us gênant, cette contrainte auſtere
De ne fier qu'à l'ombre, qu'au myſtere,
Tous les tranſports que l'amour fait ſentir;
Loi toutefois & ſage & ſalutaire,
Dont peuple aucun n'oſe ſe départir;
Et c'eſt auſſi la ſource précieuſe
Où nous puiſons notre félicité.
Feux délicats, tendre vivacité,
Ardens tranſports, langueur délicieuſe,
Soins empreſſés ſans ceſſe renaiſſans,
Et conſervés même entre les abſens,
Regard qui craint d'en faire trop connoître,
Eſpoir flatteur que ce regard fait naître,
Timide aveu qui charme tous les ſens,
De cette loi ſont les fruits raviſſans.
Or, ſi l'amour n'avoit plus en partage

Tous ces plaiſirs qu'on voit chez lui régner,
Quand le ſecret veut bien l'accompagner,
Quel eſt l'humain qui prendroit davantage
Le triſte ſoin d'accroître & provigner ?
Adonc je dis, ſans craindre la réplique
Qu'on pourra faire à mon long argument,
Que c'eſt pécher contre la République
Que violer ce myſtere charmant ;
Et que partant Damis & ſa Bergere,
Quoique d'ailleurs leur faute fût légere,
Avec raiſon de tous furent honnis,
Et méritoient d'être encor plus punis.
Mais l'amitié, mais la reconnoiſſance,
(Car je reviens à mon premier diſcours)
Pour ſoutenir leur aimable puiſſance,
N'ont pas beſoin de ce charmant ſecours :
A découvert elles doivent paroître,
Et comme un fleuve en ſon paiſible cours
Toujours coulant, toujours auſſi s'accroître.
O vous, Seigneur, à qui ceci j'écris,
Souffrez qu'ici cette erreur je ſupprime,
De tels abus doivent être proſcrits ;
Et permettez qu'avec vous je m'exprime
Dans ma ſimpleſſe & ma naïveté.
Bien m'avez fait que n'avois mérité,
De ce bienfait naquit reconnoiſſance,
Reconnoiſſance amitié va germant,
De l'amitié zele ardent prend naiſſance,
De celui-ci maint autre ſentiment,

Et tout ce train de généalogie
Fait dans mon ſein ſi pétulante orgie :
Dans ſa priſon chacun d'eux échauffé,
A ſon excès tellement s'abandonne,
Que bien faudra, ſi l'effor ne leur donne,
Que les étouffe, ou qu'en ſois étouffé.
Les étouffer ſeroit rigueur extrême,
Puis les enfans nés de vous me ſont chers,
Souffrir auſſi qu'ils m'étouffent moi-même,
Ce ſeroit trop. Les plus mauvais nochers
Ne ſe vont point briſer ſur les rochers,
Tant que les vents & la voile permettent
D'en garantir leur nef, & qu'ils promettent
A leurs efforts quelque port de ſalut.
Ainſi, Seigneur, en cas qu'il ne fallût
Pour me ſauver, pour auſſi ſatisfaire
Tous ces enfans, que vous les préſenter,
Permettez-moi par grace de le faire.
Pas ne devez leur abord redouter ;
Car entre nous (ſoit dit en confidence)
Pour modérer leur trop vive imprudence,
Adroitement reſpect s'y mêlera,
Et leurs tranſports ſagement calmera :
Son air glacé ſeulement il perdra,
Et d'amitié l'air naïf il prendra.

DON JUAN
ET
ISABELLE.

A M. LE COMTE DE PONTCHARTRAIN.
1693.

Vous me faites des reproches, Monseigneur, de ce que je ne vous écris pas assez souvent, & ces reproches me sont très-agréables ; ils me marquent que vous me faites l'honneur de vous ressouvenir de moi, & que mes lettres ne vous déplaisent pas. Cependant j'ai pris la liberté de vous en écrire quatre depuis mon embarquement.

Si ces Epîtres perdues
Ne vous furent pas rendues,
C'est un accident fatal
De ma mauvaise fortune :
Mais pour réparer ce mal
J'en ferai trente pour une.

Trop heureux, ſi de retour
Aux lieux où fait ſon ſéjour
La tendre Beauté que j'aime,
Je pouvois faire de même
Pour réparer les plaiſirs,
Dont une abſence cruelle
Prive nos brûlans déſirs;
Et plein d'une ardeur nouvelle
Dire, ſans menſonge aucun,
Plus ne vous plaignez la Belle,
J'en ferai trente pour un.

Il s'agit ici, Monſeigneur, d'une Nouvelle Portugaiſe, que j'ai écrite exprès pour vous, & ornée, autant que mon peu de loiſir & les incommodités du Vaiſſeau ont pu me le permettre. Vous y trouverez peut-être la vertu d'Iſabelle, mon Héroïne, fort expoſée entre les mains d'un Corſaire Salétin, & je ne ſai ſi tous les tours que je me ſuis efforcé d'y donner pourront ſauver ſon honneur dans votre eſprit. En tout cas, ſur le grand nombre de filles déshonorées qu'il y a dans le monde, une de plus ou de moins doit être comptée pour rien, & j'eſpere que ce malheur n'allumera pas les foudres de Jupiter.

On ne ſait point ſi le Corſaire
Fut homme ſage & retenu;
Mais telles gens ne le ſont guere,

Et leur caractere eſt connu.
Ce que l'on ſait, c'eſt qu'Iſabelle
Aux yeux de ſon Amant n'en parut pas moins belle,
Et qu'il n'en fut pas moins touché ;
Soit qu'il ne voulût pas pénétrer ce myſtere,
Ou qu'il crût ſagement qu'un crime involontaire
Ne doit pas paſſer pour péché.

Quoi qu'il en ſoit, Monſeigneur, voici l'Hiſtoire, & vous verrez par la lecture que ſi Ali-Achmet a eu l'inſolence d'attenter à l'honneur de mon *Iſabelle*, je m'en ſuis bien vengé ſur *Zaïla* ſa chere & chaſte épouſe.

J'ai l'honneur d'être, *&c.*

DON JUAN ET ISABELLE.

NOUVELLE PORTUGAISE.

L'ESPAGNE & le PORTUGAL, qui pendant tant de siecles ont été le théatre des plus grandes actions militaires, ne le sont depuis long-tems que des aventures galantes, & je ne sai s'ils n'ont pas plus gagné en cela que perdu. Ce changement leur vient de la tranquillité dont jouissent leurs Peuples, & de l'oisiveté dans laquelle ils vivent. La tranquillité & l'oisiveté ne sont-elles pas préférables à la gloire & à tous les autres biens ? C'est dans ce pays-là que regne véritablement l'Amour. Ailleurs, il y a moins d'Amour que de déréglement & de coquetterie. Le repos, le loisir, le climat, le tempérament, la nourriture, l'éducation, les coutumes, tout semble concourir à les rendre amoureux ; & dans ces deux Royaumes, il n'y a point de Villes ni de Villages, si petits, si pauvres qu'ils puissent être, qui n'aient leurs aventures extraordi-

naître à raconter, & qui n'en fournissent tous les jours de nouveaux exemples. L'Historiette que je vais écrire, & que j'ai apprise sur les lieux des personnes mêmes qui y ont eu le plus de part, pourra servir de preuve à ce que j'ai avancé.

Dans *Villanova*, petite Ville maritime de la Province, ou plutôt du Royaume des *Algarves*, qui fait une partie de celui de Portugal, il y a deux familles considérables en naissance, en biens & en autorité. Ces deux familles sont depuis long-temps liées entr'elles d'une étroite amitié ; mais elles ne l'avoient jamais été si fortement que dans les personnes de Don *Pedro Oliviero Almaro*, & de Don *Francisco Fernando de Ribera*, chefs de l'une & de l'autre. Ce dernier, homme capable de grandes choses, ayant perdu une femme qu'il aimoit tendrement, & pour laquelle il avoit toujours négligé les soins de sa fortune, libre alors, & n'étant plus occupé que du désir d'acquérir des honneurs & des richesses à un fils unique qu'il en avoit eu, obtint de la Cour un Gouvernement considérable au Brésil ; mais comme ce fils, pour lequel il s'exposoit aux fatigues & aux dangers de ce voyage, étoit encore dans un âge trop foible, il ne put se résoudre à l'y exposer lui-même, & le laissa entre les mains de Don Pedro

Oliviero Almaro, ſon intime ami, qu'il pria d'avoir ſoin de ſon éducation. Don Pedro ſachant combien étoit cher à ſon ami le dépôt qu'il venoit de lui laiſſer, ne négligea rien pour le bien élever : auſſi trouva-t-il un ſujet digne de ſon attention, & bientôt l'amitié qu'il avoit pour le pere eut moins de part aux ſoins qu'il prit du fils, que la tendreſſe qu'il conçut pour ce fils même. Don Juan, c'eſt le nom de cet enfant, n'étoit alors âgé que de huit ans ; mais on ne pouvoit déja le connoître ſans l'aimer. Toutes les graces du corps, toute la complaiſance de l'humeur, & toute la vivacité de l'eſprit étoient raſſemblées en lui : il y avoit pourtant dans le monde une perſonne (c'étoit Iſabelle, fille de Don Pedro Oliviero Almaro) en qui toutes ces qualités ſe rencontroient auſſi, en un ſi haut degré, qu'elle ſembloit lui en diſputer l'avantage, & les ſentimens étoient fort partagés là-deſſus. Toutes les femmes jugeoient en faveur de Don Juan, & tous les hommes en faveur d'Iſabelle ; mais les uns & les autres convenoient également que tous les deux étoient ce qu'il y avoit de plus parfait ſous le Ciel.

Don Juan fut élevé avec Iſabelle : ils étoient à-peu-près de même âge, & cette convenance, jointe à toutes celles qui ſe

trouvoient en leurs personnes, fit naître entr'eux une sympathie qui prit bientôt un autre nom. Les amours sont enfans, & se plaisent quelquefois à jouer avec l'enfance. C'est même à la faveur de cet âge innocent qu'ils établissent mieux leur pouvoir; & les passions qu'ils font naître sont d'autant plus fortes & plus durables, qu'elles jettent leurs racines parmi la confiance & la sincérité. Don Juan & Isabelle sentirent dès-lors l'un pour l'autre ce que dans un âge plus parfait ils devoient inspirer à tout le monde. Etoient-ils un moment séparés, plus de plaisir, plus de passe-tems pour eux: étoient-ils ensemble, tout devenoit pour eux plaisir & passe-tems. Jamais affections ne furent si égales; jamais volontés si unies; enfin jamais l'amour ne se fit tant sentir avant de se faire connoître; mais il se fit connoître enfin. Ce sentiment étoit trop vif pour pouvoir être long-temps confondu avec les autres, & voici comme ils le débrouillerent dans leur cœur. Isabelle avoit auprès d'elle une gouvernante qui aimoit fort la lecture des romans; Don Juan étant un jour seul avec Isabelle dans la chambre de cette gouvernante, & ayant trouvé sur la table un de ces livres, l'ouvrit & en lut le titre en badinant. Ce titre donna de la curiosité à Isabelle; elle le pria d'en lire quel-

ques pages. Don Juan étant tombé ſur une peinture qu'un amant & une maîtreſſe ſe faiſoient l'un à l'autre de leur amour, Iſabelle trouva les ſentimens de la maîtreſſe ſi conformes aux ſiens, qu'elle en rougit & en devint rêveuſe. Don Juan, qui avoit trouvé la même reſſemblance entre les ſiens & ceux de l'amant, ceſſa de lire; & après avoir auſſi rêvé quelque-tems: « Iſabelle, dit-il ingénu-» ment, plus j'y fais réflexion, plus je crois » que j'ai de l'amour pour vous. Depuis que » je vous vois, j'ai penſé mille fois tout ce » que je viens de lire; & la ſeule différence » que je pourrois y mettre, c'eſt que je le » penſois plus vivement encore; mais je » n'aurois pas ſi bien ſu vous l'exprimer. » « Don Juan, répondit Iſabelle en rougiſſant » davantage, je faiſois la même réflexion, » & je ne doute plus que ce ne ſoit de l'a-» mour que j'ai pour vous. J'ai reſſenti mille » fois, ſans ſavoir les démêler, les tranſ-» ports, les craintes, les plaiſirs & les in-» quiétudes que l'on décrit dans ce livre: » mais ſi ce que j'entens dire de ces ſenti-» mens eſt véritable, c'eſt un crime à moi » de les avoir conçus. Cependant je ne ſau-» rois croire que le crime puiſſe ſe préſenter » ſous une figure auſſi agréable que celle-là; » & en tout cas, je ſens que j'aurai bien de

» la peine à m'empêcher d'être toujours » criminelle. » La gouvernante survint, & interrompit cette conversation : ils ne furent pas long-temps sans la reprendre, & tout le fruit de leurs réflexions fut de convenir que non-seulement ils s'aimoient & qu'ils s'aimeroient toute leur vie, mais qu'ils se tiendroient à l'avenir sur leurs gardes, & qu'ils prendroient soin de cacher à tout le monde l'union qui étoit entre leurs cœurs.

Ils passerent ainsi quelques années, jouissant d'un bonheur dont ils ne connoissoient pas le prix, parce qu'ils en avoient joui presqu'aussitôt que de la lumiere, & qu'il n'avoit jamais été troublé : mais enfin le Ciel s'obscurcit sur leurs têtes, & les effraya d'autant plus, qu'il avoit toujours été sans nuages pour eux. Isabelle avoit en ce temps-là environ treize ans, & sa beauté, qui croissoit de jour en jour, faisoit trop de bruit pour les laisser tranquilles. Il se présenta un parti considérable pour elle, & que ses parens crurent devoir accepter. Don Pedro chargea Dona Maria sa femme d'en faire la proposition à sa fille, & de sonder ses sentimens là-dessus. Dona Maria prit donc un jour sa fille en particulier, & après lui avoir exagéré l'avantage de ce parti, elle lui dit que la douceur & la soumission qu'elle avoit fait voir dans

ſa conduite paſſée, ne lui permettoit pas de douter qu'elle n'acceptât ſans balancer une choſe qui lui convenoit ſi fort, & que ſon pere & elle avoient réſolue. Iſabelle, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette propoſition, en fut ſi ſurpriſe, qu'elle reſta immobile. Cependant ſa mere la preſſant de s'expliquer, toute la réponſe qu'elle en put tirer fut un torrent de larmes, qu'elle verſa après s'être long-temps forcée de les retenir.

Dona Maria, qui aimoit beaucoup ſa fille, ne manqua pas d'interpréter favorablement ſes larmes; elle crut que ſa pudeur & la crainte de ſe ſéparer d'elle en étoit la cauſe. Ainſi, après l'avoir embraſſée tendrement pour la conſoler, elle la quitta, ne voulant pas la preſſer davantage pour cette fois; mais elle éclaircit bientôt ce myſtere.

Au ſortir de-là, elle entra dans la chambre de ſon mari pour lui rendre compte de ce qu'elle venoit de faire, & fut fort ſurpriſe d'y voir aux pieds de Don Pedro Don Juan fondant en larmes. Il avoit appris dans la ville la nouvelle de ce mariage, & étoit venu avec l'impétuoſité d'un jeune homme amoureux & déſeſpéré, eſſayer de fléchir Don Pedro: il le conjuroit, par Dieu & les hommes, de ne point achever ce mariage, qu'il nommoit *l'Arrêt de ſa mort*. « Oui,

» disoit-il, Don Pedro, je connois & je ressens vivement les obligations que je vous » ai; elles sont si grandes, que s'il s'agissoit » de prendre parti entre mon pere & vous, » je balancerois, & je ne sai lequel des deux » l'emporteroit dans mon cœur : mais je ne » saurois vous regarder que comme mon » assassin, si vous m'ôtez Isabelle. Je ne vis » que pour elle, & je ne veux plus vivre si » je la perds. Ne me l'ôtez pas, je vous en » conjure, par la tendresse que vous m'avez » toujours marquée, & par celle que vous » avez pour votre fille; car je ne feindrai » point de vous dire ici qu'elle a pour moi » les mêmes sentimens que j'ai pour elle, » & que nos cœurs sont si parfaitement unis, » que vous ne sauriez me porter un coup » qu'elle ne ressente, ni me rendre malheu- » reux, sans la rendre aussi malheureuse. » N'accablez donc pas de douleur deux per- » sonnes, dont l'une doit vous être si chere » par le sang & par son propre mérite, » l'autre par l'amitié & par les soins que » vous avez pris de son enfance & de sa jeu- » nesse. » Dès qu'il apperçut Dona Maria, il alla se jetter à ses pieds, & la conjura, avec les mêmes prieres & les mêmes larmes, de ne point poursuivre ce dessein.

Don Pedro & sa femme, pendant ce dis-

cours, se regardoient l'un & l'autre sans savoir qu'y répondre. Quelqu'irrités qu'ils fussent de ce qu'ils apprenoient, ils ne pouvoient s'empêcher d'excuser ces deux jeunes amans, & la tendresse paternelle parloit également en faveur de l'un & de l'autre. Ainsi, Don Pedro prit le parti de la douceur, & renvoya Don Juan plein d'espérance. En effet, après y avoir bien pensé, il crut ne pouvoir rien faire de mieux que d'écrire à Don Francisco de Ribera, & de lui proposer le mariage de Don Juan avec Isabelle, pour resserrer davantage les nœuds de l'amitié qui avoit toujours été entre leurs familles : mais en attendant sa réponse, Dona Maria ne laissa plus à Don Juan la même liberté de voir sa maîtresse, & ce n'étoit que rarement & en sa présence qu'elle leur permettoit de s'entretenir. Quelque dur que fût pour eux ce changement, l'espérance qui y étoit mêlée en adoucissoit la peine.

Après quelques mois passés, avec beaucoup d'inquiétude, la réponse de Don Francisco arriva. Il mandoit à Don Pedro, qu'il étoit ravi qu'il l'eût prévenu dans une chose qu'il avoit depuis long-temps résolu de lui proposer, qu'il donnoit avec plaisir son consentement au mariage de Don Juan avec Isabelle, & qu'il le prioit seulement d'en dif-

férer la conclusion jusqu'à son retour, qui devoit être dans trois mois, parce que le temps de son Gouvernement finiroit alors. Il est aisé de concevoir avec quels transports de joie nos deux amans reçurent cette nouvelle. Leur espérance devenoit pure & sans mélange de crainte : on leur rendit la liberté de se voir & de s'entretenir, & leur bonheur n'étoit plus troublé que par leur impatience, qui augmentoit tous les jours ; semblable en cela aux rivieres, qui plus elles s'approchent du terme où doit finir leur cours, plus elles deviennent fortes & impétueuses.

Enfin Don Francisco arriva, & toutes choses furent résolues pour le mariage.

Don Juan & Isabelle, ravis & pleins de confiance, regardoient leur bonheur comme certain & assuré ; & qui ne l'auroit cru comme eux ? Cependant ils n'en furent jamais si éloignés, & les voilà qui vont être séparés, sans espoir de se rejoindre jamais.

Dans le temps qu'on faisoit avec empressement les préparatifs pour leur union, un oncle de Don Francisco mourut sans enfans, & le laissa seul héritier d'une riche succession. L'ambition & l'avarice ont toujours été les plus grands obstacles que l'amour ait trouvés dans ses desseins, & son empire ne sauroit

être absolu dans le monde jusqu'à ce qu'il en ait banni ces deux passions. Cette élévation de fortune donna à Don Francisco des vues plus élevées pour son fils. Les biens & l'alliance de Don Pedro lui semblerent trop médiocres, & sans avoir égard à sa parole & à l'attachement de Don Juan, il rompit ce mariage. Il fit plus : comme il connoissoit la tendresse de son fils pour Isabelle, & qu'il craignoit que cette tendresse ne s'opposât aux desseins qu'il formoit pour lui, il voulut la lui faire oublier, & employa pour cela un remede aussi violent qu'inutile. Il apprit qu'il y avoit un vaisseau prêt à mettre à la voile pour le Brésil, il fit enlever Don Juan & l'envoya dans ce pays-là auprès d'un parent qu'il y avoit laissé pour prendre soin de quelques acquisitions qu'il y avoit faites. Je n'entreprendrai point de décrire quel fut le désespoir de ces deux Amans à cette séparation : ce sont des mouvemens qui ne peuvent s'exprimer.

Dès que le bruit de cette rupture fut répandu dans la Province, mille Amans charmés de la beauté d'Isabelle, se présenterent pour remplir auprès d'elle la place de Don Juan, & ce fut une nouvelle peine pour elle que les persécutions qu'elle eut à soutenir de la part de sa famille, & de la part de tous

les prétendans. Elle réſiſta néanmoins à toutes ces importunités, & la fermeté avec laquelle elle y réſiſta, l'en délivra à la fin. Ainſi elle vécut quelque-temps, ſinon moins affligée, au moins plus libre dans ſon affliction. Mais quelque médiocre que fût ce bien, l'Amour le trouva trop grand encore pour un cœur qu'il vouloit mettre aux dernieres épreuves, & le troubla bientôt par le coup le plus terrible qu'il pût lui porter.

Vous voyez combien Don Juan lui eſt cher : elle apprit que dans un combat que les Portugais avoient donné au Bréſil contre les Sauvages de ce pays-là, ſon Amant, emporté peut-être par trop d'ardeur, ou plutôt par ſon déſeſpoir, s'étant jetté témérairement parmi eux, y avoit été tué ; & elle l'apprit à n'en pouvoir douter, puiſque ce fut par le deuil qu'en prit la famille de Don Juan, & par les Services mortuaires qu'on fit pour lui dans toutes les Egliſes de Villanova. L'excès de ſa douleur lui en ôta d'abord le ſentiment, & lui auroit ſans doute ôté la vie, ſi l'Amour qui dans ſes deſſeins éternels en avoit autrement ordonné, ne l'eût, dans ce moment, ſoutenue contre elle-même. Enfin, Iſabelle revenue du premier mouvement, n'ayant plus rien à eſpérer dans le monde, réſolut d'y renoncer, & de

chercher dans la solitude & dans l'austérité une vie convenable à son affliction. Elle en fit la proposition à ses parens, qui s'y opposerent quelque-temps ; mais comme ils l'aimoient beaucoup, ils ne purent s'empêcher de lui accorder une chose en laquelle elle marquoit que consistoit tout son bonheur, & consentirent qu'elle se retirât dans un Couvent qui est près de Lisbonne, plus régulier & plus resserré que ne le sont d'ordinaire ceux de ce pays-là, & dont une parente de Dona Maria étoit Prieure.

Les conseils humains, toujours aveugles, prennent souvent des mesures qui les conduisent à ce qu'ils veulent éviter. Isabelle se retira dans ce Couvent pour fuir le monde, pour se délivrer des importunités de ses parens, qui lui proposoient tous les jours de nouveaux établissemens, & pour s'abandonner toute entiere à sa douleur : mais elle va y trouver des obstacles à toutes ses vues, plus grands qu'elle n'en trouvoit dans la maison de son pere. Il y avoit dans ce Couvent une jeune fille de qualité très-aimable, qui conçut beaucoup d'amitié pour Isabelle : elle entra d'abord dans son affliction & la partagea avec elle. Il n'en falloit pas davantage pour s'insinuer bien avant dans son cœur, ainsi, les voilà liées d'une étroite amitié. Cette

Religieuſe s'appelloit Dona *Cécilia* : elle avoit un frere, c'étoit Don *Guſman de Loredas*, Grand de Portugal ; ce frere l'aimoit beaucoup, & venoit ſouvent la voir, & Dona Cécilia entêtée d'Iſabelle, ne l'entretenoit que de ſon mérite dans toutes les viſites qu'il lui rendoit. Don Guſman, ſur ces récits, eut la curioſité de la voir, & pria ſa ſœur de l'engager à l'accompagner au Parloir la premiere fois qu'il reviendroit. Iſabelle réſiſta fortement à cette priere ; cependant ſon amitié & ſa complaiſance pour Dona Cécilia l'emporterent ſur ſa répugnance & ſur ſes réſolutions. Don Guſman vit donc Iſabelle, il fut charmé de ſon eſprit, & pour ne m'étendre pas en détails inutiles, il ſortit de cette premiere viſite amoureux autant qu'on le peut être.

Il revint le lendemain; mais Iſabelle croyant en avoir déja trop fait, refuſa de le voir, & voilà la paſſion de Don Guſman qui prend de nouvelles forces par cette difficulté. A la troiſieme fois, Iſabelle conſentit à le voir : cette complaiſance redoubla ſon amour. Enfin, il n'eſt plus poſſédé que d'Iſabelle, il ne connoît plus de bonheur que celui de la poſſéder : pour y parvenir il met tout en uſage ; il va à Villanova la demander à ſes parens, & trouve auprès d'eux toutes les facilités

qu'il pouvoit désirer. Il presse, il sollicite lui-même sa famille, qui est une des plus considérables du Royaume, obsede Isabelle & lui demande la même chose. Il fait agir les prieres & l'autorité du Roi; mais toutes ses poursuites auroient été inutiles sans celles de Dona Cécilia. L'amitié, qui paroît si douce & si complaisante, est pourtant fort impérieuse. Elle ne l'est guere moins que l'Amour, souvent même elle l'est davantage. L'Amour est d'ordinaire suspect d'intérêt, & l'on s'en défie. On croit toujours l'amitié désintéressée, on s'y abandonne, & elle ne manque pas d'en abuser. Isabelle résistoit à toutes les autres sollicitations, & ne les écoutoit pas; mais elle ne pouvoit pas en user ainsi avec son amie, & cette amie, adroite & insinuante, sut si bien profiter de ce privilége, que soit par raison, soit par l'autorité qu'elle avoit prise sur son esprit, elle la fit consentir à devenir sa belle-sœur. Les choses étant dans ces termes, Don Pedro, que ses indispositions & la vieillesse empêchoient d'aller à Lisbonne, & qui vouloit assister à ce mariage, écrivit à Don Gusman qu'il le prioit de trouver bon que la cérémonie s'en fit à Villanova, & que pour cela Dona Maria, sa femme, partiroit incessamment, pour aller prendre & conduire sa fille: mais Don Gusman, à

qui ce délai parut trop long, pria une tante qu'il avoit de vouloir bien se charger de cette conduite. Ainsi, Isabelle partit avec cette dame, accompagnée de Don Gusman & de toute la jeunesse de la Cour, qu'il avoit invitée à venir être témoin de son bonheur, & arriva à Villanova.

Don Gusman, qui vouloit marquer sa joie par toutes sortes de moyens, y donnoit tous les jours des fêtes magnifiques, en attendant que les préparatifs des noces fussent achevés. Ce n'étoit que bals, que tournois, que courses de bagues, & autres pareils divertissemens. Villanova est le lieu du monde le mieux disposé pour ces sortes de spectacles. La ville est située en amphithéâtre sur une petite colline, la mer baigne ses murs du côté de sa partie basse, s'étend en rond au-devant & y forme un grand & large bassin, environné de prairies riantes & de côteaux couverts d'orangers & d'oliviers. A côté de la ville est un grand terre-plain, le long duquel il y a une allée en terrasse qui termine les jardins de la maison de Don Pédro. C'étoit sur ce terre-plain que se donnoient tous les jours des fêtes; c'étoit du cabinet de verdure, qui est au milieu de l'allée en terrasse, qu'Isabelle placée avec les autres Dames voyoit d'ordinaire ces fêtes, & y ajoutoit par sa présence l'éclat

l'éclat & les charmes qu'elle répandoit dans tous les lieux où elle paroiſſoit.

Un jour Don Guſman propoſa un combat à la lance, dans lequel le vainqueur devoit recevoir pour prix une épée & un poignard très-riches, & ce devoit être de la main d'Iſabelle. Toute la Nobleſſe de la Province y fut invitée, & Don Guſman, qui excelloit en ces ſortes d'exercices, ne doutoit point que le prix qu'il propoſoit ne le regardât uniquement. Enfin le jour marqué arriva; Don Guſman, qui avoit ouvert le combat, avoit déja déſarçonné & fait tomber les deux premiers Chevaliers qui s'étoient préſentés, mais il fut lui-même terraſſé par le troiſieme. C'étoit un jeune homme inconnu à toute l'Aſſemblée, vétu ſimplement & même négligemment: auſſi avoit-il une figure & un air qui n'avoient pas beſoin du ſecours des ajuſtemens. Dès qu'il parut dans la Lice, il s'attira les vœux de tout le monde, & ceux mêmes qui s'intéreſſoient le plus pour Don Guſman, ne purent ſouhaiter qu'il eût l'avantage ſur celui-ci. Tout ceci s'étoit paſſé ſans qu'Iſabelle s'en fût apperçue. Depuis ſon retour à Villanova, elle étoit plus que jamais occupée de l'idée de Don Juan; elle n'étoit environnée que d'objets qui lui en rappelloient le ſouvenir, le lieu

même où elle se trouvoit alors, cent fois témoin de leur tendresse, l'occupoit trop par les images qu'il lui retraçoit, pour qu'elle pût donner aucune attention à tout le reste. Cependant Don Gusman étant venu s'asseoir auprès d'elle pour se faire honneur de sa défaite par de galantes railleries, elle ne put à sa priere se dispenser de tourner les yeux sur celui qui l'avoit vaincu : mais quel fut son étonnement à son aspect ! cet homme inconnu à toute l'Assemblée, ne le fut pas pour elle. L'Amour a ses signaux de reconnoissance, auxquels on ne sauroit se tromper ; c'étoit Don Juan, & quoiqu'elle le crût mort, qu'il fût extrêmement changé par les années, par les fatigues, & plus encore par ses chagrins, elle ne put un moment le méconnoître. Cette aventure sent extrêmement la fiction de Roman, & quelque véritable qu'elle soit, j'avois été tenté, pour la rendre croyable, d'en changer les circonstances ; mais après y avoir bien pensé, j'ai cru que dans le récit d'une Histoire, la vérité devoit l'emporter sur la vraisemblance.

Don Juan avoit seulement été fait prisonnier avec un de ses cousins, dans le combat où l'on croyoit qu'il avoit été tué : ces deux jeunes Seigneurs ayant trouvé le moyen de s'échaper d'entre les mains des Sauvages,

ce cousin, à la priere de Don Juan, qui par-là vouloit faciliter son retour en Portugal, répandit le bruit de sa mort. En effet, s'étant tenu quelque temps caché dans la maison de Don *Gabriel* (c'étoit le nom de ce cousin) ils s'embarquerent ensemble dans un vaisseau Hollandois, qui étoit venu apporter des Negres au Brésil, & passerent en Hollande, d'où ils revinrent à Villanova. Mais quelle récompense cet Amant va-t-il trouver de ses souffrances & de sa fidélité ? La premiere chose qui frape ses yeux & ses oreilles, sont les Fêtes données pour le mariage d'Isabelle, & les cris de joie qui les accompagnoient. Les projets les plus violens & les plus bizarres que puisse former un Amant désespéré, se présenterent d'abord à sa fureur ; mais il voulut, avant que de prendre aucun parti, s'éclaircir des sentimens d'Isabelle, & c'est ce qui l'obligea de se présenter au Combat à la lance, dans l'espérance d'y trouver l'occasion de lui parler, ce qui lui réussit.

Depuis la victoire que Don Juan avoit remportée sur Don Gusman, & pendant que j'ai raconté ses aventures du Brésil & son retour à Villanova, il continua à donner dans la Lice les preuves de sa force & de son adresse. Il avoit eu l'avantage sur deux

autres Champions ; & comme de ces trois, deux avoient été bleſſés dangereuſement, perſonne n'oſa plus ſe préſenter pour le combattre : ainſi le prix lui fut adjugé d'une commune voix. C'eſt ici que le trouble d'Iſabelle fut plus grand que jamais. Le Vainqueur devoit recevoir de ſa main le prix propoſé ; mais ce Vainqueur eſt le ſien propre, comment ſoutiendra-t-elle ſa vue ? Comment cachera-t-elle à tout le monde le déſordre que cauſe dans ſon cœur la joie de revoir ſon Amant, & le déſeſpoir de lui paroître infidelle ? Cependant il fallut s'y réſoudre, & l'Amour qui eſt un conſeiller admirable dans les cas où il faut prendre ſon parti ſur le champ, la ſervit en celui-ci plus ſagement que n'auroient fait les plus longues réflexions.

Après le Combat, Don Guſman qui faiſoit les honneurs de la Fête, alla prendre Don Juan, & vint le préſenter à Iſabelle. Iſabelle après l'avoir ſalué : » Seigneur, lui dit-elle, » d'une voix tremblante & en baiſſant la » vue, voilà une épée & un poignard qui » ſont dûs à votre valeur. On a cru que les » recevant de moi, ils vous ſeroient plus » agréables : mais je doute que j'aie ce » pouvoir. Ce que je ſais, c'eſt que je ſou» haiterois fort l'avoir, & qu'il ne tiendroit

» pas à moi que ma main y ajoutât tout le » prix que vous méritez. Don Juan agité de cent passions différentes, fut quelque temps sans pouvoir répondre, & ensuite il lui dit; » Vous ne devez pas douter que » ce prix, déja considérable par lui-même, » Ne reçoive de votre main une valeur in- » estimable : heureux si tous les prix que » j'avois mieux mérités encore, m'avoient » été payés avec la même fidélité ! A ces mots Isabelle appréhendant qu'il ne dît quelque chose qui le fît reconnoître, & qui fît échouer le dessein qu'elle méditoit : Seigneur, lui dit-elle en l'interrompant, « nous » laisserez-vous ignorer plus long-temps qui » vous êtes? & refuserez-vous à tant de braves » Chevaliers dont vous venez de triompher, » la satisfaction de savoir du moins le nom » de leur Vainqueur, & de pouvoir par un » nom illustre (car votre air & vos manieres » ne permettent pas de douter qu'il ne le » soit) diminuer en quelque façon le chagrin de leur défaite? Peut-être aussi, par » des raisons que nous ne pouvons pénétrer, » ne voudriez-vous pas déclarer à tout le » monde ce que je vous demande; mais » il y a ici des personnes discretes, entre » les mains de qui vous pourrez en toute » sureté déposer ce secret, & moi-même,

„ si vous me jugez digne de votre confi-
„ dence, j'oserois vous assurer d'une entiere
„ discrétion. Don Guſman & tous ceux qui étoient là présens, applaudirent à la demande d'Isabelle, & presserent Don Juan de contenter la curiosité qui étoit commune à tout le monde. Don Juan qui trouvoit en cela l'occasion qu'il cherchoit avec ardeur, ne se défendit que foiblement, & dit seulement en lui adressant la parole : „ S'il ne falloit,
„ Madame, que vous dire mon nom pour
„ vous expliquer qui je suis, il me seroit
„ aisé de vous obéir : mais je ne saurois
„ me faire connoître qu'en vous faisant un
„ récit de toute ma vie, & comme ma
„ vie n'est qu'un enchaînement de malheurs,
„ ce récit, ou vous seroit très-ennuyeux »
„ s'il ne vous intéressoit point, ou vous
„ attristeroit, s'il pouvoit vous intéresser.
„ Je croirois avoir commis un crime, si
„ j'avois obscurci par aucun ennui, ni par
„ aucune tristesse, des jours aussi beaux &
„ aussi heureux que les vôtres : cependant,
„ Madame, si vous me l'ordonnez, il me
„ sera difficile de m'en défendre ; j'exigerai
„ seulement de vous, sur plusieurs particu-
„ larités que j'ai à vous raconter, le secret
„ auquel vous avez bien voulu vous enga-
„ ger. " Isabelle le promit, & ces conven-

tions faites, Don Guſman & le reſte de ſa troupe s'écarterent en d'autres allées du Jardin, & laiſſerent ces deux Amans ſeuls dans celle où ils étoient.

Dès qu'Iſabelle jugea qu'on ne pouvoit pas les entendre ; „ Don Juan, dit-elle, (car „ mon cœur n'a pu vous méconnoître un „ moment) ne croyez pas que je prenne „ la parole la premiere pour prévenir vos „ reproches, par les raiſons que je pourrois „ alléguer pour ma défenſe : comme j'ai trop „ de délicateſſe pour être moi-même ſatis- „ faite de ces raiſons, j'ai trop de ſincérité „ pour m'en ſervir. Je ne ſaurois pourtant „ m'empêcher de dire que ſi le cœur ſeul „ fait les infidélités, je ſuis innocente, „ puiſque malgré le bruit de votre mort, „ & malgré l'état où vous me trouvez ici, „ le mien vous a toujours été conſervé tout „ entier. Cependant je reconnois que j'ai „ fait une faute d'autant moins excuſable, „ que j'étois perſuadée que rien n'auroit pu „ vous porter à en commettre une pareille ; „ mais ſi le repentir le plus ſincere & la „ douleur la plus vive peuvent en mériter „ la grace, je vous la demande, Don Juan, „ & vous ne devez pas me la refuſer. Elle avoit juſques-là parlé ſans oſer le regarder : en achevant ces dernieres paroles, elle tourna

ſur lui des yeux baignés de pleurs. Il n'en falloit pas tant pour le déſarmer ; il ne cherchoit qu'à l'appaiſer, & lui même tout en larmes, étoit prêt à ſe jetter à ſes pieds pour obtenir d'elle la grace qu'elle demandoit. ,, Non, dit-il, ma chere Iſabelle, vous ,, n'êtes point coupable, & je n'ai jamais ,, douté de votre fidélité. Je ſai que l'amour ,, que nous avons reſſenti l'un pour l'autre ,, preſqu'en naiſſant, eſt devenu une partie ,, de nous-mêmes, & ne ſauroit plus finir ,, qu'avec notre vie : ceſſez donc de vous ,, imputer une faute qui ne doit être attri- ,, buée qu'à ma mauvaiſe deſtinée, qui ,, n'ayant pu ſéparer nos cœurs, a mis tous ,, ſes efforts à ſéparer nos perſonnes." Elle n'y réuſſira pas, ſi vous voulez me ſeconder, reprit Iſabelle : ,, elle s'eſt juſqu'à préſent ,, ſervi de l'autorité de nos parens pour nous ,, perſécuter, il faut nous ſouſtraire à cette ,, tyrannie ; & ſi vous m'aimez aſſez pour ,, pouvoir mépriſer pour moi l'indignation ,, & la fortune des vôtres, je mépriſerai ,, pour vous ſans balancer, la colere des ,, miens, & la fortune qui m'attend. Nous ,, poſſéderons tout en nous poſſédant l'un ,, l'autre : ainſi, faites choix d'un lieu où ,, nous puiſſions nous retirer, & rendez- ,, vous demain à deux heures de la nuit

,, vers

„ vers la porte de ce jardin, avec un bâti-
„ ment prêt à mettre à la voile, vous m'y
„ trouverez disposée à vous suivre par-tout.
„ Voilà le dessin qu'a formé mon amour
„ dès le moment que je vous ai reconnu :
„ il vous paroîtra peut-être bien hardi pour
„ une personne de mon âge & de mon sexe;
„ mais c'est pour vous que je l'entreprens :
„ & pour vous que n'entreprendrois-je pas !
Cette résolution, dans laquelle l'amour d'Isabelle se montroit si bien, combla Don Juan d'une telle joie, qu'il eut besoin de toute sa retenue pour s'empêcher de lui en marquer ses transports à la vue de tout ce qui étoit dans le Jardin. Quelque éloignés que soient entr'eux le désespoir & l'espérance, la joie & l'affliction, il n'y a point de passage si court que celui-là pour les Amans, & souvent un même instant les voit passer plusieurs fois de l'un à l'autre.

Don Juan oublia dans ce moment toutes ses peines passées : il regarda son bonheur comme une chose qui ne pouvoit plus lui manquer, parce qu'il n'alloit plus dépendre que d'Isabelle ; mais il se trompoit. L'Amour, qui tient d'une main tous les biens, & de l'autre tous les maux des mortels, a coutume de les verser sur eux par égale mesure. Don Juan & Isabelle avoient joui cinq ou

ſix ans d'une félicité parfaite ; il falloit qu'ils fuſſent malheureux pendant le même eſpace de temps, avant que le jour marqué pour la fin de leurs peines pût arriver. Quoi qu'il en ſoit, après avoir fait entr'eux les proteſtations & les épanchemens de cœur qu'on peut faire en pareilles occaſions, & après avoir concerté toutes choſes pour leur départ, ils allerent rejoindre la Troupe qui les attendoit avec impatience. Là, Iſabelle adreſſant la parole à Don Guſman : » Seigneur, » lui dit-elle, je viens d'apprendre des choſes » étonnantes, & qui répondent fort à l'opi- » nion que nous avions conçue de ce Che- » valier : mais je vous prie de ne me pas » preſſer de vous les redire avant trois jours ; » c'eſt le terme qu'il a preſcrit, & qu'il a eu » de juſtes raiſons de preſcrire à ma diſcré- » tion ». Enſuite Don Juan ſe retira & s'en alla à Lagos, qui n'eſt qu'à trois lieues de-là, pour s'y aſſurer d'un Bâtiment.

Il eſt aiſé de juger avec quelle agitation ces deux Amans attendirent le lendemain l'arrivée de la nuit. Enfin, cette nuit étant venue, Iſabelle trouva le moyen de ſe dérober à la vigilance de ſa mere, & ſe rendit à l'heure marquée à la porte du jardin. Après y avoir attendu quelque temps, elle vit au travers de l'obſcurité un Bâtiment vis-à-vis la porte du

jardin. Elle ne douta pas que ce ne fût Don Juan, & ſon impatience ne lui ayant pas permis d'attendre, elle ſortit au-devant ſur le bord de la mer. Dès qu'elle y parut, deux hommes deſcendirent du Bâtiment & vinrent à elle. Mais quel fut ſon étonnement, lorſqu'au lieu de Don Juan, elle trouva deux hommes inconnus! Elle voulut fuir, il n'en étoit plus temps: ces deux hommes l'avoient ſaiſie, & malgré ſes cris, ſes larmes & ſes prieres, l'emmenerent dans leur Vaiſſeau, qui remit auſſi-tôt à la voile & ſortit de la rade.

Don Juan, qui avoit été retenu par un vent contraire, arriva peu de temps après. Il deſcendit à terre, & trouva la porte du jardin ouverte, mais il n'y trouva point ce qu'il y cherchoit. Il attendit toute la nuit avec des inquiétudes cruelles, & comme le jour commençoit à paroître, il prit le parti de s'en retourner à Lagos, pour n'être pas découvert, ſe flattant que peut-être Iſabelle, obſervée de trop près, n'avoit pu, cette nuit-là, exécuter ſon deſſein, & l'avoit remis à une autre fois. Il ne put ſe flatter long-temps de cette erreur: il apprit le lendemain qu'Iſabelle avoit diſparu, & que cette nuit même Don Guſman avoit diſparu auſſi, ſuivi ſeulement de deux de ſes gens, ſans que l'on sût où les uns &

les autres étoient allés. Il ne seroit pas possible de décrire quels furent, dans ces momens, les sentimens de Don Juan. Si-tôt qu'il eut appris cette nouvelle, il partit dans le dessein d'aller chercher Don Gusman & de lui arracher Isabelle, ou d'y perdre la vie. D'un autre côté, Don Pédro qui ne doutoit point aussi que Don Gusman n'eût fait cet enlévement, envoya de toutes parts après lui des Archers & d'autres gens armés. Heureusement pour lui, Don Juan le manqua: mais il fut, dès ce même jour, rencontré par les gens de Don Pédro qui l'arrêterent, & Dona Maria s'étant allée jetter aux pieds du Roi, en obtint un ordre pour lui faire son procès, s'il ne déclaroit où étoit Isabelle, & s'il ne l'épousoit pour réparer son honneur.

Don Gusman étoit d'une humeur très-bizarre, & il étoit tellement connu pour être capable des caprices les plus outrés, que la Cour, la Ville & sa famille même, crurent aisément qu'il avoit fait cet enlévement. Il avoit beau alléguer pour sa défense qu'étant sur le point d'épouser Isabelle, sans opposition de qui que ce soit, il n'y avoit nulle apparence qu'il eût voulu l'enlever, que son départ de Villanova, qui seul le rendoit suspect de cet enlévement, étoit une circonstance innocente; qu'ayant été assuré par

un de ſes domeſtiques, que l'inconnu qui avoit remporté le prix au combat à la lance, étoit un ſien frere naturel, qui s'en étoit fui depuis pluſieurs années, après avoir pris dans la maiſon de ſon pere des richeſſes immenſes en pierreries, il s'étoit mis en chemin ſur le champ, pour le pourſuivre & pour le faire arrêter; toutes ces raiſons étoient regardées comme de fauſſes défaites, & le Roi, qui vouloit, par un exemple éclatant & ſévere, empêcher à l'avenir de pareilles violences, étoit prêt à faire exécuter l'arrêt qu'il avoit prononcé, lorſqu'on apprit qu'Iſabelle étoit retrouvée & de retour à Villanova. Voici comment: Pendant que ces pourſuites ſe faiſoient contre Don Guſman, Don Juan, qui cherchoit toujours Iſabelle, après pluſieurs courſes inutiles, étoit arrivé à Cadix, & y avoit appris d'un corſaire Saletin, qui y étoit priſonnier, qu'un nommé Ali-Achmet, corſaire de la même Nation, avoit depuis quelques mois enlevé ſur la côte de Portugal une jeune perſonne qu'il avoit emmené à Salé. Le portrait qu'il en fit, & le temps de l'enlévement convenoient ſi fort à Iſabelle, qu'il ne douta point que ce ne fût elle. Voilà donc une nouvelle ſorte de traits que la fortune prend pour le perſécuter: il avoit cru ſa Maîtreſſe entre les mains de ſon rival, il apprend

qu'elle eſt entre les mains des barbares ; lequel vaut le mieux ? c'eſt ce que je n'oſerois décider, & les divers goûts donneront à ces deux états des faces différentes.

Mais il n'eſt pas temps de faire des réflexions ; il ne faut ſonger qu'à aller délivrer cette Amante affligée. Il n'étoit pas poſſible de l'entreprendre par la force : ainſi, tous les projets que put former ſur cela le courage de Don Juan furent inutiles, & il fallut ſe retrancher à la ravoir par rançon encore ce moyen ne lui étoit-il guere plus aiſé que l'autre. Il n'oſoit ſe découvrir à aucun de ſes parens, & quand il ſe ſeroit découvert à eux, il ne pouvoit eſpérer d'en recevoir aucun ſecours pour cet uſage. Il n'y avoit que Don Gabriel, ce couſin avec lequel il étoit revenu du Brésil, à qui il pût s'adreſſer. Il étoit maître de ſes biens, & lui avoit toujours fourni depuis ſon retour l'argent néceſſaire pour ſa dépenſe : auſſi fut ce à lui qu'il eut recours, & Don Gabriel, non-ſeulement lui prêta tout l'argent qu'il avoit dans ſa bourſe & qu'il trouva dans celle de ſes amis, mais il voulut l'accompagner dans ce voyage. Ainſi, après avoir obtenu du Gouvernement de Salé un paſſe-port & ſûreté pour leurs perſonnes, ils s'embarquerent tous deux, & arriverent à Salé ſans aucun obſtacle.

Dès qu'ils eurent mis pied à terre, Don Gabriel alla chez le Gouverneur lui demander sa protection, en vertu de son passeport, & Don Juan courut, ou plutôt vola chez Ali-Achmet. Il apprit de lui comment étant entré de nuit à Villanova, ainsi qu'ils ont coutume de faire dans tous les petits Ports de cette Côte, pour y enlever tout ce qu'ils trouvent sans défense, & s'en retourner de la même marée, y ayant vu sur le bord de la Mer une femme qui s'approchoit à mesure qu'il arrivoit, il avoit envoyé à terre deux de ses gens, qui l'avoient saisie & emmenée à bord; qu'elle avoit toujours été fort triste depuis, & ne cessoit dans ses regrets de nommer un Don Juan; qu'il en avoit toujours pris les mêmes soins qu'il auroit eu de sa propre fille, dans l'espérance d'en tirer une grande rançon: mais que n'ayant trouvé personne qui en voulût donner le prix qu'il l'estimoit, il avoit depuis deux jours résolu de l'envoyer au Roi de Maroc, & qu'Isabelle, à qui il avoit déclaré sa résolution, après quelques difficultés, avoit ce jour-là même témoigné y consentir.

Toutes les horreurs imaginables s'emparerent de Don Juan à ce récit. Isabelle, sur le point d'être envoyée au Roi de Maroc,

& le consentement qu'elle y avoit donné, furent pour lui deux coups mortels. On ne sauroit séparer l'amour de la jalousie, & par conséquent on ne sauroit le séparer de la plus vive de toutes les peines : mais les soupçons de Don Juan ne durerent pas long-temps, & firent bien-tôt place à de plus justes sentimens. En entrant avec le Corsaire dans le lieu où étoit Isabelle, il la trouva couchée sur une natte, la mort peinte sur le visage, & portant de tous côtés des regards incertains. Dès qu'elle vit Don Juan, elle crut qu'il avoit été fait Esclave comme elle, & fit un cri pitoyable : puis se soulevant un peu sur un coude. » Don » Juan, dit-elle, le Ciel a donc voulu nous » rejoindre avant ma mort ; mais il a pris » soin d'empoisonner cette faveur, comme » il a fait toutes celles que nous avons reçues, » & il ne nous l'a faite que pour nous rendre » plus malheureux l'un & l'autre, vous par » le triste spectacle de l'état où je suis, & » moi en vous voyant entrer dans les fers » d'où la mort va me tirer.

Jusqu'ici nous avons vu Don Juan exposé à diverses douleurs ; mais l'on conviendra aisément que celle-ci fut la plus pesante de toutes : aussi étoit-ce le dernier effort que la fortune devoit tenter contre lui ; & pour l'y

faire ſuccomber, elle épuiſa tout ce qu'elle avoit de cruauté. Il alla ſe mettre à genoux aux pieds d'Iſabelle, & prenant une de ſes mains qu'il baigna de ſes larmes : » Raſſurez-» vous, lui dit-il, ma chere Iſabelle, non-» ſeulement je ne ſuis point Eſclave ici » comme vous le penſez, mais j'y viens » pour vous délivrer de cette captivité. » A ces mots elle prit un viſage plus ſerain. » Voilà donc, dit-elle en appuyant la tête ſur » lui, voilà donc ma mort délivrée d'une » partie des horreurs qui l'environnoient » tout à l'heure : mais elle n'en eſt pas moins » certaine, & il n'eſt plus poſſible que je » jouiſſe du ſecours que vous venez m'ap-» porter. » Comme elle parloit ainſi, le Corſaire fit un cri horrible, & alla prendre une petite boëte qui étoit à côté d'Iſabelle : c'étoit une boëte pleine de poiſon qu'il avoit coutume de porter avec lui lorſqu'il alloit en courſe, afin de pouvoir, par ſon moyen, ſe délivrer d'eſclavage, s'il lui arrivoit quelque jour d'être pris. Iſabelle, qui vit ſon étonnement, lui dit d'un viſage aſſuré, » Ce n'étoit qu'à cette condition, Ali-» Achmet, & qu'après m'être ſervie de cette » boëte, que j'ai conſenti ce matin à être » envoyée au Roi de Maroc. » Puis ſe tournant vers Don Juan. " Tant que j'ai cru, lui

„ dit-elle, pouvoir conserver dans toute sa „ pureté la foi que je vous ai vouée, j'ai „ soutenu avec constance les peines de mon „ esclavage : mais enfin ayant appris que je „ devois aller chez un Roi barbare augmen- „ ter le nombre de ses lâches esclaves „ (elle rougit, en disant ces paroles) „ j'ai cru „ devoir me dérober à cette indignité par le „ poison que j'ai trouvé dans cette boëte, „ trop heureuse de pouvoir, en mourant, „ vous marquer ma fidélité, de pouvoir „ rendre entre vos bras mes derniers soupirs, „ & de songer qu'une main si chere fer- „ mera ma paupiere, & prendra soin des „ restes malheureux d'une victime que „ l'Amour lui immole. Don Juan accablé de douleur, se tint quelque temps la face contre terre, sans pouvoir parler; ensuite se relevant brusquement. „ C'en est fait, „ s'écria-t-il, Isabelle, le sort ne nous séparera „ plus, & la mort qui va nous unir, nous „ affranchira de ses persécutions. Il tira en même-temps un poignard pour s'en frapper; mais le Corsaire le retint, & lui dit, après avoir appris d'Isabelle qu'elle n'avoit avalé le poison que ce jour-là même, qu'il n'y avoit rien de désespéré, & que ce poison dont il connoissoit l'effet, n'ayant pas encore eu le temps d'agir, il avoit le remede certain.

Il tira enſuite de ſa poche une autre boëte, dans laquelle étoit ce remede, & en fit prendre à Iſabelle, que la menace de Don Juan contre lui-même avoit miſe dans un état plus dangereux que le poiſon qu'elle avoit pris. Cependant le remede opéra, & après des efforts violens, elle vomit le poiſon.

On ne ſauroit exprimer quels furent les tranſports de Don Juan quand il vit Iſabelle hors de danger Il ne ſavoit comment remercier le Corſaire ; il lui baiſoit les mains, il ſe jettoit à ſes pieds, & s'il avoit pu diſpoſer de la Couronne de l'Univers, il la lui auroit donnée. Enfin, ſoit que le remede ſeul eût produit un effet ſi ſurprenant, ou que la joie de voir ſans ceſſe ſon Amant y eût beaucoup contribué, trois jours après Iſabelle reprit ſes premieres forces & ſa ſanté. Il ne s'agiſſoit donc plus que de traiter de ſa rançon ; mais ce n'étoit pas une petite difficulté. Le Corſaire voyant Don Juan ſi amoureux, mit ſa rançon à ſi haut prix, que tout l'argent que Don Gabriel avoit apporté n'en pouvoit payer qu'une partie. On pria, on preſſa, le tout inutilement : on s'engagea par ſerment d'en payer le reſte quand on ſeroit arrivé en Portugal, cela fut inutile encore. Enfin Don Juan ne ſachant plus que propoſer, offrit de demeurer à la

place d'Iſabelle pour otage de la portion qui reſtoit à payer, & le Corſaire trouvant en cela des sûretés ſuffiſantes, voulut bien y conſentir : mais quand il s'agit d'exécuter cette convention, Iſabelle s'y oppoſa. Elle vouloit bien que Don Juan reſtât, mais elle vouloit reſter avec lui. Tant de fois joints & tant de fois ſéparés, elle ne pouvoit ſe réſoudre à le quitter, de crainte que quelque nouvel accident ne le lui enlevât encore.

Cependant les raiſons & les prieres de Don Juan l'emporterent, & il fut réſolu qu'elle partiroit. Regrets de ſe quitter, vœux ardens pour le retour, ſermens de s'aimer au-delà même du trépas, diſcours tendres & touchants, ſoupirs, larmes, ſanglots, adieux triſtes & douloureux, tout ayant été mis en œuvre par nos Amans, Iſabelle s'embarqua avec Don Gabriel, & arriva à Villanova dans le temps qu'on pourſuivoit Don Guſman pour ſon enlévement. Ses premiers ſoins furent de faire avertir Don Franciſco de Ribera de la détention de Don Juan. Don Franciſco qui le croyoit mort, traita cette nouvelle de chimere, & ne l'écouta pas : mais il avoit trop d'intérêt à empêcher ſon retour pour vouloir y contribuer. Don Gabriel qui étoit le ſeul bien intentionné pour lui, s'étoit épuiſé, & n'auroit pu avec le reſte

de ſon bien former la ſomme convenue avec le Corſaire ; deſorte que la ſeule reſſource d'Iſabelle fut d'aller ſe jetter aux pieds de Don Pédro, pour le prier de lui accorder cette ſomme. Don Pédro ne crut pas devoir faire pour Don Juan ce que ſon propre Pere refuſoit ; ainſi ce dernier moyen lui manqua. Iſabelle ne pouvant ſecourir ſon Amant que par d'inutiles larmes, gémiſſoit ſans eſpérance, lorſque l'Amour, qui n'a jamais abandonné les ſiens, le lui rendit ſans autre rançon que les ſoupirs & les larmes que l'abſence leur avoit coûtés à l'un & à l'autre, ainſi qu'on va voir.

ZAILA,

OU

Les Trois Esclaves.

Etre aimable, avoir l'air de plaire,
Eſt le préſent le plus grand que les Dieux
Aux foibles mortels puiſſent faire :
Don Juan l'éprouva ; ſans ce don précieux
Il gémiroit encore en de barbares lieux.
La femme du Corſaire avare,
Qui le tenoit dans ſes fers arrêté,
Le vit, l'aima : la choſe n'eſt pas rare,
Ce ſont les droits de la beauté.
En barbares pays, les femmes, comme aux nôtres,
N'aiment guere en eſprit, en ſimple volonté ;
Un amour en réalité
Eſt plus ſelon le cœur & des uns & des autres.
Celle-ci donc ne ſonge uniquement
Qu'à ménager quelque moment,
Où dans un tête à-tête elle puiſſe elle-même
Dire à Don Juan qu'elle l'aime,
Et le dire ſolidement :
Mais la choſe n'eſt pas facile,
L'entreprendre le jour ſeroit perdre ſes ſoins

Pendant ce temps elle a trop de témoins ;
La nuit à ſon deſſein peut être plus utile.
Des autres Captifs ſéparé,
Don Juan dans un ſombre aſyle
Etoit tous les ſoirs reſſerré :
Des clefs de ce manoir le défiant Corſaire
Lui-même étoit dépoſitaire.
Mais ſa femme, quand il dormoit,
Pouvoit prendre ſes clefs, & pendant les nuits ſombres
Aller jouir autant qu'elle voudroit
De l'eſclave qu'elle adoroit,
Sans autre témoin que les ombres.
Je diſois qu'elle le pouvoit,
Elle le fit : l'Amour qui la conſeille,
Et qu'aveuglement elle ſuit,
Lui dicta mot à mot ce deſſein à l'oreille,
Et le lui fit tenter dès la premiere nuit.
Les maris volontiers dorment près de leurs femmes,
C'eſt au lit conjugal que regne le ſommeil :
Là, jamais les tranſports des amoureuſes flâmes
N'agitent ardemment les ames,
Et n'y tiennent les yeux ouverts juſqu'au ſoleil.
Suivant ces us notre Corſaire
A bien dormir ſe ſignala :
Plutôt même qu'à l'ordinaire,

Il s'endormit cette nuit-là.
Auſſi, dit-on, que l'Afriquaine accorte,
Pour mieux endormir ſon époux,
Lui fit prendre une doze forte
De ce julep aſſoupiſſant & doux,
Dont ſur le Mont Ida, par une double adreſſe,
Junon fit prendre à Jupiter,
Pour pouvoir à ſon gré favoriſer la Grece,
Et pour, chemin faiſant, ſoi-même en profiter.
Enfin notre Afriquaine & hardie & timide,
Prend les clefs en tremblant, & va d'un cours rapide
Chercher de ſes déſirs l'objet rempli d'apas;
Mais l'Amour qui guide ſes pas,
Eſt bien ſouvent un mauvais guide.
Au lieu de la conduire où Don Juan étoit,
Il lui fit prendre une porte prochaine:
Là, de trois malheureux une troupe habitoit,
Que malgré le poids de leur chaîne,
Un ſommeil profond enchantoit,
Et que par une image vaine,
Un ſonge peut-être flatoit,
L'un d'être aimé d'une inhumaine
Que depuis long-temps il tentoit,
L'autre de boire à taſſe pleine
D'un vin qui les plaiſirs & la joie enfantoit,
Et les faiſoit chez lui couler de veine en veine;
Et l'autre enfin d'avoir ſur cent peuples divers,

Et

Et même sur tout l'Univers,
Une puissance souveraine.
Zaïla (c'est le nom de la belle Afriquaine)
En ce lieu parvenue y cherche avec la main
Celui vers qui son cœur l'entraîne.
Elle trouva bientôt forme de corps humain;
Et comme Don Juan étoit seul dans sa cave,
Elle ne douta point que ce premier esclave
Ne fût celui qu'elle venoit chercher.
C'est pourquoi près de lui d'abord de s'approcher,
De l'embrasser d'une ardeur sans pareille;
Et trouvant qu'en tout sens l'Esclave ne sommeille,
Elle fut si bien s'ajuster,
Qu'elle commence à profiter
De ce qu'en lui sa main trouve qui veille.
Après un temps léger, mais des mieux employé,
L'esclave se réveille en délices noyé:
Il crut d'abord que c'étoient de ces songes
Qui par d'agréables mensonges
Font descendre l'Amour des Cieux:
Mais quand par des baisers, ardens, délicieux,
Il sentit sa bouche pressée,
Une cuisse sur lui passée,
Et que portant sa main en cent lieux enchantés
Il ne trouva par-tout que réelles beautés,
Il crut dans son ivresse extrême,

Que c'étoit quelque Déité,
Qui ſenſible à ſes maux vouloit bien elle-même
Adoucir ſa captivité.
Dans cette penſée, en Déeſſe
Il travaille à la régaler;
Baiſers, embraſſemens d'aller,
Il met careſſe ſur careſſe,
Le tout eſſentiel, & même ſans parler;
Car le diſcours, la ſimple bagatelle,
Ne lui ſembloit digne d'une immortelle.
Enfin à l'honorer ſi bien il s'employa,
Sur ſon Autel tant il ſacrifia,
Que les victimes lui manquerent,
Et qu'au ſommeil ſes yeux s'abandonnerent.
Non ſatisfaite encor s'en alloit Zaïla
Joindre ſon Epoux dans ſa couche,
Quand de ſon pied autre homme elle toucha
Mahomet! qu'eſt-ce que cela?
Dit-elle en s'approchant, eſt-ce qu'en cette cave
Par mégarde l'on auroit joint
A Don Juan quelque autre eſclave?
Un ſcrupule la prend: enſuite ſur ce point
Dans l'ombre de la nuit elle craint que ſon ame
N'ait pris le compagnon pour l'objet de ſa flame.
Mais ſa main qui ne doute point,
Et qui va droit où vont tous les vœux d'une femme,

Y trouvant d'immenſes tréſors :
» C'eſt ici Don Juan, s'écria-t-elle alors,
» L'autre eſt le compagnon, voire il n'en eſt
» que l'ombre.
Là-deſſus des baiſers ſans nombre
Furent donnés à celui-ci.
Il s'éveille en ſurſaut, tâte & trouve des
choſes
Plus charmantes pour lui que les lis & les
roſes
Dont le printemps ſe pare ici.
Mais ſans trop ſe mettre en ſouci,
D'où lui venoit cette fortune,
Si la belle étoit blanche ou brune,
Il en jouit & ne ceſſa,
Que quand de ſes plaiſirs la ſource ſe glaça.
Le ſecond épuiſé, Zaïla veut reprendre
La route de ſon lit & ſe met en chemin,
Quand le troiſieme encor va tomber ſous ſa
main,
Et d'un doute nouveau vient encor la ſur-
prendre.
Il fallut s'éclaircir ſur ce point conteſté,
L'Amour, la curioſité
En ſollicitent trop la belle :
» Quoi ! j'aurois peut-être, dit-elle,
» Comblé de mes faveurs deux captifs
» odieux,
» Tandis que mon cœur infidelle

» En priveroit ce que j'aime le mieux ?
Elle fait donc deſcente ſur les lieux,
Et trouve en celui-ci la marque eſſentielle
De Don Juan, d'ailleurs elle en trouva la peau
Plus douce, plus douillette, enfin le tout plus beau ;
Elle n'en doute point, c'eſt Don Juan lui-même.
Voyez ce que ſur nous peut un amour extrême!
Le cœur de Zaïla, par Don Juan charmé,
Eſt ſi rempli de ce qu'il aime,
Qu'en trouva-t-elle encor juſqu'au douzieme,
Tous pour elle ſeroient cet objet bien-aimé.
Quel regret ! Quel reproche tendre
Ne ſe fait-elle en ce moment !
Elle voudroit pouvoir répandre
Sur ce troiſieme ſeulement
Tout autant de plaiſir que ſon aveuglement
Aux deux autres en a fait prendre.
Auſſi ſans davantage attendre,
Elle l'embraſſa tendrement ;
Et comme ſur le dos il dort tranquillement,
Pour ne point perdre temps en formalité vaine,
Elle veut bien prendre la peine
Que le dormeur devroit avoir.
Elle mene toute l'affaire,
Et fait avec lui le devoir
Qu'avec elle il auroit dû faire.

Vous ne diriez point à la voir
Et ſe débattre & ſe mouvoir
Dans cette pénible poſture,
Qu'elle ait déja laſſé double monture ;
Mais j'en ſuis peu ſurpris, toujours devant les yeux
Elle a ſa honteuſe mépriſe,
Et pour la réparer elle fait de ſon mieux.
Cependant le dormeur s'éveille à cette criſe :
Il n'avoit pas encor demandé, *qui va-là* ?
Ni diſſipé ſa premiere ſurpriſe,
Quand dans ſes tranſports Zaïla
Son cher Don Juan l'appella.
Il n'en fallut pas davantage,
Pour réveiller ſa curioſité.
Il contrefait ſa voix & ſon langage,
Répond en Don Juan, agit avec courage,
Tout comme ſi ce l'eût été.
Juſques-là Zaïla ne fut point malheureuſe ;
En ne ſe trompant pas, auroit-elle mieux fait ?
Mais la ſuite en fut plus fâcheuſe.
Celui-ci bien inſtruit du fait
Laiſſe-là toute bagatelle,
Il ſonge à profiter de ce temps ſouhaité,
Pour recouvrer ſa liberté.
Ses deux compagnons il appelle,
Il lie, il baillonne la belle,
Prend ſes clefs, & ſans différer

Va de ſes fers Don Juan délivrer.
Enſemble ils vont au Port, y trouvent une
barque,
Rebut & des vents & des flots,
Sans voiles & ſans matelots,
Là-dedans toutefois notre troupe s'embarque.
Mais qu'avoient-ils à craindre ? Amour les
conduiſoit,
De leurs yeux cent fois ils le virent,
Qui tantôt d'un ſeul mot les ondes appaiſoit,
Tantôt ſes ailes oppoſoit
Aux vents impétueux, lorſqu'ils les pourſui-
virent,
Et tantôt de ſa main leur barque remorquoit,
Si-tôt que le vent leur manquoit.
Enfin de Don Juan le gardien fidele,
Amour ſur lui veilloit avec le même zele
Que l'avare Plutus veille ſur ſon tréſor.
Il ne le quitta point pour prendre aucun eſſor,
Qu'il ne l'eût ſûrement remis près d'Iſabelle,
Et le quitta bien moins encor,
Quand il l'eut remis auprès d'elle.

Ici finiſſent tous les malheurs de nos deux amans. Le retour de Don Juan à Villanova fut comme un ſignal auquel le Deſtin & l'Amour, la Fortune, l'Ambition, l'Avarice, & toutes les autres puiſſances qui les avoient ſi cruellement perſécutés, ſe réunirent pour leur

fonder un bonheur que rien ne put ébranler. Don Francisco de Ribera reconnut son fils dès le moment qu'il se présenta devant lui, & la joie de retrouver un fils si cher, après l'avoir pleuré comme mort, & de le retrouver plus digne que jamais de sa tendresse, fit taire son ambition. Don Pédro d'Almaro pénétré des mêmes sentimens pour sa fille, oublia en sa faveur l'affront que lui avoit fait Don Francisco par son manquement de parole, & ils consentirent à se réunir par l'union de Don Juan & d'Isabelle. Il n'y avoit plus qu'une difficulté à surmonter: c'étoit Don Gusman de Loredas, lequel ayant été mis hors de prison si-tôt qu'on apprit le retour d'Isabelle, étoit revenu auprès de sa Maîtresse, & toujours plein de son amour, demandoit l'exécution des promesses qu'on lui avoit faites. Mais dès que Don Juan fut de retour, & qu'il eut été témoin lui-même de la tendresse qui étoit entre Isabelle & lui, il se fit une généreuse violence; & comme Don Pédro, à cause des engagemens qu'il avoit avec lui, balançoit de donner son consentement au mariage de sa fille avec Don Juan, il se démit de tous ses droits, & le sollicita lui-même en faveur de son rival. Ainsi tous les obstacles étant levés, Don Juan & Isabelle furent solemnellement

conduits à l'Egliſe, où ils reçurent la bénédiction nuptiale, aux cris de joie de tout le peuple. De-là ils furent menés chez Don Pédro Almaro. Vénus, après avoir elle-même ceint leurs têtes des myrthes dont elle couronne ſes élus, laiſſa autour d'eux les Amours, les plaiſirs, les tranſports & les raviſſemens qu'elle avoit fait exprès venir de cent lieux différens, & qui, quelque nombreux qu'ils fuſſent, ne purent qu'à peine ſuffire à ſervir ces deux Amans.

MÉLANGE
DE
POÉSIES DIVERSES.

ÉLÉGIE PREMIERE.

A LA fin, j'ai briſé mes malheureuſes chaînes :
Ces ſources de mes pleurs, ces cauſes de mes peines,
Ces fers qui m'accabloient & dont j'aimois le poids,
De mon juſte dépit ſuivent enfin les loix.
L'inconſtante *Clarice*, infidelle à ma flâme,
Perd les droits trop puiſſans qu'elle prit ſur mon ame,
Je ſuis en liberté : mais ſi j'ai ſu changer,
Amour, n'accuſe point mon cœur d'être léger.
Tu ſais combien de fois à moi-même infidelle,

Loin de me rebuter, loin de me plaindre d'elle,
Je m'efforçai moi-même à trouver des raisons
Pour cacher, pour couvrir ses noires trahisons,
Ses mépris éclatans, sa froide indifférence :
Tout n'étoit que soupçon, & que vaine apparence.
» Elle m'aime, disois-je, & ma trop vive » ardeur
» Fait que son feu pour moi ne semble que » froideur :
„ Mon amour fait son crime, & je dois peu „ prétendre
„ De contenter mon cœur trop délicat, trop „ tendre „.
Enfin ingénieux, & prompt à m'abuser,
Je m'accusois toujours d'avoir pu l'accuser.
Quel fut mon désespoir, quand mon ame éclaircie
Ne put plus ignorer sa noire perfidie !
De son manque de foi mes yeux étoient témoins,
A pouvoir en douter je mettois tous mes soins :
Bien que ce doute fût une peine bien rude,
J'eusse fait mon bonheur de cette incertitude.
Quel cœur sentit jamais de plus vives douleurs !

Quel amant malheureux répandit tant de
pleurs !
Mon cœur, mon triſte cœur touché de cette
injure,
Ne pouvoit ſe réſoudre à l'adorer parjure.
Je pouvois encor moins vivre ſans l'adorer,
Mais je ceſſe à la fin de gémir, de pleurer.
Le dépit, la raiſon ont étouffé ma flâme,
Un bienheureux repos va régner dans mon
ame.
Je vois tranquillement ce qui fut me charmer,
Clarice m'a changé, je ceſſe de l'aimer.
Je ceſſe de l'aimer... Hélas ! le puis-je croire ?
N'eſt-elle pas toujours préſente à ma me-
moire ?
Puis-je m'en ſouvenir & ne l'adorer pas ?
Trouvai-je dans ſes yeux moins de feux,
moins d'appas ?
Mais elle fait mes maux, elle fait mes ſup-
plices :
Eh ! ne dois-je exiger d'elle que des délices ?
L'Amour n'eſt-il Amour que lorſqu'il eſt
heureux ?
Malgré la trahiſon qu'elle a faite à mes feux,
Ai-je pu lui montrer du mépris, de la haine ?
Je me plais à la voir, je la quitte avec peine,
Son abſence eſt encor de mes maux le plus
grand,
Ah ! ſont-ce là les ſoins d'un cœur indiffé-
rent ?

ÉLÉGIE II.

Cessons d'entretenir une vaine espérance,
Le désespoir peut seul soulager ma souffrance.
A quoi bon nous flatter, mon cœur, n'en doutons plus,
Pour *Clarice* mes soins sont des soins superflus.
L'ingrate dont la loi me fut si douce à suivre,
Pour qui seule je vis, (si l'on peut nommer vivre,
Le languissant état où je me vois plongé)
Contente de m'avoir dans ses fers engagé,
M'abandonne à l'excès du feu qui me dévore,
Qui, tout cruel qu'il est, m'est précieux encore.
Elle ne m'aime plus, ou, pour mieux l'exprimer,
L'ingrate n'eut jamais de penchant à m'aimer.
Que me sert que cent fois elle ait, pour me surprendre,
Juré que son ardeur étoit sincere & tendre :
J'en suis plus malheureux, & ce serment léger
Qui m'assuroit d'un feu que rien ne dut changer,

Ne laiſſe à mon amour ſéduit de cette gloire,
Que la confuſion d'avoir oſé le croire.
Que fait-elle pour moi qui doive m'aſſurer
Qu'elle m'aime, & qu'enfin je dois tout eſpérer?
Les chagrins de ſon cœur, l'ennui, l'impatience,
Ont-ils jamais été témoins de mon abſence?
Sentit-elle jamais ces tranſports raviſſans,
Ces violens déſirs qui charmoient tous mes ſens?
Aux momens bienheureux où je m'approche d'elle,
Inſenſible à ma vue, à mes feux infidelle,
Elle me fait aſſez remarquer dans ſes yeux,
Que ces momens trop courts ſont pour elle ennuyeux;
Et lorſque mon devoir en d'autres lieux m'amene,
M'ayant vu ſans plaiſir, elle me perd ſans peine.
Non: ne nous flattons pas, mon cœur, d'avoir ſa foi,
On n'aime point, à moins qu'on n'aime comme toi.

ÉLÉGIE III.

DANS ces lieux écartés où regne le silence,
Je puis de mes ennuis peindre la violence,
Mes yeux, mes tristes yeux soulagez mes douleurs :
Vous pouvez sans témoins laisser couler vos pleurs.
Qu'il est doux de cesser enfin de se contraindre,
Et qu'un cœur qui se plaint, en devient moins à plaindre !
J'adore une Beauté qu'Amour & tous les Dieux
Formerent pour l'honneur de la terre & des Cieux :
Plus que de leur grandeur leur ame en est ravie,
A l'admirer sans cesse ils bornent leur envie ;
Mais si pour tous les yeux sa vue a tant d'appas,
Pour un heureux amant que n'avoit-elle pas ?
Elle a quitté ces lieux, & les maux de l'absence
Sont les moins rudes coups qui causent ma souffrance :
La volage m'aimoit, elle ne m'aime plus.

Ce triſte éloignement a rendu ſuperflus
Et mes ſoins empreſſés, & mon amour fidelle,
Les tranſports, les plaiſirs que je ſentois près d'elle,
Ses ſermens de m'aimer toujours ſi tendrement.
Mais hélas ! en amour de quoi ſert un ſerment ?
Avec l'air qui le forme, il ſe perd & s'envole,
Il ne laiſſe en partant qu'un ſouvenir frivole,
Et ſouvent les tranſports qui l'ont fait prononcer,
Juſqu'à ſon ſouvenir ſavent même effacer.
Hélas ! tandis qu'ici preſſé de mille alarmes,
Je vois groſſir ces eaux du torrent de mes larmes,
Tandis que je reſſens d'impétueux déſirs,
L'ingrate goûte en paix de tranquilles plaiſirs.
Peut-être d'un rival l'infidelle charmée...
Dieux ! quel affreux penſer pour une ame alarmée !
Ai-je pu le former ſans mourir de douleur ?
Puiſſe ma mort cent fois prévenir ce malheur !
Mais j'entends ma raiſon qui, pour calmer mes peines,
S'engage pour *Iris* à des excuſes vaines :
Elle dit » que ſouvent, ſans un cruel devoir,
» Malgré l'éloignement, j'aurois pu recevoir

» De ſon fidele amour de tendres témoignages,
» Qu'elle va comme moi rêver dans les boc-
» cages,
» Et ſe plaindre en ſecret de ſes ennuis preſ-
» ſans;
» Qu'elle ſouffre les maux qu'en ces lieux je
» reſſens:
» Que ſi quelque douceur touche encore ſon
» ame,
» C'eſt le ſeul ſouvenir de mon ardente flâme,
» Qu'elle ſouffre.... Ah! tais-toi, ma raiſon,
» que dis-tu?
Que tu conſoles mal mon eſprit abatu!
Mon amour ſavoit mieux ſe conſoler lui-
même.
L'inconſtance d'*Iris*, & ſa rigueur extrême
Mieux que je ne croyois, mon mal avoient
calmé;
Abſent de mon *Iris*, je crains d'en être aimé.
Ce bien pour un amant ſi doux, ſi déſirable,
Quand je ne la vois pas, me rend plus miſé-
rable.
Si ſon cœur m'a toujours gardé la même foi,
Elle a ſouffert, hélas! & ſouffre autant que
moi.
Voi, barbare, les maux que ton ſecours
m'attire:
A mes propres douleurs je ne pouvois ſuffire,
Tu viens d'y joindre encor des chagrins plus
preſſans,

Plus cruels pour mon cœur que ceux que je
reſſens.
Que ne te montrois-tu ſévere, manaçante,
Ainſi que tu parus à ma flâme naiſſante ?
Ta flateuſe douceur fait mieux prendre ſon
tour,
Et toujours la raiſon conſeille mal l'Amour.

ÉLÉGIE IV.

Gloire soit à l'Amour, & que son nom sacré
Soit parmi les mortels à jamais révéré !
Que tous les cœurs en foule accourent dans ses chaînes,
Assurez du bonheur qui succede à ses peines !
Iris, l'aimable *Iris*, sensible à mes soupirs,
Vient de céder enfin à mes brûlans désirs.
Loin de moi, souvenir de ma douleur passée :
Il est vrai, ton image à mes yeux retracée
Pourroit de mon bonheur augmenter les appas ;
Mais il n'est que trop grand, mon cœur n'y suffit pas.
Amour, qui fus auteur & témoin de ma gloire,
Retrace-m'en sans cesse une agréable histoire.
Peins-moi de mon *Iris* la timide pudeur,
S'opposant vainement à ma pressante ardeur,
Ses regards interdits, sa voix entrecoupée,
Voulant blâmer un feu dont elle est occupée,
Et contre mes efforts amoureux & pressans
De ses bras opposés les efforts languissans ;
Dans nos tendres soupirs, nos ames confondues,

Nos transports redoublés, nos ardeurs éperdues.
Dieux, vous futes jaloux de mon sort bienheureux :
Amour, il t'en souvient, le Zéphire amoureux
Devint en nous voyant plus amoureux encore ;
Il est depuis ce temps plus ardent près de Flore :
Toi-même tu te vis contraint de confesser,
Que tu fus moins heureux, quand tu sus te blesser.

ÉLÉGIE V.

PLAINTES, ennuis, chagrins, compagnons des Amans,
Pourquoi me ſuivez-vous en des lieux ſi charmans?
Qui vous appelle, hélas! dans ces bois ſolitaires
Q'Amour fit ſeulement pour ſes plus doux myſteres?
Leur ſilence ne peut ſouffrir que ces ſoupirs
Qu'au milieu des tranſports font naître les plaiſirs.
Ce n'eſt point un ſéjour de triſteſſe & d'alarmes,
Les pleurs que j'y répands en profanent les charmes,
Plaintes, ennuis, chagrins, pourquoi me ſuivez-vous?
C'étoit pour éviter vos redoutables coups,
Que je cherchois la paix de cette ſolitude:
Mais hélas! pour calmer ma triſte inquiétude,
Eſt-ce en des lieux ſi beaux que je devois venir?
Tout ſemble n'être fait que pour l'entretenir,
Tout m'y parle à l'envi de l'objet que j'adore.
L'éclat dont au matin je vois briller l'aurore,

Ce pompeux appareil du bel aſtre du jour,
Plus brillant en ces lieux qu'en tout autre
ſéjour ;
L'émail éblouiſſant des fleurs dont la nature
Vient étaler ici la riante peinture,
Tout me trace d'*Iris* les dangereux attraits.
C'eſt en vain que je veux en éviter les traits,
Mes yeux, toujours fatals au repos de mon
ame,
Trouvent en mille objets cet objet de ma
flâme,
Et mon cœur plus perfide encore que mes
yeux,
Se plaît à la chercher, & la trouve en tous
lieux.

ÉLÉGIE VI.

O Nuit, couvre à jamais ce malheureux séjour,
De tes feux éternels cache le foible jour,
Ne laisse voir ici qu'horreur & que ténebres,
Rassemble autour de moi les cris les plus funebres.
Iris, l'aimable *Iris* éclaire d'autres lieux,
Et depuis que je suis éloigné de ses yeux,
Les miens ne sauroient plus supporter la lumiere.
Privé de leur éclat, ma pesante paupiere
Refuse de s'ouvrir que pour verser des pleurs:
O nuit, affreuse nuit, seconde mes douleurs.
Je ne viens point chercher dans cette solitude
A soulager l'excès de mon inquiétude,
Loin d'*Iris*, ma douleur fait mes plus chers désirs.
Je viens me dérober à mille vains plaisirs,
Que la foule importune incessamment entraîne:
Jaloux de mon devoir, je le suis de ma peine.
Je fuis ce qui pourroit adoucir un moment
Les affreuses rigueurs de cet éloignement.
Je languis, je me plains du soir jusqu'à l'aurore,
Et quand le jour finit, mes pleurs coulent encore,
Je souffre incessamment: mais est-ce assez souffrir:
Que d'être absent d'*Iris*, & de ne pas mourir?

VERS

Faits au retour de la Campagne que l'Auteur venoit de faire dans le Nord, sur l'Escadre de M. J. Baert, *en* 1696.

PUISQU'ENFIN me voici de retour dans le Port,
Et que je me vois, grace au sort,
Sauvé des vents, des flots, champs féconds où moissonne
A pleines mains l'avide Mort,
Et qui plus est, de l'ennui qu'en personne
J'ai tête-à-tête, au fond du Nord,
Entretenu cinq mois sur un fragile bord :
Au Dieu des vents & des tempêtes,
Au terrible Neptune, aux fougueux Aquilons
Rendons grace, & leur immolons
Leur victime chérie & vouée à leurs Fêtes.

Mais, quoi ! j'irois encenser les Autels
De ces barbares immortels,
Qui ne se sont jamais aux hommes fait connoître,
Que par les maux cruels dont ils les ont frapés ;

Qui de leur furie occupés,
Ignorent qu'en un cœur la pitié puiſſe naître:
Que prieres, reſpects, larmes, cris douloureux
N'ont jamais pu fléchir, & dont l'affreuſe rage
Se plaît à voir tomber ſous ſes coups rigoureux
Et le ſuppliant & l'hommage?
Non: ſenſible aux attraits d'un repos gracieux,
Rebuté de tant de ravages,
Mon cœur réſerve ſes hommages
Pour de plus pacifiques Dieux.
Reprenons des plaiſirs l'agréable habitude:
Que du chant, que des vers les doux amuſemens
Rempliſſent déſormais des loiſirs ſi charmans,
Et faſſent mon unique étude....

Dieux! quel bonheur ineſpéré!
Mon valet me dit qu'en ma cave
Un muid d'excellent vin de *Grave*,
De la joie aſyle aſſuré,
Malgré le temps qui tout dévore,
Eſt plein comme je le laiſſai,
Et conſerve, ſuivant l'eſſai,
Sa premiere vigueur encore.
Va le percer ſans différer....
Mais, non: j'en prendrai ſoin moi-même,
Fuſſai-je

Fussai-je Roi, je croirois honorer
Par cet emploi mon diadême.
Va seulement pour ce soir préparer
Un repas, tel que le mérite
Ce vin, au charme séduisant,
Nous serons cinq, le nombre est suffisant :
Aussi bien ma table est petite.

Ne nous donne que peu : mais qu'il soit apprêté
Par les mains du bon goût & de la propreté.
Que sous une blanche serviette,
Chacun de nous trouve une assiette
Qui lui tienne lieu de miroir,
Et dans laquelle il puisse voir
Les rides du souci de son front disparoître,
Et la joie en ses yeux s'accroître.

A mesure que l'on boira,
Un soin encor te touchera,
C'est que d'une eau fraîche & nouvelle
Nos verres soient toujours rincés,
Et d'empêcher les valets empressés,
Ou paresseux, de se servir de celle
Qu'exprès ils laissent aux bassins.
Empêche aussi du buffet les larcins.
Sois des flacons le gardien fidele :
Ou, si tu ne peux réprimer
Cette habitude au vol du vin constante,

Fais, s'il se peut, qu'on se contente
Tout au plus de le décimer.
Envoie aux champs voisins cueillir de quoi former
Cinq couronnes pour nos cinq têtes,
Coëffures des antiques Fêtes,
Dont j'aime la simplicité :
Je lui trouve un air de gaité
Que n'a point un chapeau qui le fourcil ombrage.
Mais dis à ceux qui feront cet ouvrage,
Que quand ils trouveroient des forêts de lauriers,
Ils n'en apportent point. Sans regret aux Guerriers
Je laisse ces marques de gloire :
Ce sont d'illustres passe-ports,
Pour aller plus promptement boire
L'eau brûlante des sombres bords.

La dépouille des Prés, les Fleurs les plus nouvelles
Que fait mêler au pampre une légere main,
Font à mon gré des couronnes plus belles.
Mais s'ils trouvent en leur chemin
Du myrthe, ils en pourront une ample moisson faire :
Il est cher à Vénus, Vénus m'est encor chere,
Non pour les biens qu'à présent j'en reçois,

Mais pour ceux que mon cœur en reçut autrefois.

Mais revenons à notre affaire :
Pour de tout point ce repas accomplir,
Il ne me reſte plus qu'à faire
Le choix de ceux qui doivent le remplir.
Point de ces gens dont l'humeur noire
Sur le moindre ſujet contrôle inceſſamment;
Point de ces gens qui n'aiment point à boire,
Et moins encor de ceux qui ſans autre agrément
N'aiment qu'à boire ſeulement.
Mais ſur-tout loin de nous, buveurs inſupportables,
Qui vous piquant de l'avantage vain
De contenir beaucoup de vin,
Queſtionnaires redoutables,
Forcez la corne en main un Convive innocent,
De boire en criminel, à qui par le ſupplice
On voudroit arracher le nom de ſon complice.
Quand d'ailleurs d'un repas tout ſeroit raviſſant,
Je m'échappe, & je fuis un buveur ſi preſſant.

Je veux, qu'au ſoupé que j'ordonne,
Regne une douce liberté :
Que du vin la ſeule bonté,
Les propos amuſans, les chanſons, la gaité

Soient les seules gênes qu'on donne,
Pour forcer, ou plutôt pour à boire exciter.
Je me garderai bien de même d'inviter
Ce grand, ce beau parleur qui, guindé sans relâche,
S'est, de toujours briller, fait la pénible tâche;
Ni cet autre qui, plein de sa capacité,
Ou fondé sur sa qualité
Juge, décide tout avec autorité:
Non que, par un grossier caprice,
Des banquets l'esprit je banisse.
C'est-là plus que tout autre part,
Que je le veux; mais simple, mais sans art,
Qui badine, qui se délasse.
D'ailleurs fussiez-vous Prince, ou ne m'honorez pas
D'une place dans vos repas,
Ou bien que mes raisons y trouvent aussi place.
Si je ne puis librement disputer,
(*Librement*, toutefois ne doit s'interpréter
Que d'une libre politesse)
S'il faut que mon raisonnement
Au vôtre cede aveuglement,
Je prens congé de votre altesse,
Ainsi que je l'ai pris de ce buveur outré,
Qui m'a voulu gorger de vin contre mon gré.
Quant aux gens du bel air, surnommés *Petits-Maitres*,

Qui par le bruit qu'ils font mesurent leurs plaisirs,
Ce sont phantômes vains, ce sont manieres d'êtres
Avec qui je n'ai point à perdre de loisirs.

Enfin dans nos prochains mysteres,
Ne seront point admis gens de tels caracteres,
Ni mille autres encor qu'on ne peut épuiser :
Mais gens d'honneur, d'humeur sortable,
Aimant à tenir longue table,
Et s'y sachant doucement amuser ;
Complaisans, non flateurs, disputans, mais dociles,
Délicats, & non difficiles,
Connoissant les défauts, sachant les excuser,
Simples avec esprit, sans dureté sinceres,
Polis, non cérémonieux,
Et qui, dans le récit de leurs propres affaires,
Sachent nous épargner les détails ennuyeux.
Avec cette Troupe assortie
Sans me mettre en souci de l'heure du réveil,
Jusques au retour du soleil
Je veux de ce soupé prolonger la partie.

Un assemblage gracieux
D'amis enjoués & paisibles
Fait naître des plaisirs sensibles,
Qui sont enviés par les Dieux.

A MADEMOISELLE ROLAND,

Pour le jour de sa naissance. 1683.

Que les Jeux, que les Ris viennent dans ce séjour ;
Que Vénus en ces lieux tous les plaisirs rassemble,
Et que les Graces à leur tour
Honorent en ce jour
Une Beauté qui leur ressemble.
Que tout brille dans l'univers :
C'est en cet heureux jour que naquit Célimene.
A cet aimable nom, au nom de votre Reine,
Venez, Amours, venez de cent climats divers,
Amenez avec vous vos plus aimables charmes,
Laissez en d'autres lieux les soupirs & les larmes,
Les soupçons, les tristes langueurs,
Laissez même vos armes,
Il suffit de ses yeux pour blesser tous les cœurs.

Et vous, Déesse du Printemps,
Flore, à qui furent de tout temps
Nos prés & nos bois tributaires,
Faites à cette Belle un hommage charmant
Des fleurs dont vous semez les gazons solitaires
Où vous recevez votre Amant.
Apollon, paroissez aux Cieux,
Tel qu'autrefois en ces bas lieux

Vous vous montrâtes à Climene :
Pour mieux encor vous signaler,
Tâchez, s'il se peut, d'égaler
L'éclat dont brille Célimene.

Je reconnois l'époux : c'est sur lui que Neptune
Se repose du soin de ses Etats mutins.
Des Amours vagues, incertains
Il goûta mille fois la volage fortune ;
Mais sans l'Hymen qui fixe & comble ses désirs,
Il n'eût jamais goûté de solides plaisirs.
Quelle joie en ses yeux éclate !
Oui, du bonheur qui le flatte
Puissent être à jamais tous les chagrins bannis !
Hymen, Estime, Amour, soyez toujours unis.

Comme une tendre fleur en lieu clos élevée,
Et des vents flétrissans avec soin préservée,
Brille parmi les autres fleurs ;
De son éclat naissant, de ces vives couleurs
Flore paroît être jalouse :
Heureux qui peut la voir s'accroître, s'embellir,
Plus heureux qui doit la cueillir !
Telle & plus belle encor brille la jeune Epouse
Entre mille beautés qui parent cette Cour :
Soyez toujours unis, Hymen, Estime, Amour.

Le Sommeil alarmé commence de se plaindre
Des momens que l'Amour s'apprête à lui voler ;
Dussent ses plaintes redoubler,

Epoux, pour ſes regrets, n'allez pas vous
contraindre :
Il trouvera de reſte à ſe dédommager
Avec tous ces eſprits farouches,
Que, ſans l'aveu d'Amour, Hymen ſut engager.
Il n'eſt que trop de froides couches,
Où le ſommeil occupe impunément
Des momens dûs à l'Amour ſeulement.
Suivez les doux tranſports dont votre ame eſt
ravie ;
Vous n'avez point à craindre de l'envie
Les traits piquans, ni le noir examen :
Soyez toujours unis, Amour, Eſtime, Hymen.

Ainſi, Seigneur, votre Poëte,
Du fond de ſa triſte retraite,
Grace au Dieu qui l'anime, a vu d'autres ſecrets
Dont il tait le ſacré myſtere :
Poëtes comme lui, ſeuls ſages & diſcrets,
Taiſent toujours ce qu'il faut taire.
Pour vous, à ces trois Immortels
Il vient d'élever trois Autels,
Et chante en immolant à chacun ſa victime :
Soyez toujours unis, Hymen, Amour, Eſtime,
Diane, dans ce jour calmez votre fureur,
Laiſſez dans leurs demeures ſombres
Les Tigres & les Ours
Goûter à la faveur des ombres,
La douceur du repos & celle des amours.

En

En faveur de cette Mortelle,
Jupiter, du Titan rebelle
Oubliez le deſſein injuſte & furieux,
Laiſſez entre vos mains repoſer le Tonnerre;
Que dans ce jour à jamais glorieux
Tout ſoit tranquille dans les Cieux:
Que la paix regne ſur la Terre,
Et qu'on n'y parle d'autre guerre
Que de celle que font ſes yeux.

A MESDEMOISELLES DE LANNOI,

En leur envoyant les Jarretieres que Madame la Comteſſe de L... leur belle-ſœur avoit portées le jour de ſes nôces. 1704.

CE ne ſont point Jartieres ordinaires
Que celles qu'ici vous voyez:
Par elles bons maris vous ſeront envoyez,
Si bons maris ne ſont êtres imaginaires.
En un jour ſolemnel, & depuis peu fêté,
Hymen de ſon flambeau les a trois fois touchées,
Et fait dans leurs replis, de cent vertus cachées
Un aſſemblage ſouhaité.
Aimables Sœurs, ſi ne voulez m'en croire,
De votre main, avec ces ornemens,
Ceignez ces colonnes d'yvoire

Qui ſervent de ſoutien aux plus beaux monumens
Qu'Amour jamais éleva pour ſa gloire.
Auſſi-tôt vous verrez accourir des époux,
L'un facile, l'autre jaloux,
L'un gracieux, l'autre farouche :
Vous n'aurez qu'à choiſir, un mot de votre bouche
Va les lier par d'immuables loix.
Je dois vous dire toutefois
Qu'Amour auſſi fut préſent à la fête,
Que quelques-uns aſſurent qu'on le vit
De ces mêmes liens entortiller ſa tête,
Puis ſon Carquois ; qu'enfin il pourſuivit
Ce charme, en le paſſant au travers de ſes flâmes.
S'il eſt ainſi, je tremble pour vos ames ;
Car ſa flâme y pénetre, & l'on nous en fait peur;
Et je craindrois que ce charme trompeur
Ne fît chez vous, au lieu de l'Hymenée,
Venir d'Amours quelque troupe effrénée.
Ce ſeroit un grand mal : il ne faut pourtant pas
Sur mon avis rejetter ces Jartieres,
Car peu ſavant je ſuis en ces matieres ;
Et vous vous priveriez d'un eſpoir plein d'appas.
D'ailleurs il n'eſt pas impoſſible
Que l'Hymen & l'Amour viennent de même pas :
Votre frere en fournit une preuve ſenſible.

A MADEMOISELLE HERFORT,

En lui envoyant pour Bouquet, le jour de sa Fête, une botte de Fleurs. 1706.

POUR vous pourvoir des Fleurs qu'on vous doit en ce jour,
J'ai fait ce que je vois pratiquer à l'AMOUR,
Lorsque des cœurs il vous offre l'hommage:
Il a beau les trier & les retrier tous,
Comme il n'en peut trouver qui soient dignes de vous,
Par leur nombre, il vous dédommage.

A LA MEME,

En lui envoyant pour Bouquet, le jour de sa Fête, une seule Fleur, dans une Lettre. 1707.

SI j'étois aux lieux où vous êtes,
Lieux que sans doute vous troublez
Par mille nouvelles conquêtes,
J'aurois par mes soins redoublés
Plus de faisceaux de fleurs à vos pieds rassemblés,
Que sous ses pas n'en fait éclore
La jeune, la brillante Flore

A qui ſi bien vous reſſemblez.
Mais tout ce que peut me permettre
Aujourd'hui votre éloignement,
C'eſt de vous préſenter une fleur ſeulement
Par la voiture d'une lettre.
Une fleur ? direz-vous, ô le bouquet plaiſant !
N'eût-il pas été plus honnête
De paſſer ſous ſilence & mon nom & ma fête,
Que de les célébrer avec un tel préſent ?
J'en conviens, il eſt vrai : l'offrande eſt trop commune ;
Mais je ſoutiens que rien eût été moins encor.
Enfin, pour nous mettre d'accord,
Rendez-moi fleur pour fleur : par-là toute rancune
Entre vous & moi finira ;
Et quand mon *Saint Jacques* viendra,
Dépiquez-vous, en ne m'en donnant qu'une
Qu'à l'oreille *Amour* vous dira.

A LA MEME,

Que l'Auteur appelloit sa femme,

En lui envoyant pour étrenne un petit Chien & une petite Chatte. 1710.

Ces deux animaux domestiques,
Que par des nœuds avec soin redoublés
L'aveugle Hymen a rassemblés,
N'en sont que plus antipathiques.
Avant que sous le joug ils allassent s'offrir,
Ils s'aimoient, & n'étoient jamais assez ensemble :
A peine l'Hymen les rassemble,
Qu'ils ne peuvent plus se souffrir.
Toujours de sentiment, toujours d'humeur contraire,
L'époux veut-il veiller ? l'épouse veut dormir.
S'il tousse, il la dégoûte à la faire vomir,
S'il rit, elle commence à braire.
Mais veut-elle à son tour quelquefois se distraire
Du noir chagrin qui les ronge tous deux,
Jouer de petits jeux, sauter, danser, & rire,
Aussi-tôt le bourru vous prend un front hideux,
Tel qu'au sombre Saturne on pourroit le décrire.

Enfin, à les voir se hargner,
Gronder, & toujours rechigner,
On diroit qu'ils ne sont liés l'un avec l'autre,
Que pour mieux s'entre-mordre, & s'entre-égratigner.

Ma femme, cet hymen ressemble bien au nôtre :
Meurtrissures, contusions,
Seuls enfans de la violence
De nos chastes affections,
Et que, pour votre honneur, je couvre de silence,
Ne sont de cette ressemblance
Que de trop fidelles témoins.
Mais c'est un sort commun aux grands, comme au vulgaire :
Chiens & chats ne s'accordent guere,
Maris & femmes encor moins.

Le parti que nous pourrions prendre,
Ce seroit de nous dégager
De ce lien fatal, où, sans l'enviſager,
Nous nous sommes laissés surprendre :
Mais, sans scandale, on ne peut l'entreprendre ;
Le monde qu'il faut ménager
En parleroit, nous blâmeroit peut-être.
Puis, en tout autre état, quelque doux qu'il pût être,

Trouverions-nous à nous dédommager
Du plaiſir que ſi bien nous ſavons partager,
De nous faire l'un l'autre à toute heure enrager ?

A MADlle DE GOUVERNET,

En lui envoyant pour Bouquet un Cochon de lait, le jour de S. Antoine, ſa Fête. 1716.

DU Compagnon de Saint Antoine
Recevez pour bouquet cet arriere neveu :
Vous ſuivre, vous ſervir, fait ſon unique vœu :
Il quitte pour cela parens & patrimoine.
Mettez-le à tout, de tout il ſera ſatisfait :
Vous pouvez même en faire un moine,
Il eſt du bois dont on les fait.

A MADAME DE***.

En lui envoyant un Bouquet le jour de Saint Jacques & Saint Philippe, sa Fête. 1716.

MA filleule Jaqueline,
Au teint vif, à l'œil riant,
Et de qui l'esprit liant
Si gentiment pateline
A l'entour du cher papa,
Que jamais il n'échappa
Aux piéges que votre adresse
Presque chaque instant lui dresse:
Bien m'éjouis de vous voir
Suivre en tout pieux devoir
Mon Saint Patron & le vôtre;
Car comme lui, Dieu merci,
Vous êtes jà bon Apôtre.
Pourtant, Jaqueline, aussi
Sainte n'êtes pas encore;
Mais quelque jour le serez,
Et par vœux réitérés
Déja maint cœur vous implore.
Moi même que piété
N'avoit jamais agité,
Vous me la faites connoître,
Et, par tendre émotion,

Pour vous en moi je ſens naître
Fervente dévotion :
Si qu'ardemment je déſire
Avoir Reliques de vous,
Ne fût-ce qu'un regard doux,
Qu'un mot tendre, qu'un ſouſire ;
Et comme de chaque Saint
Eſt aux Reliques enceint
Quelque pouvoir ſpécifique,
Qui chez Moines ſe trafique,
Et par qui leurs favoris
De certains maux ſont guéris ;
Aux vôtres, pouvoir ſuprême
Sera ſans doute affecté,
De guérir les ladres même
De l'inſenſibilité.

A MADAME RAULIN,

Pour le jour de ſa Fête.

LA bienheureuſe Catherine,
N'ayant pas encore vingt ans,
Des Philoſophes de ſon temps
Confondit la raiſon & la vaine doctrine :
Depuis ſes Zélateurs (fondés, Dieu ſait ſur quoi)
De ſiecle en ſiecle en ont fait un Oracle,
Et n'ont ceſſé de crier au miracle.
Mais je ne comprends pas pourquoi.
Catherine étoit jeune & belle,
Graces ſur-tout brilloient en elle,
Et par le ſimple effort d'appas ſi ſéducteurs
Elle pouvoit troubler la raiſon des Docteurs,
Tout comme celle du vulgaire.
J'en connois de ce nom, que bien vous connoiſſez,
Contre qui, ſans recours aux miracles forcés,
Docteurs ne ſe défendroient guere.

Imitation du DOLCE.

M'ABANDONNANT un jour à la triſteſſe,
Sans eſpérance & ſans déſirs,
Je regrettois les ſenſibles plaiſirs,
Dont la douceur enchantoit ma jeuneſſe.
Sont-ils perdus, diſois-je, ſans retour,
Et peux-tu bien, ingrat Amour,
Toi que je fis, en ſortant de l'enfance,
Le maître de mes plus beaux jours,
En laiſſer terminer le cours
Par l'ennuyeuſe indifférence?
A ces mots, je vis dans les airs
L'enfant maître de l'Univers,
Qui, plein d'une joie inhumaine,
En ſouriant, me dit : ne te plains plus ;
Je veux mettre fin à ta peine,
Je te promets un regard de *Quelus*.

En envoyant un AMOUR déguisé en Cordelier à une Demoiselle qui avoit dit qu'elle vouloit se confesser à un beau Cordelier.

Sous un visage séculier
L'Amour n'ayant pu vous surprendre,
Pour vous soumettre, vient de prendre
Le visage d'un Cordelier.
Je ne sai point par quel augure
Il prend cette étrange figure :
Est-ce que cette robe auroit quelque vertu ?
Mais enfin il en fait son habit de Dimanche,
Et depuis que d'un froc il se voit revêtu,
Il croit vous tenir dans sa manche.

Sur une Oye qu'une Dame envoyoit à un de ses amis.

C'est l'Oye qui parle.

Je ne vous dirai point, qu'au tems du Capitole,
Mes peres ont acquis un immortel renom :
C'est conte de ma mere à bercer un oison,
Et vous me prendriez pour une vieille folle.
De ce sang si noble & si pur

Je ne me pique point, cher Marquis, de
descendre :
Je suis jeune, & je serai tendre,
C'est me parer d'un mérite plus sûr.

Sur une bague envoyée à une Dame *.

Beau doigt, ministre des plaisirs
De la charmante Célimene,
O toi qui satisfais ses plus pressans désirs,
Reçois aujourd'hui mon étrenne.
Quoique l'on puisse soupçonner,
C'est un devoir où l'amitié m'engage ;
J'obéis à ses loix, elle vient m'ordonner
De t'offrir un bijou qui soit à ton usage.
L'anneau de Hans-Carvel te plairoit davantage,
Mais chez moi l'hymen seul a droit de le
donner.

* *Cette piece se trouve imprimée dans plusieurs éditions de Rousseau.*

MADRIGAL.

POUR raſſurer mon cœur juſtement alarmé,
Iris, que vous ſert de me dire
Que vous m'aimez autant que vous m'avez aimé ?
Cela ne ſauroit me ſuffire.
Il faut, pour calmer mes tourmens,
Me jurer que vos feux croiſſent à tous momens :
D'une ſincere ardeur une ame prévenue
Dans un état égal ne ſauroit ſubſiſter,
Et l'on peut aſſurer que l'Amour diminue,
Si-tôt qu'il ceſſe d'augmenter.

AUTRE.

Pour charmer mon inquiétude,
Dans cette aimable ſolitude
Je penſe à vous inceſſamment.
Toujours préſente à ma penſée,
Je vous vois, je vous parle, & mon ame inſenſée
Vous quitte à peine un ſeul moment.
Ce bien flatte mes maux autant qu'il eſt poſſible,
Il ne peut toutefois contenter mon déſir :
Et je ſens bien que ce plaiſir ſenſible
N'eſt que l'image du plaiſir.

AUTRE.

Malgre' tous les tranſports que montre une maîtreſſe,
Malgré ſes ſoins & ſon empreſſement,
Doutez encor de ſa tendreſſe :
D'un certain déſir ſeulement,
Tout cela peut être la preuve.
Mais voulez-vous faire une ſûre épreuve
De ſon amour, de ſa ſincérité,
Tentez ſa généroſité :
Si ſon cœur la ſoutient, comptez qu'elle vous aime.

Une belle n'eſtime rien
Le don qu'elle fait d'elle-même,
Au prix de celui de ſon bien.

AUTRE.

BELIZE veut avoir tout ce qu'elle n'a pas,
Et la conquête la plus belle,
Si-tôt qu'elle l'obtient, lui devient ſans appas.
Amant, qui ſoupirez pour elle,
Pour faire que ſon cœur ſoit plus d'un jour fidelle,
A ſes yeux plus d'un jour ſoyez indifférent:
Vous la perdrez en l'acquérant.
Un amant de deux jours pour elle a peu de grace;
Et, pour mieux vous en avertir,
Celui qui dans ſon cœur tient la premiere place,
N'eſt que le plus près d'en ſortir.

AUTRE.

Il m'en ſouvient encore, ô charmant ſouvenir !
Puiſſe cet heureux temps quelque jour revenir !
Lorſque j'étois amant, trahiſons, inconſtances
Frappoient en vain mes yeux & mon cœur éperdu ;
En vain j'avois tout vu, j'avois tout entendu,
D'un ſoupir, d'un regard, les moindres aſſurances
Me faiſoient démentir les rapports odieux
De mes oreilles, de mes yeux :
C'étoient pour moi gagner une victoire,
Que de pouvoir moi-même m'accuſer.
Qu'il eſt aiſé d'en faire accroire
A qui ne veut que s'abuſer !

AUTRE.

IL n'en eſt plus, Thémire, de ces cœurs
Tendres, conſtans, incapables de feindre,
Qui d'une ingrate épuiſant les rigueurs,
Vivoient contens & mouroient ſans ſe plaindre :
Les traits d'amour étoient alors à craindre.
Mais aujourd'hui les feux les plus conſtans
Sont ceux qu'un jour voit naître & voit éteindre.
Hélas ! pourquoi ſuis-je encore du vieux temps ?

SONNET.

CESSONS de fuir des traits dont mon ame eſt ravie ;
Que te ſert, ma raiſon, de me perſécuter ?
Il faut revoir Iris, ceſſe d'y réſiſter,
Puiſque tu ne ſaurois m'en arracher l'envie.
La douceur de la voir de cent maux fut ſuivie,
Je ſai quels ſoins encore elle va me coûter :
Mais quand par mille efforts je pourrois l'éviter,
L'en aimerois-je moins le reſte de ma vie ?

De ſes premiers regards les charmes trop puiſſans,
D'une ſi vive ardeur embraſent tous les ſens,
Que de ces derniers traits les atteintes ſon vaines.
Autant qu'on peut aimer, on l'aime au premier jour :
Elle peut augmenter les plaiſirs ou les peines,
Mais elle ne peut rien ajouter à l'amour.

ÉPIGRAMME.

Astrée un jour s'enquit d'un médecin,
Quel temps étoit à l'amour plus propice.
L'ébat, dit-il, au matin eſt plus ſain,
Mais vers le ſoir il a plus de délice.
Oracle ſûr, ſavante Faculté!
Bien répondu : Depuis ce temps Aſtrée,
Chaque matin le fait pour la ſanté,
Pour le plaiſir le fait chaque ſoirée.

AUTRE,

Sur ce qu'on attribuoit à M. de la Chapelle, Auteur des Amours de Catulle, le Voyage de Bachaumont & Chapelle.

Lecteur, sans vouloir t'expliquer
Sur cette édition nouvelle,
Ce qui pourroit t'alambiquer
Entre Chapelle & la Chapelle,
Lis leurs Vers, & dans ce moment
Tu verras que celui qui fait si sottement
Parler Catulle avec Lesbie,
N'est pas cet aimable génie
Qui fit un voyage charmant:
Mais quelqu'un de l'Académie.

Fin du second Volume.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans ce second Volume.

CONTE PREMIER, le Rossignol, *Pag.* 1
— II. Les deux Procès, 13
— III. La Fille violée, 18
— IV. Le Procurateur de S. Marc, 21
— V. Le Mal d'aventure, 25
— VI. Le Tonnerre, 28
— VII. S. Guignolé, 36
— VIII. La Culotte, 43

AUTRE SUITE DE CONTES.

CONTE PREMIER, la Guirlande, 55
— II. Les dix Doigts, 61
— III. Le Saffenage, 64
— IV. Les Charmes de la nouveauté, 68
— V. Le Gros Guillaume, 75
— VI. La Fausse Retraite, 83
— VII. Le Cordelier, 88

Conte VIII. Le Revenant, *Pag.* 97
— IX. Le Juge, 109
— X Le beau Laquais, 114
— XI. Le Martyre de Sœur Agnès, 123
— XII. La Couche, 126
— XIII. Sœur Deniſe, 130
— XIV. Frere Roch, 132
— XV. La Morte, ou le Mot obſcene, 136
— XVI. Le Cordelier & le Feuillant, 140
— XVII. La Niece du Curé, ou l'Enfant de cinq mois, 147
— XVIII. Le Frere & les trois Sœurs, 157
— XIX. L'Anneau de Merlin, 171
— XX. Damis & Zélire, 183
Don Juan & Iſabelle, 190
Nouvelle Portugaiſe, 193
Zaïla, ou les trois Eſclaves, 230

MELANGE DE POESIES DIVERSES.

ELEGIE PREMIERE, 241
— II. 244
— III 246
— IV. 250

Elégie V. *Pag.* 252
—— VI. 254
Vers faits au retour de la Campagne que l'Auteur venoit de faire dans le Nord, sur l'Escadre de M. J. Baert, en 1699, 255
A Mademoiselle Roland, 262
A Mesdemoiselles de Lannoi, 265
A Mademoiselle Herfort, 267
A la même, *Ibid.*
A la même, 269
A Mademoiselle de Gouvernet, 271
A Madame de ***, 272
A Madame Raulin, 274
Imitation du Dolce, 275
En envoyant un AMOUR déguisé en Cordelier, à une Demoiselle qui avoit dit qu'elle vouloit se confesser à un beau Cordelier, 276
Sur une Oye qu'une Dame envoyoit à un de ses amis, *Ibid.*
Sur une bague envoyée à une Dame, 277
Madrigal, 278
Autre, 279

Madrigal, 279
Autre, 280
Autre, 281
Autre, 282
Sonnet, *Ibid.*
Epigramme, 283
Autre, 284

Fin de la Table du second Volume.

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET